IDÉAL - BIBLIOTHÈQUE

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DU CHAT BOTTÉ



ENID BLYTON

LE MYSTERE DU CHAT BOTTE

LE Chat Botté n'a pas pu commettre le vol dont on l'accuse ! C'est la conviction des Cinq Détectives et celle de... leur chien.

Leur ami Charlie, qui joue dans un théâtre le rôle du Chat Botté, est victime des apparences. Peut-on attendre de M. Groddy, le policeman du village, qu'il sache voir au-delà de ces apparences ?

Les suspects sont nombreux mais tous ont de solides alibis. Fatty et son équipe de jeunes détectives sont sur le point de... donner leur langue au chat !

C'est alors que Betsy, la benjamine, fait une remarque qui place l'affaire sous un jour nouveau...

DU MÊME AUTEUR

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Six Cousins »

LES SIX COUSINS
LES SIX COUSINS EN FAMILLE

Série « Deux Jumelles »

DEUX JUMELLES EN PENSION
DEUX JUMELLES ET TROIS CAMARADES
DEUX JUMELLES ET UNE ÉCUYÈRE
HOURRA POUR LES JUMELLES!
CLAUDINE ET LES DEUX JUMELLES
DEUX JUMELLES ET DEUX SOMNAMBULES

Série « Betty »

BETTY LA MAUVAISE TÊTE
HOURRA POUR BETTY!

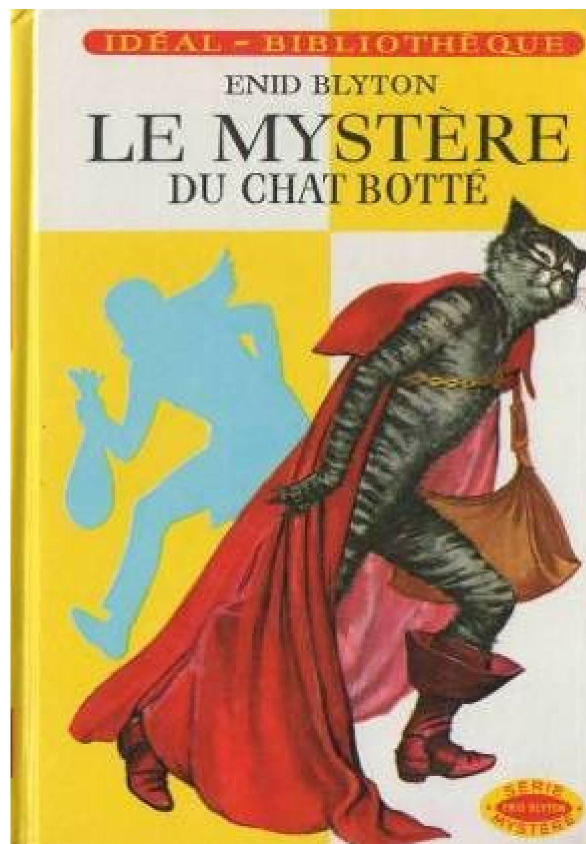
Série « Mystère »

LE MYSTÈRE DU GOLFE BLEU
LE MYSTÈRE DE LA CASCADE
LE MYSTÈRE DU VAISSEAU PERDU
LE MYSTÈRE DE L'HÉLICOPTÈRE
LE MYSTÈRE DU MONDIAL-CIRCUS
LE MYSTÈRE DU PAVILLON ROSE
LE MYSTÈRE DE LA RIVIÈRE NOIRE
LE MYSTÈRE DU CAMP DE VACANCES
LE MYSTÈRE DU CHAT SIAMOIS
LE MYSTÈRE DE LA MAISON VIDE
LE MYSTÈRE DU SAC MAGIQUE
LE MYSTÈRE DU VOLEUR INVISIBLE
LE MYSTÈRE DE LA MAISON DES BOIS
LE MYSTÈRE DU CHAT BOTTÉ
LE MYSTÈRE DU CAMION FANTOME
LE MYSTÈRE DU COLLIER DE PERLES
LE MYSTÈRE DE LA FÊTE FORAINE
LE MYSTÈRE DU CANICHE BLANC
LE MYSTÈRE DES ENVELOPPES MAUVES
LE MYSTÈRE DE LA CHALOUPE VERTE
LE MYSTÈRE DE L'ENNEMI SANS NOM
LE MYSTÈRE DU MESSAGE SECRET
LE MYSTÈRE DE LA GROTTE AUX SIRÈNES

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DU CHAT BOTTÉ

ILLUSTRATIONS DE JACQUES FROMONT



HACHETTE

TABLE



CHAPITRE PREMIER

CINQ, DÉTECTIVES EN QUÊTE DE MYSTÈRE

LAWRENCE et Margaret Daykin, plus couramment appelés Larry et Daisy, guettaient la venue de leur ami Fatty. Ce nom de Fatty était le sobriquet de Frederick Adalbert Trotteville, un grand et fort garçon de treize ans. Son corps grassouillet aussi bien que ses joues rebondies le faisaient un peu ressembler au gros acteur américain que l'on voit dans les vieux films : le célèbre Fatty. Les initiales de Frederick étant F. A. T., il avait suffi de leur ajouter TY, et le tout avait été joué.

« Je suis contente que les vacances de Pâques soient enfin là! déclara Daisy sans cesser de surveiller la route. Mais je voudrais que Fatty se presse! Nous risquons d'arriver en retard à la gare pour accueillir Pip et Betsy.

— Voilà Fatty! annonça Larry en sautant à bas de la grille sur laquelle il se balançait. Et Foxy l'accompagne!... Bonjour, mon vieux! Il faut nous dépêcher si nous ne voulons pas manquer Pip et Betsy !

— Bah! Nous avons le temps! répondit Fatty en souriant. C'est bien agréable de songer que nous allons nous retrouver tous ensemble... les fameux « Cinq Détectives », prêts à résoudre n'importe quel problème policier!

— Ouah ! » protesta Foxy, le petit fox-terrier de Fatty. Celui-ci se mit à rire et corrigea :

« Les Cinq Détectives et leur Chien! Excuse-moi, Foxy!

— Hâtons-nous! conseilla Daisy en entraînant les garçons. Le train arrive dans dix minutes... Dire que la première semaine des vacances est déjà passée et que nous n'avons pas encore vu Pip et Betsy! Je me demande s'ils ont apprécié ce séjour chez leur tante Sophie. Elle est tellement méticuleuse, tellement exigeante! »

Pip et Betsy, de leur vrai nom Philip et Elizabeth Hilton, avaient douze ans et huit ans. Larry, lui, avait treize ans, comme Fatty. Daisy était du même âge que Pip. Quoique étant la benjamine, Betsy se montrait aussi dégourdie et futée que les autres.

« L'un de vous a-t-il aperçu Cirrculez, ces derniers temps? » demanda soudain Fatty à ses camarades.

Cirrculez était le surnom que les enfants avaient donné à M. Groddy, le policeman du village de Peterswood, parce que « Cirrculez! » était son mot favori. Il le répétait à tout propos, en roulant les *r,* chaque fois qu'il rencontrait les Détectives et leur chien. M. Groddy détestait Fatty, Larry, Daisy, Pip et Betsy, mais il détestait plus encore Foxy, que semblaient fasciner les mollets du gros homme.

A plusieurs reprises, les Cinq Détectives avaient débrouillé des énigmes policières. Groddy était jaloux de leurs succès...

Larry, tout en pressant le pas, répondit à son camarade :

« Non! Je n'ai pas vu Cirrculez depuis deux jours. Il doit préparer ses bagages et mettre ses dossiers en ordre. Il paraît

qu'il va partir en vacances... J'aimerais bien qu'un nouveau mystère s'offre à nous pendant son absence!

— Oui, approuva Daisy. Ce serait si agréable de le résoudre comme les précédents !

— J'y appliquerais toutes les facultés de mon cerveau!» déclara Larry d'un* ton pompeux.

Daisy se mit à rire.

« Tu aurais mieux fait d'utiliser tes facultés pour avoir de bonnes places à tes dernières compositions! Ton bulletin trimestriel n'est pas fameux, mon pauvre Larry. Tu devrais prendre exemple sur Fatty qui a toujours des notes brillantes.

— Ma foi,... murmura Fatty d'un air faussement modeste.

— Oh! lança Larry, furieux. On sait que Fatty est une sorte de génie. N'est-il pas d'ailleurs le chef des Détectives?

— Ne nous fâchons pas, coupa Daisy. Vite! J'entends le train qui siffle! »

Les trois enfants entrèrent dans la gare au pas de course, suivis de Foxy. Puis ils passèrent sur le quai.

« Ouah! » fit le petit chien eh flairant joyeusement une paire de jambes, vêtues d'un pantalon d'uniforme.

« Cirrculez! jeta une voix exaspérée. Cirrculez! Je vous orrdonne de tenir ce chien en laisse tout de suite !

— Oh! bonjour, monsieur Groddy! » s'écrièrent en chœur Fatty, Larry et Daisy... A les entendre, on eût pu croire que le gros policeman était leur meilleur ami.

Cirrculez regarda les enfants d'un air courroucé, mais il n'eut pas le temps de répondre. Le train entrait en gare...

« Voilà Pip ! » hurla Larry en gesticulant.

Foxy, affolé par le sifflet de la locomotive, alla se cacher sous un banc. M. Groddy, debout à côté des enfants, cherchait des yeux la personne qu'il était venu attendre.

Pip et Betsy se précipitèrent hors du train et coururent vers leurs amis. Betsy se suspendit au cou de Fatty.

« Fatty! J'étais sûre que tu viendrais à notre rencontre. Bonjour, Daisy! Bonjour, Larry!

— Bonjour, mon chou ! répondit Fatty en embrassant la petite

fille qu'il aimait autant qu'une sœur. Salut, mon vieux Pip! Tu arrives juste à temps pour nous aider à débrouiller un supermystère! »

II avait parlé à voix très haute, pour que Cirrculez l'entendît. En vain, du reste! M. Groddy était occupé à serrer la main d'un autre policeman : un jeune homme blond et rosé, à la physionomie souriante.

« Regardez! souffla Larry à ses amis. Cirrculez accueille un collègue. Est-ce que nous allons avoir deux agents à Peterswood maintenant?

— Je n'en sais rien, répondit Fatty, mais celui-là est plutôt sympathique. Tiens,... où est passé Foxy?... Oh! Foxy! Tu n'as pas honte de te cacher sous un banc? »

Penaud, le chien quitta son refuge et s'approcha de son maître en remuant la queue d'un air d'excuse. Soudain il aperçut *deux* paires de jambes en pantalon d'uniforme. Aboyant de joie, il se précipita dans leur direction. M. Groddy le reçut avec un coup de pied.

« Encorre ce sale chien! grogna-t-il. Vous ferrez bien de le tenirr à l'œil, Harrold, ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon. C'est un méchant animal qui n'est jamais en laisse. N'hésitez pas à sévirr quand vous le rrencontrrerrez !

— Oh! monsieur Groddy! s'exclama Fatty. N'allez pas me dire que vous serez deux à traquer Foxy désormais !

— Nous ne serrons pas deux! déclara Cirrculez d'un ton condescendant. Je parrs en vacances. En mon absence, c'est mon collègue Harrold, ici prrésent, qui me rremplacerra... J'espèrre qu'il se montrrerra sévèrre et ne vous passerra rrien, aux uns comme aux autrres ! »

II se tourna vers son remplaçant qui avait écouté son petit discours d'un air plutôt effaré.

« Vous voyez ces cinq enfants, Harrold? Ils se crroient trrès malins. Ils s'imaginent êtrre capables de rrésoudrre tous les prroblèmes policiers de la rrégion. Les ennuis qu'ils m'ont causés... vous ne pouvez pas vous en fairre une idée! Méfiez-vous d'eux, Harrold. Et si un cas intérressant se prrésente,

garrdez-le pourr vous! Carr si vous n'y veillez pas, ces cinq polissons viendrront fourrer leur nez dans vos affairres et mettrre du désorrdrre parrtout.

— Merci pour la présentation, monsieur Groddy », murmura Fatty d'un ton narquois.

Puis, souriant à Harold, il ajouta :

« Soyez le bienvenu à Peterswood, monsieur Harold. Je souhaite que vous vous y plaisiez. Bien entendu, si nous pouvons vous aider en quoi que ce soit, nous sommes à votre disposition.

— Vous entendez! Qu'est-ce que je vous disais! explosa M. Groddy en devenant rouge de colère. Ils ne cessent de se mêler de ce qui ne les rregarrde pas! Allez, les gosses, cirrculez! Et n'oubliez pas d'emmener ce chien avec vous! Oust! »

M. Groddy s'éloigna là-dessus, entraînant Harold à sa suite. Le jeune policeman regarda les enfants comme pour s'excuser. Fatty lui sourit en clignant de l'œil. Harold répondit de la même manière. Puis il disparut.

« Cet Harold me plaît, déclara, Betsy. Il a une bonne tête.



— Ça, c'est vrai, approuva Pip. Mais je crois que Cirrculez doit être en train de brosser de nous un tableau des plus noirs. Il nous décrit sans doute à son collègue comme une bande de jeunes voyous.»

Pip ne se trompait pas. M. Groddy continuait à mettre son remplaçant en garde contre les Cinq Détectives... et leur chien.

« Le plus rredoutable, expliquait-il, c'est le petit Frreder-rick Trrotteville. Une vérritable peste !

— Tiens! fit Harold, étonné. Je l'ai trouvé plutôt sympathique, moi !

— Sympathique ! Peuh ! Attendez de le connaîtrre. Il passe son temps à se moquer de la loi! Souvent, il a brrouillé les pistes que je suivais en les jonchant de faux indices. Sa spécialité, c'est de se déguiser et de fairre des farrces !

— Pourtant, ce Frederick Trotteville, n'est-ce pas le garçon dont l'inspecteur en chef Jenks a si bonne opinion? hasarda Harold de plus en plus étonné. Tout récemment encore il paraît qu'il a aidé la police à débrouiller un cas épineux... »

C'était précisément le genre de réflexion à ne pas faire devant Groddy. Le gros policeman s'empourpra et foudroya Harold du regard.

« Si vous crroyez tout ce que rraconte l'inspecteurr Jenks ! C'est un ami perrsonnel des Trrotteville! Et ce Frrederrick est un vrrai poison! Je vous conseille de vous méfier de tous les rrouquins que vous verrez tourrner autourr de vous. »

Harold regarda Cirrculez d'un air ahuri.

« Des rouquins? répéta-t-il sans comprendre.

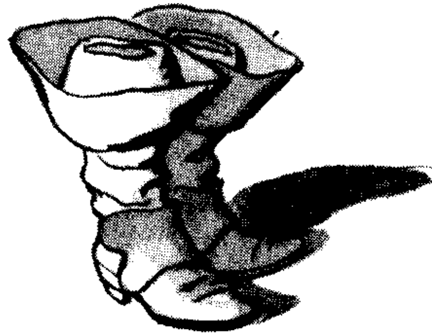
— Oui. La pluparrt du temps, quand ce maudit gamin se déguise, il met une perruque rrousse. Ouvrrez l'œil, Harrold! »

Le jeune policeman était fort surpris de ce qu'il entendait. Pourtant, il n'osait contredire M. Groddy qui avait le double de son âge et certainement plus d'expérience que lui. Cirrculez le conduisit d'abord au poste de police, puis à son propre domicile qui se trouvait situé juste derrière le poste.

« Installez-vous, Harrold ! Je pense qu'il ne se passerra rrien d'ennuyeux en mon absence.

Mais si cela se prroduisait, ne laissez pas ces insupporrtables gamins interrvenirr. Prrévenez-moi tout de suite. Je me charrgerrai d'arranger les choses. Et, je vous le rrépète, méfiez-vous également du chien. C'est un animal dangerreux. Si vous pouviez nous en débarrasser, n'hésitez pas... Vous comprrenez ce que je veux dirre... »

Le jeune Harold était fort embarrassé. Les enfants et Foxy lui avaient paru sympathiques. Or, M. Groddy semblait avoir des idées différentes à leur sujet. Après tout, peut-être avait-il raison... Comme le gros policeman le lui conseillait, Harold, ouvrirait l'œil...





CHAPITRE II

UN COMPLOT CONTRE HAROLD

LES VACANCES de Pâques durant un mois, les enfants avaient encore trois semaines devant eux. Ils se préparèrent à bien en profiter.

« Nous pourrons nous promener à bicyclette et même pique-niquer si le temps le permet, dit Larry.

— Et s'il pleut, enchaîna Daisy, nous pourrons aller au théâtre. Je viens d'apprendre qu'une troupe régionale donne une série de représentations à Peterswood. Le programme est affiché à l'entrée de la salle des fêtes municipale. On doit jouer en alternance des pièces pour enfants et pour grandes personnes. On parle beaucoup d'une féerie tirée d'un conte de Perrault : *Le Chat Botté.*

S'il s'agit de la même troupe que celle qui est venue en tournée

à Noël, grommela Fatty, elle ne vaut pas grand-chose. Certains acteurs étaient minables. Je me demande si le directeur ne consentirait pas à m'engager. Je suis très fort pour... »

Larry lui coupa la parole.

« Oh! bon! bon! Nous savons que tu remportes toujours un grand succès dans les représentations scolaires.

— Il faut avouer que Fatty sait jouer la comédie! s'écria Betsy. Il n'a pas son pareil pour se déguiser. Dis, Fatty! Vas-tu essayer de nouveaux déguisements ces vacances?

— Ça me plairait assez, répondit Fatty en souriant. J'y pense... Si nous nous amusions à mystifier le brave Harold? Je suis certain de pouvoir l'attraper facilement. Il ne doit pas avoir l'habitude, comme Groddy, de suspecter les personnes qu'il rencontre. Il manque sûrement d'expérience. Il a l'air tout jeune.

— Plutôt que de mystifier Harold, bougonna Pip, je préférerais débrouiller un mystère.

— Pourquoi ne pas en fabriquer un exprès pour Harold? suggéra brusquement Betsy. Ce serait amusant. Qu'en pensez-vous ? »

Les autres la regardèrent. Fatty sourit.

« Voilà une excellente idée, Betsy! s'écria-t-il. En attendant qu'un véritable mystère s'offre à nous, offrons-en un faux à ce brave Harold ! »

L'intérêt des enfants une fois éveillé, ils se mirent à débattre la question.

« Je parie, avança Larry, qu'Harold prendra quantité de notes et sera fier de les montrer ensuite à Cirrculez.

— Cirrculez devinera qu'on a lancé son remplaçant sur une fausse piste, enchaîna Daisy. Il se doutera que nous sommes à l'origine de tout. Comme il ne pourra pas le prouver, il sera d'autant plus furieux.

— Au fond, déclara Fatty, notre problème préfabriqué atteindra un triple but : il constituera un excellent exercice d'entraînement pour Harold, il nous permettra de bien nous amuser, et enfin il punira Cirrculez d'avoir dit du mal de nous.

— Quel genre de mystère allons-nous inventer? demanda Betsy, contente de voir son idée si bien accueillie par ses camarades.

II faudrait trouver quelque chose de vraisemblable... quelque chose aussi qui te donne l'occasion de te déguiser, Fatty !

— Eh bien, pensons-y tous, conseilla Fatty... Pour commencer, il faut provoquer les soupçons d'Harold,... l'inciter à croire qu'une affaire louche se trame dans l'ombre. Alors il se mettra à fouiner... et nous ferons en sorte que ses recherches aboutissent... Quelques indices obligeamment disposés sur sa route... vous me comprenez! »

Betsy éclata de rire.

« Ce sera merveilleux! affirma-t-elle. Malheureusement, moi, je n'ai plus aucune idée... »

Les autres, eux aussi, semblaient en panne d'imagination. Ils réfléchirent en silence un long moment.

« Écoutez! dit enfin Daisy. Mon idée n'est pas fameuse mais je n'ai rien de mieux à vous offrir... Nous pourrions envoyer à Harold une lettre rédigée en termes mystérieux...

— Non! coupa aussitôt Fatty. Il penserait tout de suite à nous.

— Que dirais-tu, proposa Larry à son tour, si nous nous glissions dans le jardin d'Harold, en pleine nuit, pour y faire des bruits bizarres?

— Hum ! murmura le chef des Détectives. Ça ne nous mènerait nulle part. Il faut imaginer quelque chose qui oblige Harold à faire travailler son cerveau. Nous devons lui fournir un début de piste sérieuse,... une piste capable de le conduire jusqu'à un repaire de brigands, par exemple.

— J'ai bien une idée moi aussi, soupira Pip, mais je crains qu'elle ne soit pas meilleure que les autres... Nous pourrions nous cacher dans le jardin d'une villa, une fois la nuit tombée, au moment où Harold fera sa ronde. Nous nous mettrions alors à chuchoter, à froisser des branchages... Bref! Harold penserait qu'il a affaire à des malfaiteurs quelconques...

— Hé! hé! dit Fatty en réfléchissant. Ton idée n'est pas si mauvaise que ça, Pip. Il y a quelque chose dedans! Le point de départ est bon. Le tout est de lui trouver une suite. Voyons... Attends un peu... »

Larry, Daisy, Pip et Betsy firent silence, soucieux de ne pas troubler la méditation de leur chef. Sourcils froncés, Fatty se torturait les méninges. Son visage s'éclaira enfin.

« Je crois que j'ai trouvé! annonça-t-il joyeusement. Voici ce que nous allons faire... Je vais me déguiser en truand ou en vagabond, et Larry se déguisera lui aussi... Il faudra se renseigner au sujet des rondes d'Harold : savoir quand il les effectue et combien de temps elles durent... A la nuit donc, selon l'idée de Pip, Larry et moi nous nous glisserons dans le jardin d'une maison inhabitée. Nous y attendrons le passage d'Harold. »

Fatty marqua un temps de pause, pendant lequel il parut étudier la question.

« Oui..., c'est ça! Ensuite, dès que nous entendrons Harold approcher, nous nous mettrons à chuchoter assez fort pour qu'il s'inquiète et nous interpelle. A ce moment-là, au lieu de lui répondre, nous prendrons la fuite comme si nous avions peur de lui.

— Tout ça, encore une fois, ne nous mène pas bien loin, fit remarquer Larry.

— Laisse-moi achever, dit Fatty qui jubilait en se représentant la scène. Donc, nous nous enfuyons. Quelle sera la réaction d'Harold? Il entrera à son tour dans le jardin et inspectera les lieux à la lueur de sa lampe électrique. Que trouvera-t-il? Un message rédigé sur un feuillet déchiré en plusieurs morceaux!

— Oh! murmura Betsy en regardant Fatty avec admiration. Et qu'y aura-t-il dans ce message?

— Il indiquera l'endroit d'un rendez-vous mystérieux... Nous devrons choisir cet endroit avec soin, expliqua Fatty. Lorsque notre brave Harold s'y rendra, nous y aurons disposé quelques indices troublants à son intention...

— Fatty! Tu es un génie! déclara Pip rayonnant. Je parie qu'Harold se laissera mener en bateau très gentiment.

— Bien entendu, mes indices l'entraîneront sur une fausse piste, poursuivit Fatty. Ce sera palpitant à observer. Je vois d'ici la tête de Cirrculez lorsqu'il entendra parler de cette sombre histoire...

— Quand commençons-nous? demanda Betsy, impatiente d'agir. Pourquoi ne vous déguiseriez-vous pas dès ce soir, Larry et toi?

— Pas ce soir, non! répondit le chef des Détectives. Avant tout, nous devons savoir à quelles heures Harold fait ses rondes de nuit. Ensuite, il nous faudra repérer une maison vide avec un jardin sur le devant... une maison située sur son parcours... Cirrculez effectuait sa première ronde à sept heures et demie du soir. Nous pourrions guetter Harold vers cette heure-là et le suivre. Larry! Qu'en penses-tu?

— Ce serait la meilleure façon de nous renseigner, en effet, acquiesça Larry. A la maison, nous dînons à sept heures. Je mangerai en vitesse et sitôt après je passerai te prendre. »

Cela étant entendu, chacun rentra chez soi. Betsy était enthousiasmée. Ce mystère sans danger, parce que fabriqué, lui plaisait beaucoup.

Comme convenu, Larry passa prendre Fatty un peu avant la demie de sept heures. Il faisait déjà presque nuit. Les deux amis se dirigèrent vers la maison de Cirrculez, où habitait son remplaçant. Une fenêtre était éclairée. Elle s'obscurcit bientôt, et Fatty chuchota :

« Voilà Harold qui sort! Cachons-nous. Il ne faut pas qu'il nous voie. »

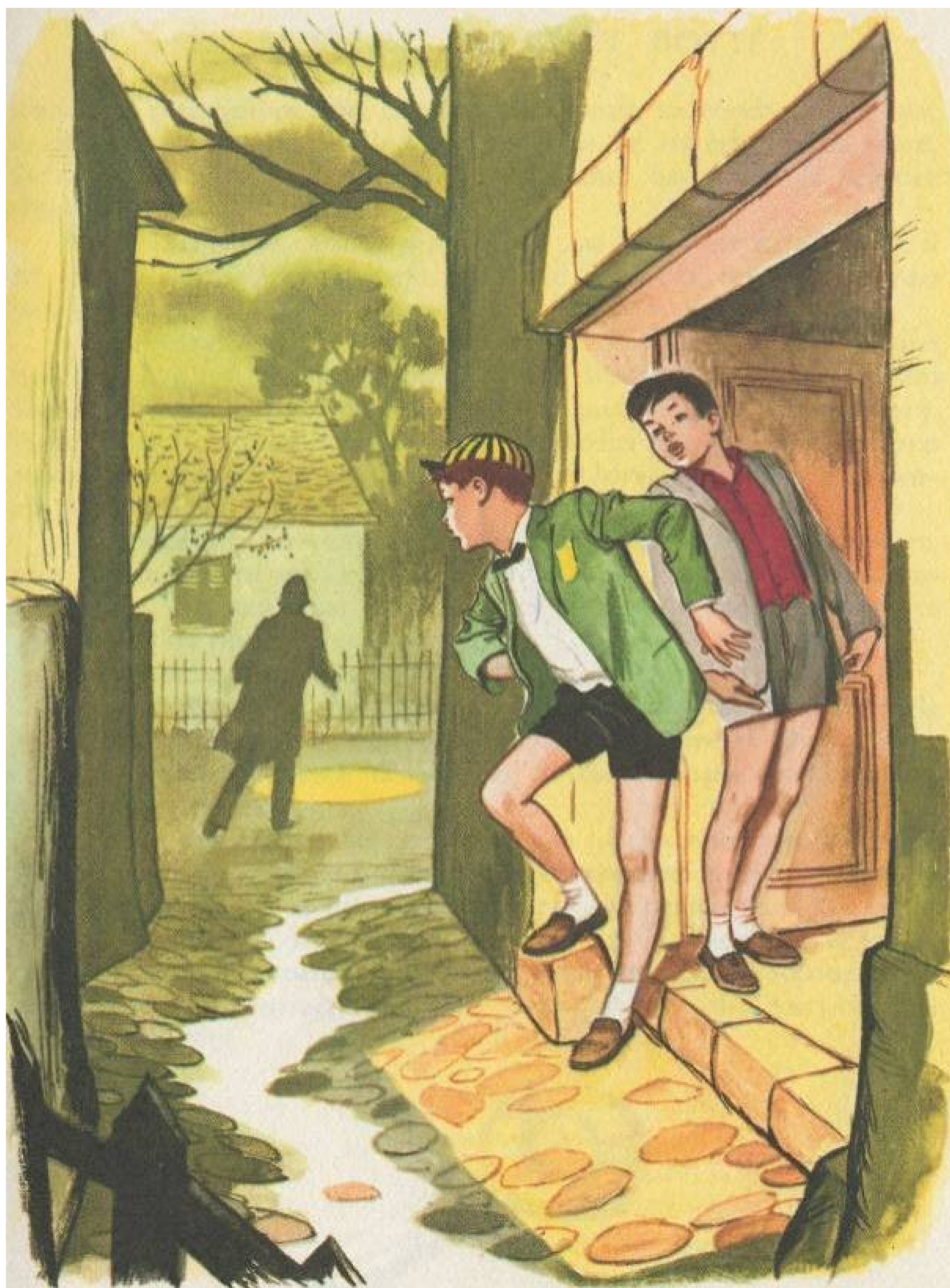
Harold traversa le jardin et ouvrit la barrière. Il portait des chaussures à semelles de caoutchouc et marchait sans bruit. Il n'aperçut pas les deux garçons blottis sous une porte cochère. Dès qu'il eut disparu au coin de la rue, Fatty et Larry bondirent.

« Viens! Suivons-le! murmura Fatty. Il commence sa ronde. Prenons bien note de tous les endroits où il passe... »

Les deux Détectives emboîtèrent le pas à Harold. Le jeune policeman commença par arpenter la Grand-Rue, vérifiant consciencieusement la fermeture des portes et des rideaux de fer des magasins. Chaque fois qu'il s'arrêtait, Fatty et Larry étaient obligés de s'arrêter aussi et de se camoufler.

Après son inspection minutieuse de la Grand-Rue, Harold se

.



Harold se remit en marche

décida à poursuivre son chemin. Il alluma sa torche électrique et tourna dans une ruelle. Les garçons se hâtèrent à sa suite. De loin, ils virent le policeman examiner avec soin la serrure d'un garage.

Puis Harold se remit en marche. Au cours de sa tournée, il ne cessait de s'arrêter pour vérifier ceci ou cela. Le temps passait...

« II est neuf heures! fit remarquer Fatty en entendant une horloge sonner. Nous sommes dans *Willow Road,* la rue des Saules. Il y a une maison inhabitée juste au bout, mon vieux Larry. Nous pourrions nous glisser dans le jardin demain soir, un peu avant neuf heures. Nous ferons du bruit lorsque Harold s'approchera de nous. Regarde! Il vérifie la fermeture du portail...

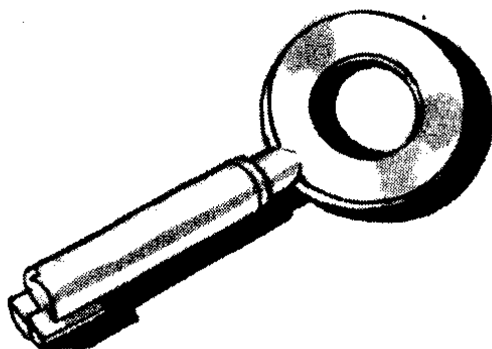
— Entendu pour cette maison-là, murmura Larry qui commençait à être fatigué de la filature. Brr... il ne fait pas chaud. Rentrons vite. Rendez-vous demain chez Pip pour mettre les autres au courant de notre décision.

— Entendu, mon vieux. A demain ! »

Fatty et Larry rentrèrent chez eux, chacun par le chemin le plus court. Larry avait hâte de raconter sa soirée à Daisy. Fatty était non moins pressé de songer à tête reposée aux déguisements du lendemain.

Le chef des Détectives ne gagna pas sa chambre tout de suite. Il s'attarda un moment dans la vieille remise qui, au fond du jardin, lui servait à la fois de repaire et de... penderie.

Fatty passa en revue les défroques qu'il possédait et sélectionna deux jeux complets de vieux vêtements élimés. Tout en les regardant, il souriait : Harold aurait une jolie surprise, le lendemain soir !





CHAPITRE III

HAROLD A DES ÉMOTIONS

LE JOUR suivant, les Cinq Détectives mirent au point leur plan d'action. Foxy les écoutait, oreilles dressées. « Désolé, mon vieux, lui dit Foxy en le caressant, mais il n'y a aucun rôle pour toi cette fois-ci. Il faudra même que je t'enferme pour t'empêcher de me suivre. Tu risquerais de tout gâcher.

— Ouah ! fit tristement le petit chien.

— Pauvre Foxy! murmura Betsy, compatissante. Console-toi. Il ne s'agit pas d'un vrai mystère ! »

Au bout du compte, il fut décidé que Larry et Fatty revêtiraient leurs déguisements chez Larry. Son jardin était proche de celui dans lequel les deux compères projetaient de se cacher;

cela leur permettrait de se mettre rapidement à l'abri une fois qu'ils auraient donné l'éveil à Harold.

« J'apporterai les vêtements chez toi, juste après le thé, déclara Fatty à Larry. Tu m'indiqueras un endroit où camoufler ma mallette. Il ne faudrait pas que tes parents la voient. Ils se demanderaient ce qu'elle contient. Alors, sans doute, adieu nos projets !

— Ne te tracasse pas, répondit Fatty. Tu pourras utiliser la cabane à outils, au fond du jardin. Si tu veux, même, nous nous y déguiserons... Personne ne nous dérangera.

— Oh! s'écria Betsy. Est-ce que nous ne pourrons pas tous y aller quand le moment sera venu? J'aimerais tant vous voir changer de tête et de vêtements! Pip et moi, nous n'aurons aucun mal à nous échapper un moment, après dîner. On nous croira dans notre chambre, en train de lire.

— Ce sera d'autant plus facile, indiqua Pip, que nos parents doivent aller au théâtre ce soir. Ça me revient tout d'un coup. La troupe dont Daisy vous a parlé donne aujourd'hui une pièce de Shakespeare. Nous ferons un saut jusque chez Larry quand tu voudras, Fatty. »

Ainsi, à huit heures ce soir-là, Fatty, Larry, Daisy, Pip et Betsy se réunirent dans la cabane à outils des Daykin. Fatty, qui pensait à tout, accrocha un sac devant la fenêtre pour que l'on ne puisse pas voir la lumière de l'extérieur. Puis Larry et lui entreprirent de changer d'apparence.

« II faut que nous nous donnions un aspect terrifiant, déclara Fatty. Harold braquera certainement sa lampe sur nous et il doit être horrifié en nous apercevant. Nous allons nous faire des têtes de bandits. Tiens, Larry, colle-toi cette moustache sous le nez... Et coiffe-toi de cette perruque rousse. Enfonce cette casquette par-dessus. Brr!... tu es effrayant. »

Fascinée, Betsy regardait. Fatty connaissait à fond l'art des déguisements. Il l'avait appris dans des livres pour commencer et ensuite il ne ratait aucune occasion de le mettre en pratique. Il possédait une stupéfiante collection de postiches : barbes, moustaches, sourcils... même de fausses dents en celluloïd qu'il

adaptait par-dessus les siennes et qui pointaient en avant comme des dents de rat.

Après Larry, ce fut au tour de Fatty de se transformer. Il mit une barbe hirsute puis, plissant le visage, il en souligna les rides avec une crème grisâtre. Sur ses sourcils dorés, il colla une autre paire de sourcils en broussaille qui le rendirent aussitôt méconnaissable. Betsy poussa un cri.

« *Que* tu es laid, Fatty ! Tu me fais presque peur !

— Dans ce cas, ne me regarde pas ! » conseilla Fatty en souriant.

Betsy laissa échapper un second cri d'horreur : le sourire de Fatty, en découvrant ses dents, avait révélé deux trous noirs à la place des incisives du haut.

« Fatty! Il te manque deux dents de devant! Ce n'est pas possible que... »

Le chef des Détectives éclata de rire.

« Ne t'effraie pas, mon chou! Je les ai noircies, voilà tout! Sous un mauvais éclairage, il semble que je sois édenté, n'est-ce pas? »

Là-dessus, Fatty acheva de se transformer en se coiffant d'une perruque et d'une casquette. Puis il grimaça et pointa sa barbe en direction de Daisy et de Betsy.

« Tu n'es vraiment pas beau à voir! s'exclama Daisy avec conviction. Je n'aimerais pas te rencontrer au coin d'un bois, tu sais! Je crois que j'en mourrais de peur... Quant à toi, Larry, tu es pire que Fatty, peut-être! Je t'en prie, cesse de loucher comme ça ! »

Larry, désireux de se donner un aspect terrible, louchait en effet affreusement. De plus, il tordait la bouche, et sa moustache était de travers.

« N'en fais pas trop, conseilla Fatty à son ami. Maintenant tu ressembles à l'idiot du village. Remarque, ça ne te change guère, mais... »

Larry lui décocha une sérieuse bourrade.

« Surveille tes paroles, mon gars! dit-il d'une voix rauque. Je suis Jo la Terreur, ne l'oublie pas !

— Et tu as l'air d'une vraie terreur, en effet! commenta Daisy. Vous avez tous les deux des figures de cauchemar. Harold n'en croira pas ses yeux quand il vous verra. »

Fatty se tourna vers Daisy, l'air un peu inquiet : « Dis donc! Crois-tu qu'il nous devinera sous nos déguisements? Nous avons peut-être trop forcé la note, qu'en penses-tu?

— Non... non, vraiment! répondit Daisy. Les policemen sont habitués à rencontrer des gens à la mine repoussante. C'est égal, vous n'avez pas des têtes rassurantes. Vous allez hanter mes rêves, cette nuit! »

Pip jeta un coup d'œil à sa montre. Il n'était pas intervenu dans le débat jusqu'ici, car il boudait un peu. Il aurait tant voulu participer à l'expédition ! Malheureusement, comme le lui avait fait remarquer Fatty, il était beaucoup plus petit que ses deux camarades et, par conséquent, ne pouvait se déguiser en adulte.

« II est temps de vous mettre en route! dit-il à Fatty et à Larry. Harold ne va pas tarder à commencer sa ronde.

— D'accord. Partons ! » décida Fatty.

Larry ouvrit avec précaution la porte de la cabane à outils.

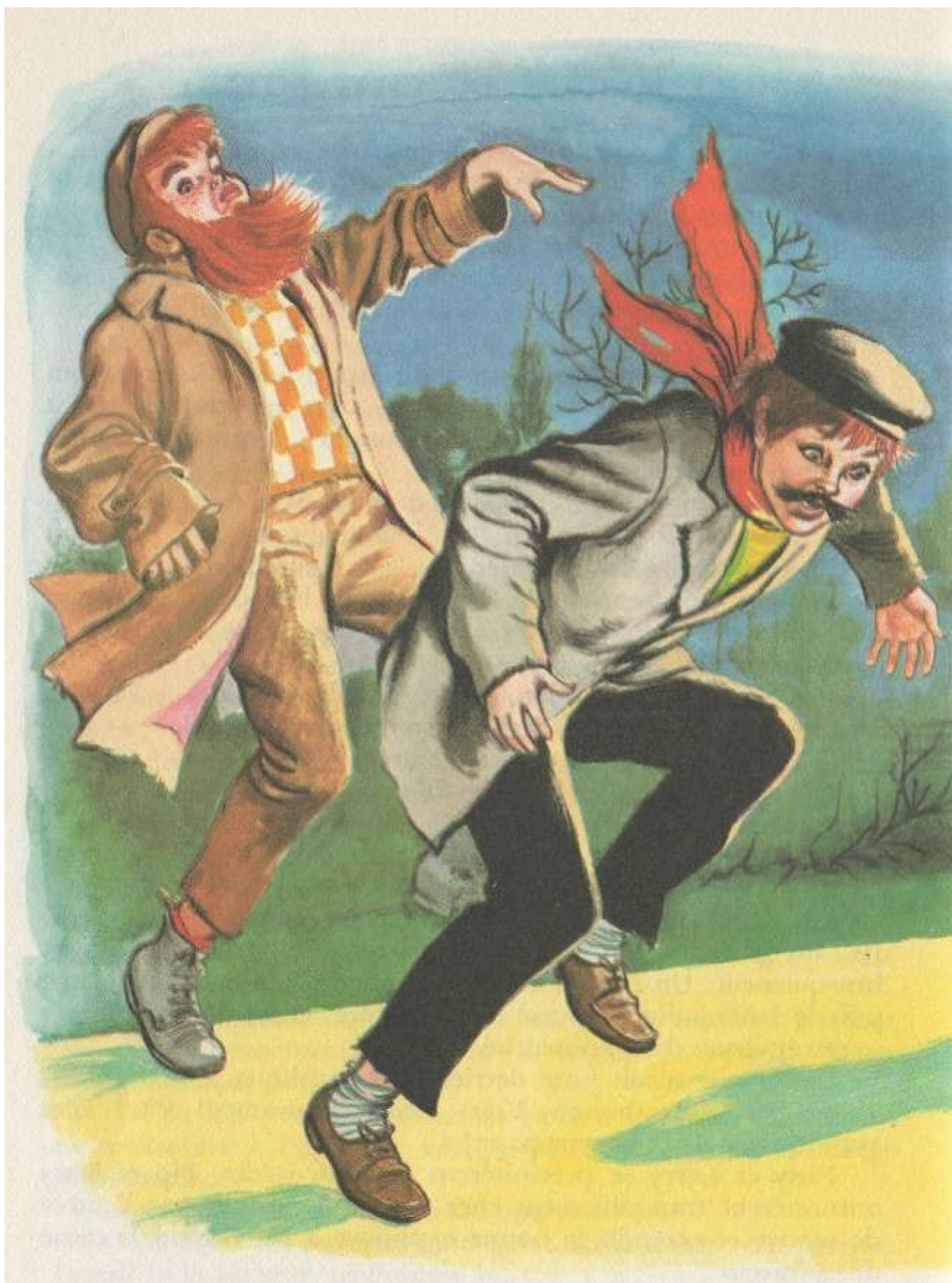
« Nous allons être obligés de passer devant la porte de la cuisine, chuchota-t-il, mais il y a peu de chance qu'on nous voie. »

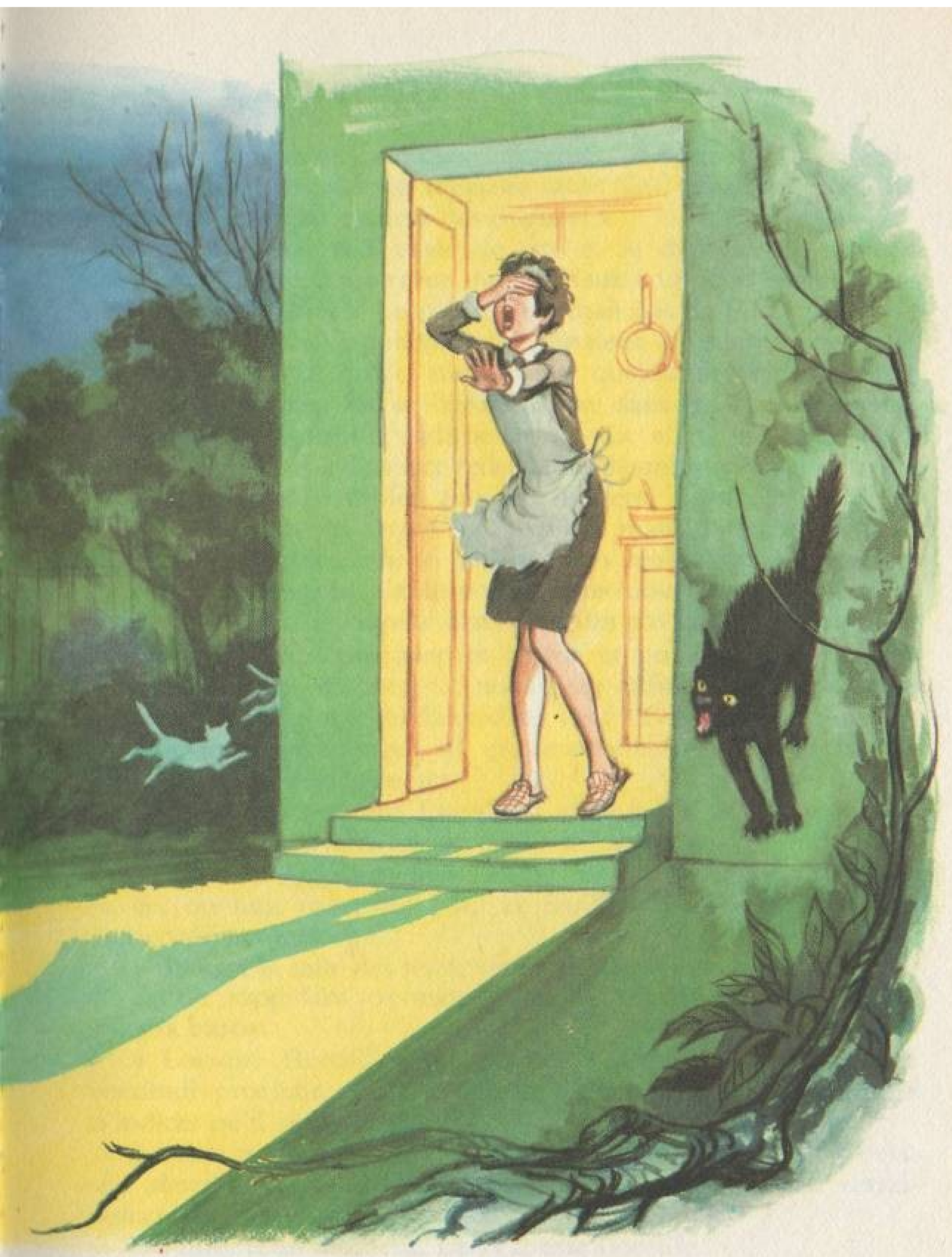
Les deux affreux bandits sortirent sur la pointe des pieds. Ils atteignaient l'entrée de service lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Un flot de clarté les aveugla. On entendit un cri, puis le battant fut repoussé avec violence, et les deux compères se retrouvèrent dans l'obscurité.

Daisy, qui venait juste derrière eux, expliqua à voix basse :

« C'est notre bonne. Vous l'avez épouvantée! Vite! Filez avant qu'elle ne prévienne papa ! »

Fatty et Larry se précipitèrent hors du jardin. Pip et Betsy retournèrent tranquillement chez eux. Daisy passa par l'entrée de service et entendit la bonne expliquer à M. Daykin la cause de sa frayeur :





Un flot de clarté les aveugla.

« C'étaient deux hommes immenses, monsieur! Deux véritables géants! Ils m'ont regardée avec des yeux terribles. Ils grinçaient des dents comme des dogues ! »

Daisy réprima son envie de rire et se dépêcha de monter dans sa chambre. La terreur que les deux compères avaient inspirée à la malheureuse bonne ne l'étonnait pas du tout.

Fatty et Larry, cependant, cheminaient en silence vers leur but. Chaque fois qu'ils entendaient quelqu'un venir le long des rues obscures, ils se dissimulaient dans un renfoncement. C'était une précaution indispensable. En effet, en voyant ces deux « hommes » à l'aspect redoutable déambuler ainsi de nuit, sans doute les gens, affolés, auraient-ils alerté la police!

Les deux garçons arrivèrent enfin à la maison inhabitée. Ils se glissèrent sans bruit dans le jardin. Alors seulement Fatty parla :

« Dès qu'Harold s'annoncera, nous nous mettrons à chuchoter assez fort. Il entrera dans le jardin par la porte de devant, il fouillera l'obscurité avec sa lampe et nous découvrira sous ce buisson. A ce moment-là, nous nous enfuierons par la petite porte de côté. Nous lui laisserons tout de même le temps de bien éclairer nos visages. Il est impossible qu'il nous reconnaisse sous nos déguisements.

— Entendu, répondit Larry. Tu as le billet déchiré, Fatty? »

Le chef des Détectives sortit de sa poche une enveloppe. A l'intérieur se trouvait une feuille de papier sale, déchirée en six ou huit morceaux. Sur ce feuillet, Fatty avait gribouillé un mystérieux message :

« Devant la salle des fêtes, vendredi, 22 heures. »

En se rappelant ce texte plein de promesses, Fatty sourit dans sa barbe.

« Lorsque Harold viendra fouiner devant la salle des fêtes vendredi prochain, dit-il à Larry, il sera enchanté du nombre d'indices qu'il récoltera! »

Là-dessus, il éparpilla les morceaux de papier près du buisson derrière lequel il se cachait. Harold les trouverait certainement un peu plus tard dans la soirée.

Au bout d'un moment, Larry dressa l'oreille :

« Attention! souffla-t-il. Le voilà qui arrive! On ne l'entend pas marcher, mais je reconnais sa façon de se racler la gorge. »

Bientôt cependant les pas feutrés du jeune agent devinrent perceptibles. Les garçons se tinrent cois jusqu'au moment où Harold fut tout près de la haie du jardin. Alors Fatty commença à chuchoter de manière mystérieuse. Larry froissa volontairement les feuilles du buisson. Fatty fit « chut! » très fort. Aussitôt, Harold alluma sa torche.

« Qui est là? demanda-t-il. Sortez immédiatement et montrez-vous!

- Ne nous sauvons pas encore, recommanda tout bas Fatty à son camarade. Il faut qu'il ait le temps de nous voir, ne l'oublie pas ! »

Larry fit bruire de nouveau le feuillage. Cette fois, guidé par le bruit, Harold braqua sa lampe dans la bonne direction. En apercevant les deux affreux bandits il s'immobilisa, stupéfait. Il ne douta pas un seul instant que ces hommes à mines sinistres ne fussent en train de comploter un mauvais coup. Se ressaisissant, il poussa la barrière et pénétra à son tour dans le jardin.

« C'est le moment... Filons! » ordonna Fatty.

Les deux garçons s'élancèrent vers la petite porte de côté et s'enfuirent à toutes jambes. Harold se jeta à leurs trousses.

« Hep ! Là-bas ! Arrêtez ! » cria-t-il à pleins poumons.

Cet appel n'avait pas été prévu par Fatty et Larry. Et si quelqu'un, venant à l'aide du jeune policeman, leur barrait le chemin. Ils seraient dans de beaux draps !

Fort heureusement pour eux, personne ne les arrêta, bien que le boucher qui revenait d'une petite promenade avec sa femme, eût esquissé un geste pour le faire. Mais lorsqu'il aperçut l'horrible figure de Fatty à la lumière d'un réverbère, il préféra le laisser filer sans intervenir.

Après avoir distancé Harold, les deux garçons finirent par se retrouver en sûreté dans la cabane à outils de Larry. Ouf! Ils l'avaient échappé belle. Fatty reprit sa respiration et se mit à rire.

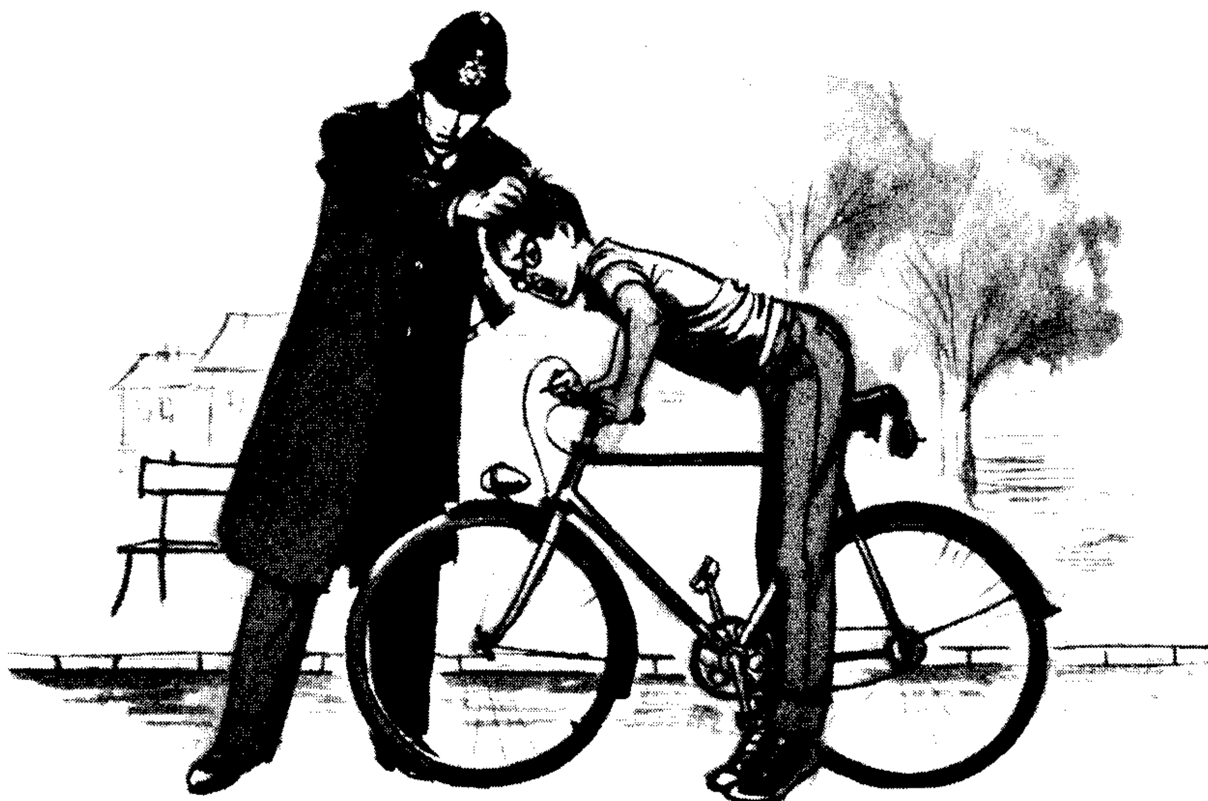
« Bon travail, mon vieux Larry! Harold doit être revenu sur ses pas pour inspecter les lieux. Il va trouver notre message! »

C'est en effet ce qui se produisit. Harold, en quête d'empreintes de pas, découvrit le billet déchiré sous le buisson suspect. Il se réjouit de sa chance. Il plaça les morceaux de papier dans son portefeuille

avec l'intention de les ajuster plus tard pour reconstituer le texte écrit dessus. Puis il mesura toutes les empreintes de souliers qu'il put trouver.

Le jeune policeman se coucha très tard cette nuit-là. Il rédigea un rapport détaillé de son aventure, avec la description des bandits et celle de ses trouvailles. La lecture du billet l'émoustillait tout particulièrement. Il se promettait d'être fidèle au rendez-vous du vendredi. Les bandits verraient alors de quel bois il se chauffait !





CHAPITRE IV

PERRUQUES ROUSSES ET INDICES

LES CINQ, DÉTECTIVES s'amusèrent beaucoup du bon tour qu'ils avaient joué à Harold. Le lendemain matin, Larry s'arrêta au poste de police pour échanger quelques mots avec sa victime de la veille.

« Bonjour, monsieur Harold, lui dit-il poliment. Est-ce que vous vous plaisez dans notre pays?

— Mais oui, répondit le jeune policeman en reconnaissant en son interlocuteur l'un des enfants « diaboliques » dont Groddy lui avait parlé. Peterswood est une très jolie petite ville...

— Le coin est tranquille, n'est-ce pas? poursuivit Larry d'un ton candide. Aucun mystère à l'horizon, je suppose? »

Harold sourit avec bonne humeur.

« Si j'en découvrais un, je n'irais pas vous le dire, répliqua-t-il.

Savez-vous que j'ai reçu un avertissement à votre sujet?

— Vraiment? Ça ne m'étonne pas. M. Groddy ne nous aime guère, mes camarades et moi... Tant que j'y pense, savez-vous que notre bonne a eu une belle frayeur hier soir? Elle a aperçu deux hommes à tête de bandits dans notre jardin. »

Harold fut tout de suite en éveil.

« A-t-elle pu les décrire? demanda-t-il.

— Elle prétend que l'un d'eux avait les cheveux roux, expliqua Larry. Mais vous feriez mieux de l'interroger directement si vous désirez des détails. »

II s'éloigna peu après, laissant Harold songeur. Ainsi, la bonne des Daykin avait vu un bandit roux. Etait-ce le même que celui qui, la veille, avait pris la fuite à son approche? Que pouvaient bien comploter ces deux hommes?

En fin de compte, Harold suivit le conseil de Larry et interrogea lui-même la domestique. Elle lui fit un récit fantastique, où il était question de gaillards gigantesques, au masque sinistre, qui roulaient des yeux féroces et grinçaient des dents. Seul détail valable qu'elle put fournir : l'un des hommes avait les cheveux roux.

Muni de cette information, Harold commença à regarder d'un œil soupçonneux tous les rouquins qu'il rencontrait. M. Kerry le cordonnier fut très alarmé de la manière dont le policeman le dévisagea. Il était doté d'une tignasse flamboyante et ne pouvait deviner qu'elle le désignait aux yeux de la loi comme un suspect possible.

Harold remarqua aussi le frère du notaire, un aimable et inoffensif rouquin, qui faisait trois fois le tour du village chaque matin, perché sur sa bicyclette, à titre d'exercice. Le policeman le vit passer et repasser sous ses fenêtres, et sa méfiance augmenta chaque fois. Il se promit d'avoir à l'œil cet étrange sportif.

Lorsque Fatty apprit qu'Harold avait interviewé la bonne des Daykin, il éclata de rire.

« Gageons, s'écria-t-il, que ce brave garçon va soupçonner

toutes les tignasses rousses de son entourage! Eh bien, nous allons lui fournir de quoi s'occuper! Quelques rouquins de ma composition le maintiendront en forme ! »

C'est ainsi que, vers midi, un petit télégraphiste roux, pédalant avec ardeur, se mit à sillonner le village. Quand il aperçut Harold qui rentrait chez lui, il s'arrêta pour lui demander poliment une adresse qu'il ne connaissait pas. Le policeman le regarda. Encore un rouquin ! Combiendoncyenavait-ilàPeterswood?

Tout au début de l'après-midi, alors qu'Harold faisait une petite promenade digestive, un homme portant un panier s'arrêta à sa hauteur. Ses sourcils, d'un noir de jais, contrastaient curieusement avec ses cheveux couleur cuivre. Il avait les dents de devant proéminentes.

« Z'il vous plaît, commença-t-il, ezcusez-moi, mais ze cerce le bureau de pozte... »

Sur le moment, Harold crut que l'individu parlait une langue étrangère. Puis il comprit qu'il zézayait à cause de ses dents. Il le regarda de plus près. Ces cheveux rouges... très curieux! Pourtant, aucun des rouquins qu'il rencontrait ne ressemblait à celui qu'il avait aperçu la veille au soir.

A trois heures, alors qu'Harold était en train de compulser des dossiers dans son bureau, quelqu'un frappa à la porte. C'était un homme qui rapportait un journal, vraisemblablement destiné à M. Groddy, et que le facteur avait par mégarde déposé chez lui. Harold considéra le nouveau venu. C'était un rouquin... Encore un! Avant qu'il fût revenu de sa stupéfaction, Fatty — car c'était évidemment lui ! — se retira précipitamment.

Harold se secoua. Il décida que, s'il voyait encore quelqu'un avec des cheveux roux ce jour-là, il irait tout droit consulter un oculiste. Ce n'était pas possible. Il devait souffrir de troubles visuels.

A cinq heures et demie, alors que le jeune policeman surveillait un carrefour, que vit-il soudain arriver? Un individu d'un certain âge, qui traînait les pieds en marchant et s'appuyait sur un gros bâton. Chose remarquable : des mèches d'un roux ardent dépassaient de son chapeau cabossé.



Des mèches d'un roux ardent dépassaient de son chapeau cabossé.

« Ce n'est pas possible! J'ai des hallucinations! » s'écria intérieurement le pauvre Harold.

Soudain, il se rappela l'avertissement de M. Groddy.

« Voyons! Que m'a-t-il dit au juste? Ah! oui... que le jeune Fatty a l'habitude de se déguiser et de mettre la plupart du temps une perruque rousse. Serait-ce lui qui s'amuse à m'intriguer? »

Harold passa mentalement en revue tous les rouquins qu'il avait vus ce jour-là. Celui qui s'était montré trois fois de suite sous sa fenêtre lui sembla être le plus suspect. Peut-être les autres rouquins n'étaient-ils pas Fatty. Mais ce garçon-là... il avait la même taille, la même corpulence... Harold se promit, s'il le rencontrait de nouveau, de lui donner une bonne leçon. Ça lui apprendrait à mystifier les représentants de la loi !

Or le hasard plaça le frère du notaire sur sa route quelques instants plus tard. Harold fit un pas en avant et lui barra le chemin. Le jeune cycliste était pressé, car il devait porter une lettre à la poste avant la prochaine levée. En apercevant le policeman, il fit résonner son timbre. Mais Harold ne s'écarta pas d'un pouce. Le garçon fut donc obligé de freiner violemment, au risque de passer par-dessus son guidon.

« Que me voulez-vous? demanda-t-il d'un ton surpris. Je suis en règle !

— Votre nom et votre adresse, s'il vous plaît! demanda le policeman en tirant son carnet de notes.

— Je m'appelle Théodore Twit et j'habite chez le notaire.

— Chez le notaire! Voyez-vous ça! fit Harold, goguenard. Vous voudriez bien me le faire croire, pas vrai? »

Le jeune Théodore lui jeta un regard anxieux : n'avait-il pas affaire à un fou? Harold surprit son coup d'œil et crut y lire la peur d'un châtiment mérité. Allons, ce garçon-là était certainement le jeune Trotteville. Aussi, sans plus hésiter, empoigna-t-il son interlocuteur aux cheveux dans le dessein de le démasquer. Bien entendu la « perruque » résista. Théodore Twit faillit choir de sa selle.

« Ouille! Ah! ça, qu'est-ce qui vous prend? » s'écria-t-il.

Harold, qui avait cru que les cheveux lui resteraient dans la main, dut se rendre à l'évidence. Sa confusion fut sans borne. Il considéra Théodore avec des yeux ronds cependant que son visage s'empourprait lentement.

« Est-ce que vous avez perdu la tête? demandait cependant sa victime en se frottant le crâne. Que signifie cette agression? Ah! Quelle chance! Voici ma sœur aîné... Muriel! Muriel! Viens vite, je te prie... Et dis à ce policeman qui je suis. Je lui ai décliné mon identité, mais il ne semble pas me croire... »

Harold aperçut une forte femme qui avançait vers lui d'un pas majestueux.

« Que se passe-t-il, Théodore? » demanda-1-elle d'une voix haut perché.

Cela suffit au pauvre Harold qui murmura quelques mots d'excuse et s'empressa de prendre la fuite. Le frère et la sœur, très intrigués le regardèrent s'éloigner.

« Ce garçon ne paraît pas normal », déclara Muriel lorsque son frère lui eut conté sa mésaventure. « Te saisir ainsi par les cheveux ! Groddy était déjà un très curieux bonhomme. Mais je crois que son remplaçant a encore moins de cervelle. Mon pauvre Théodore, les gens ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Notre monde ne tourne plus rond. »

Par une amusante coïncidence, Miss Twit, ce même jour, rendit visite à la mère de Fatty. Celui-ci fut tout près de s'étrangler de rire lorsqu'il apprit qu'Harold avait sauté sur Théodore pour l'empoigner par les cheveux. Ainsi, la farce imaginée par le chef des Détectives avait eu un prolongement inattendu !

Fatty dut monter dans sa chambre pour pouvoir y rire à son aise.

Le lendemain, qui était un jeudi, les Détectives se réunirent pour décider quels indices seraient éparpillés à proximité de la salle des fêtes municipales. Il fallait que les indices en question fussent capables de retenir l'attention d'Harold.

La salle des fêtes était un bâtiment indépendant, situé derrière la mairie, et adossé à elle : au rez-de-chaussée, la salle proprement dite, au premier, différentes pièces aux destinations multiples.

L'entrée était précédée .d'un large porche, soutenu par quatre piliers. C'était sur ces piliers que s'étalaient les affiches des pièces données par la troupe théâtrale en tournée à Peterswood.

« Nous déposerons nos indices sous le porche, décida Fatty. Entre autres des bouts de cigarettes qui feront croire à Harold que plusieurs personnes ont déjà utilisé l'endroit comme lieu de rendez-vous.

— C'est ça! Des mégots et des allumettes craquées, dit Larry. Et que penseriez-vous d'un mouchoir avec une initiale brodée dans le coin?

— Oh! oui, s'exclama Daisy. J'ai justement un vieux mouchoir sans marque. J'y broderai une lettre... mais laquelle?

— Un Z suggéra Fatty aussitôt. Il faut que ce brave Harold se creuse la cervelle !

— Un Z! répéta Betsy. Mais il n'existe pas de prénoms commençant par Z !

- Si, répondit Fatty en souriant. Il y a au moins Zénobie, Zéphyrine et Zoé !

— En tout cas, fit remarquer Daisy, un Z ne fera soupçonner personne au village. Harold étendra des recherches plus loin. Ce sera très amusant. Quels indices mettrons-nous sur sa route encore?

— Une page arrachée à un livre, proposa Pip. Une page d'indicateur, par exemple.

— Oui, c'est une bonne idée, approuva Fatty. Quelqu'un a-t-il d'autres idées?

— Quels objets les gens peuvent-ils perdre sans s'en apercevoir? murmura Daisy à mi-voix. Ah! J'y suis! S'il y a un clou ou un crochet quelconque sous le porche, nous pourrions y accrocher un morceau d'étoffe. Harold penserait qu'une des personnes ayant attendu là a déchiré l'un de ses vêtements par mégarde.

— Bon indice, en effet, dit Fatty. Nous pourrons également tailler un crayon et laisser les copeaux sur place. Tout cela donnera à penser qu'on a séjourné longuement sous le porche.

— C'est égal, fit remarquer Larry. Il faudrait donner à Harold la possibilité de poursuivre ses recherches... et de prolonger la plaisanterie !

— Tu as raison, dit Pip. Il suffira de souligner un train quelconque sur la page de l'indicateur... un train du dimanche par exemple. Ça excitera l'imagination d'Harold. »

Tout le monde se mit à rire.

« Fatty pourrait aussi se déguiser et glisser un billet dans la main du policeman, hasarda Daisy. Ce serait un message anonyme qui l'enverrait à l'autre bout du pays.

— Tu n'y penses pas vraiment! s'écria Fatty en riant. Si nous en faisons trop, cela semblera suspect. Et que deviendrais-je si Harold me mettait la main au collet? Non, non, ne songeons qu'à des choses raisonnables et plausibles. Allons! Préparons nos indices ! »

Ce fut vite fait. Daisy broda un Z au coin d'un mouchoir. Pip tailla un crayon et plaça les copeaux dans une enveloppe.

« Nous partirons là-bas à vélo tous ensemble, décida Fatty. Il y a un parking pour les voitures et les deux-roues sur l'esplanade, juste devant la salle des fêtes. Notre présence dans le coin n'aura rien de suspect. Nous consulterons ostensiblement les affiches et nous sèmerons nos indices en veillant à ne pas être vus.

— Quand irons-nous? demanda Betsy.

— Pas aujourd'hui, car le vent ou le balai du cantonnier risqueraient d'emporter nos indices. Plutôt demain vendredi, le jour du crime, vers les cinq heures et demie », dit Fatty en riant.

Le jour suivant, donc, à l'heure convenue, les Cinq Détectives et leur Chien mirent pied (et patte) à terre devant le parking. Ils le trouvèrent envahi par un groupe de garçons et de filles qui reprenaient leurs bicyclettes. Tous bavardaient et riaient en discutant de la pièce qu'ils venaient de voir.

« Comment ! s'écria Fatty, étonné. Il y a eu une représentation cet après-midi?

— Oui, répondit un garçon. Nous sommes venus du village voisin pour y assister.

On donnait *Le Chat Botté.* Ça m'a beaucoup plu. L'acteur qui tient le rôle du chat est très drôle.

— Regardez! s'exclama soudain une petite fille en désignant une porte qui s'ouvrait à gauche de la grande entrée. Voilà les artistes qui sortent! Celui-ci faisait le marquis de Carabas. Et l'autre, à côté de lui, c'était le roi. Cette jeune fille jouait le rôle de la princesse...

— Où est le chat? s'enquit Betsy.

— Tous les artistes sont sortis sauf lui, dit un autre garçon. Je les ai comptés. J'aurais bien aimé voir son visage. Sur scène, c'était impossible parce qu'il portait son déguisement de chat du début jusqu'à la fin. »

Lorsque tous ces jeunes spectateurs furent partis, Fatty regarda autour de lui.

« II n'y a plus personne, constata-t-il. Avançons-nous jusqu’'aux affiches tout en bavardant. Je m'assurerai qu'on ne peut pas nous voir de l'intérieur de la salle, et alors nous disposerons nos indices sous le porche. »

Par malchance, quelques passants apparurent à ce moment précis. Puis, un homme vint ranger sa voiture dans le parking. Les enfants durent se résigner à attendre. Comme ils ne pouvaient pas rester indéfiniment plantés devant les affiches, ils feignirent de s'intéresser à une devanture, au coin de la rue. Petit à petit le crépuscule tombait.

Enfin, la voie fut libre. Se détachant de ses camarades, Fatty monta rapidement les trois marches conduisant au porche. Il disposa ses indices sur le sol : les mégots de cigarettes, les allumettes, le mouchoir marqué Z, les copeaux de crayon, le feuillet arraché à un indicateur et enfin un petit morceau de tissu bleu marine qu'il accrocha à un clou qui dépassait. Au moment de repartir, il jeta machinalement un coup d'œil par la fenêtre du rez-de-chaussée. Alors, il éprouva l'un des plus fortes émotions de sa vie...



CHAPITRE V

DES ÉMOTIONS POUR FATTY... ET POUR HAROLD!

UN ÉNORME ANIMAL, à l'épaisse fourrure, se tenait derrière la vitre et regardait Fatty. Il avait de grands yeux enfoncés dans leurs orbites. Le chef des Détectives, si hardi d'habitude, se sentit pris de peur et recula de quelques pas. Il se heurta à ses camarades qui venaient le rejoindre sous le porche.

« Qu'est-ce que tu as? demanda Larry, surpris. - Là... à l'intérieur... murmura Fatty. Il y a une grosse bête à l'affût! Je l'ai entrevue à la lumière de l'ampoule qui éclaire le parking.

— Oh ! mon Dieu, exhala Betsy, apeurée.

— Nigaud! s'écria Larry en donnant une bourrade à Fatty. C'est sans doute le déguisement du Chat Botté que tu as aperçu !

— Oui..., tu dois avoir raison, répondit Fatty en se ressaisissant. Je suis idiot de ji'y avoir pas pensé. C'est que l'animal semblait tellement vivant... Je parie que l'acteur était encore à l'intérieur de la peau... Je veux dire : il était encore en costume de théâtre.

— Ce serait bien étonnant! s'écria Daisy. Il ne passe tout de même pas sa vie déguisé en chat! Approchons-nous. Regardons s'il est encore là...

— Non, non! J'ai peur! protesta Betsy.

— Bon! Reste avec elle, Daisy! proposa Pip. Nous autres, allons voir... »

Les trois garçons avancèrent de quelques pas et collèrent leur visage contre la vitre. Le chat n'était plus là. Cependant ils attendirent un peu, et leur patience fut récompensée. La porte qui leur faisait face s'ouvrit, et le Chat Botté entra! Il donna la lumière, puis se mit à faire le tour de la pièce à quatre pattes. Il alla se poster près de la cheminée et commença sa toilette, se passant les pattes sur le museau, exactement comme un chat véritable.

« II nous a vus! s'écria Fatty en riant. Et il continue à jouer son rôle pour nous amuser. Sapristi! Quel choc j'ai reçu en me trouvant nez à nez avec lui tout à l'heure !

— Miaou! fit le chat en se tournant vers la fenêtre et en agitant la patte.

— Brr... Il me donne la chair de poule, avoua Pip. C'est ridicule, mais c'est ainsi! J'ai beau savoir que ce déguisement est porté par un être humain, il m'impressionne. Cet animal donne trop l'impression d'être vrai. Partons ! »

Fatty, Larry et Pip retournèrent auprès des deux filles. La nuit était complètement tombée à présent. L'horloge de l'église sonna sept coups. Les enfants se dépêchèrent de reprendre leurs bicyclettes dans le parking. Foxy, qu'ils avaient attaché à proximité, les accueillit avec des aboiements joyeux.

« Nous avons bien travaillé, mon vieux ! lui déclara son maître en lui rendant sa liberté. Nous avons disposé nos indices au bon endroit. C'est égal, Foxy, je suis content que tu ne m'aies

pas suivi. Si tu avais aperçu le chat, tu serais devenu fou de rage... ou de peur ! Pense donc ! Un chat gros comme moi !

— Ouah ! » répondit Foxy d'un air de reproche.

Il n'aimait pas que son maître le laisse en arrière et, avec son instinct, il devinait qu'il venait de se passer quelque chose de passionnant.

Fatty l'installa dans le panier d'osier fixé sur le porte-bagages, spécialement à son intention. Puis les cinq amis reprirent sans se presser le chemin du retour.

La petite troupe s'arrêta devant la villa de Fatty. Celui-ci mit pied à terre.

« Je ne sais pas à quel moment Harold se rendra à notre rendez-vous, confia le chef des Détectives à ses camarades, mais je parie qu'il sera à son poste de guet bien avant dix heures. Car il se cachera pour mieux surprendre les bandits, c'est certain! Malheureusement pour lui, les bandits feront faux bond. En compensation, il trouvera une foule d'indices très intéressants... Peut-être s'imaginera-t-il que les gredins ont avancé leur rendez-vous... »

Les autres se mirent à rire. Puis on se sépara, et chacun s'en fut de son côté.

Fatty rentra chez lui. Il ne pouvait chasser de sa mémoire la première vision qu'il avait eue du Chat Botté. Il revoyait le regard de ses yeux fixés sur lui. Il devait s'avouer que cela lui avait donné un *choc.*

« Si Betsy était à ma place, songea-t-il, elle rêverait à coup sûr de ce fantastique animal. »

Puis ses pensées prirent une autre direction.

« Je me demande, se dit-il, où Harold imaginera de se cacher. Peut-être tentera-t-il de se dissimuler derrière un des piliers du porche... Et si, par hasard, il rencontrait le chat, serait-il aussi effrayé que moi ? »

Harold décida de se rendre devant la salle des fêtes dès huit heures et demie. Il voulait avoir tout son temps pour examiner les lieux et se camoufler avant la réunion des sinistres bandits.

Quand il pensait au texte du message qu'il avait reconstitué et qui parlait de ce rendez-vous de vingt-deux heures, un petit frisson parcourait l'échiné du policeman.

Peut-être allait-il réussir un beau coup de filet... Dans ce cas, il recevrait les félicitations de M. Groddy!

Harold était donc plein de zèle. La veille, déjà, il avait rôdé autour de la salle des fêtes pour tâcher de repérer un endroit où il pourrait se cacher. Il avait découvert qu'il était assez facile de grimper jusqu'à une poutre transversale qui supportait en partie le toit du porche. De là-haut, il verrait et entendrait parfaitement ce qui se passerait au-dessous de lui.

Le jeune policeman arriva à la salle des fêtes à huit heures et demie, exactement une heure et demie après le départ des enfants. Il n'avait pas oublié de se munir d'une puissante torche électrique. Mais il ne l'alluma pas tout de suite.

Une fois sous le porche désert, il s'aperçut qu'une lueur rougeoyait derrière les vitres d'une fenêtre. Il regarda dans la petite pièce. La lueur provenait d'un radiateur électrique qui brûlait devant la cheminée. Juste à' côté, étendu sur le tapis, dormait ce qui ressemblait à un chat monstrueux. Sous le coup de la surprise, Harold sursauta violemment.

Il avait peine à en croire ses yeux. Etait-il possible que ce fût vraiment un chat? Oui... il distinguait ses oreilles... et aussi sa longue queue qui traînait sur le sol.

Harold n'osait pas se servir de sa lampe de peur d'éveiller l'animal. Peut-être y voyait-il mal? Peut-être cette bête était-elle un énorme singe? Mais non, les gros singes n'ont pas de longues queues.

Soudain, Harold devina la vérité. Bien sûr! C'était là le Chat Botté..., celui qui avait joué dans la féerie de l'après-midi! Le policeman en avait entendu parler... Tout de même, c'était drôle que l'acteur incarnant le Chat ne se fût pas dépouillé de son incommode déguisement. Si Harold avait été à sa place, il aurait quitté cette fourrure trop chaude sitôt après la représentation, c'était certain! Enfin! Libre à chacun d'agir à sa guise!

Le jeune policeman se gratta le front d'un air pensif. Il se demandait si la présence du Chat dans la pièce éclairée n'allait pas effrayer les bandits et les empêcher de se réunir sous le porche. Et puis, une pensée frappa Harold! Et si cette réunion avait lieu dans le parking et non sous le porche? C'était une éventualité qu'il n'avait pas envisagée jusqu'alors.

« Si tout se passe là-bas, sur la petite esplanade, se dit-il avec ennui, il est inutile que je monte sur la poutre. Voyons, que dois-je faire? »

Tout en réfléchissant, il appuya machinalement sur le bouton de sa lampe. C'est alors qu'il aperçut les indices !

Ses yeux se mirent à briller à la vue des bouts de cigarettes, des allumettes et des copeaux de crayon. Des gens avaient déjà longuement stationné ici. Oui, ce devait bien être le lieu du rendez-vous de dix heures. Les bandits reviendraient. Qui sait! Le Chat faisait peut-être partie du complot !

Tout heureux de sa découverte, Harold ramassa avec soin les mégots, les cigarettes et les petits copeaux provenant de la taille du crayon. Il répartit le tout dans des enveloppes qu'il portait constamment sur lui dans l'espoir de les utiliser un jour.

Poursuivant son inspection, il dénicha le feuillet arraché

à un indicateur. Le vent l'avait plaqué contre le mur de la salle des fêtes. Harold s'en saisit et remarqua tout de suite le train souligné en rouge.

Un peu plus loin, sa lampe éclaira le vieux mouchoir marqué d'une initiale. Harold se demanda un moment s'il s'agissait d'un Z ou d'un N de travers. Il finit par décider que c'était bien un Z. Mais le pauvre garçon ne voyait pas du tout quel prénom pouvait correspondre à cette lettre bizarre.

Enfin il découvrit le petit morceau de tissu bleu marine accroché à un clou. Ah! Ah! Oh! Oh! C'était là un nouvel et magnifique indice!... Le plus important du lot, peut-être!

Harold regarda une fois de plus avec précaution dans la pièce éclairée. Le grand Chat était toujours là, dormant sur le tapis. Très curieux en vérité, surtout quand on se rappelait



Le grand chat était toujours la, dormant sur le lapin.

que ce n'était pas un chat véritable mais une personne revêtue d'un faux pelage !

Comme Harold s'absorbait dans sa contemplation, il vit le Chat bouger légèrement, s'étirer, se retourner sur le flanc, puis reprendre son somme.

« Étrange créature ! murmura le jeune policeman de plus en plus intrigué. Si une souris traversait la pièce, je me demande s'il se mettrait à courir après... »

Cependant, le temps avait passé. Harold décida que le moment était venu de grimper sur son perchoir. Les bandits pouvaient arriver d'un instant à l'autre. Si l'un d'eux était en avance, il risquait de le découvrir...

Les indices en sûreté au fond de sa poche, Harold se hissa jusqu'à la poutre. Il constata que celle-ci se trouvait juste en face d'une fenêtre du premier étage. Il jugea plus confortable de s'asseoir sur le rebord de la fenêtre. Il s'installa donc, décidé à attendre le temps qu'il faudrait.

Soudain, derrière lui, Harold perçut un bruit bizarre. Il se raidit et tendit l'oreille. Le bruit ressemblait à un gémissement. Mais d'où venait-il donc? Derrière la fenêtre, c'était l'obscurité la plus complète. Cela signifiait que la pièce était vide, sans aucun doute. Peut-être le Chat, au rez-de-chaussée, ronflait-il devant le feu? Pourtant, non! On n'aurait pas pu l'entendre !

Le bruit, qui avait cessé, reprit... Harold commença à se sentir mal à l'aise. Il était là, en équilibre au-dessus du sol, à l'affût de sombres coquins, dans le froid et les ténèbres, les oreilles pleines de sons effrayants !

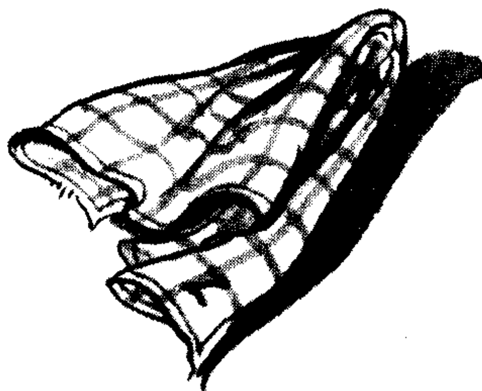
Il écouta encore, retenant son souffle... Le gémissement lui parvint, plus distinct... juste derrière son dos; Harold, cette fois, était sûr de l'avoir localisé! Cela venait donc de la pièce obscure? Le jeune policeman se retourna tant bien que mal et alluma sa puissante torche. Il en dirigea le faisceau lumineux à l'intérieur. Tout d'abord, elle n'éclaira rien d'autre que des meubles. Puis Harold, sidéré, en immobilisa le rayon sur le spectacle inattendu qui s'offrait à sa vue...

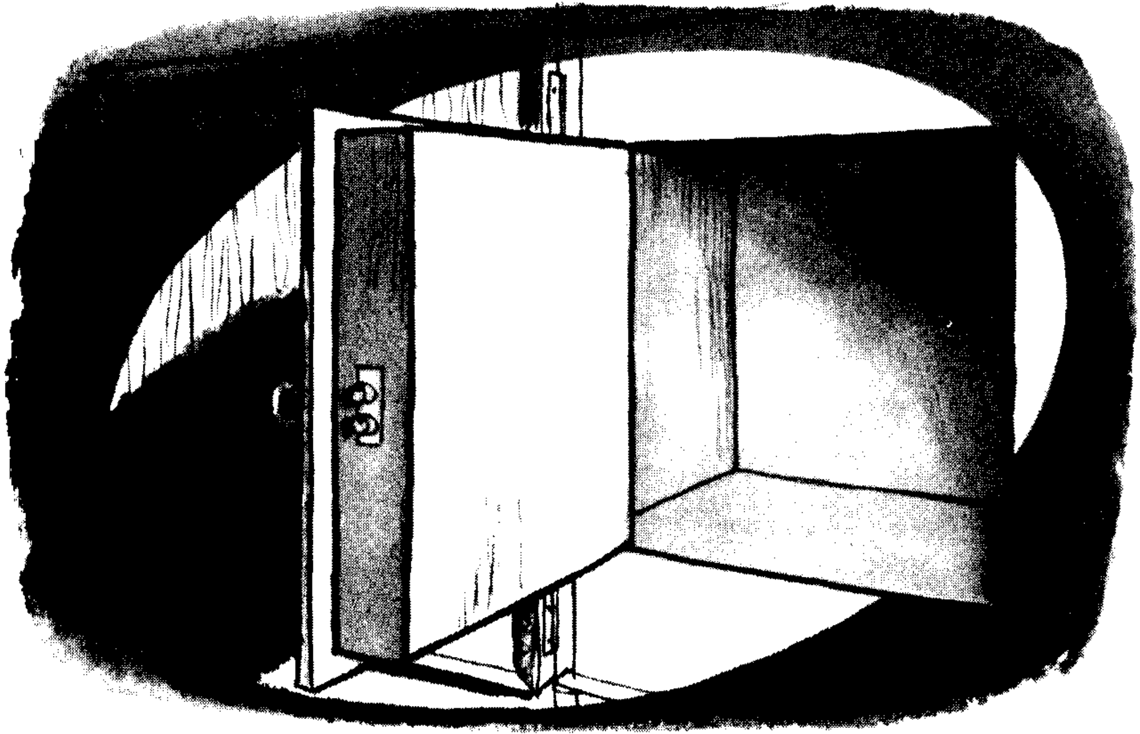
Un homme, assis derrière un bureau, était affalé dessus, le visage enfoui entre ses bras étendus. A côté de lui on apercevait une tasse renversée sur sa soucoupe. Harold retint une exclamation horrifiée.

Puis il s'avisa que sa torche éclairait encore autre chose : derrière l'homme effondré, un trou béait dans le mur. Un panneau mobile avait glissé, découvrant un petit coffre-fort scellé dans la paroi..., sans doute celui où l'on avait coutume de garder la recette! Or, ce coffre-fort était grand ouvert... et parfaitement vide.

« Un vol! s'écria Harold à mi-voix. Des cambrioleurs sont passés par ici ! »

Avec décision, il s'entoura le poing de son mouchoir, puis brisa la vitre. Quelques secondes plus tard, il sautait dans la pièce...





CHAPITRE, VI

UN MYSTÈRE POUR LES DÉTECTIVES

BIEN ENTENDU, les enfants ne se doutaient guère des palpitants événements qui se déroulaient ce soir-là à la salle des fêtes.

Pip et Betsy étaient déjà couchés lorsque Harold brisa la vitre de la fenêtre. Larry et Daisy, eux, regardaient la télévision après avoir reçu la permission de veiller exceptionnellement jusqu'à dix heures. Fatty, enfin, se trouvait dans sa chambre où il essayait en grand mystère deux petits objets en caoutchouc destinés à parfaire ses déguisements. Il suffisait de glisser ces bourrelets élastiques entre la mâchoire supérieure et les joues pour que celles-ci parussent immédiatement rebondies au maximum. La physionomie en était transformée du tout au tout.

« Je les porterai demain au petit déjeuner, se promit Fatty en jubilant. Je verrai bien si mes parents remarquent quelque chose. »

Fatty se mit au lit en se demandant si Harold avait trouvé tous les indices disposés à son intention. Le naïf policeman avait dû attendre en vain, et pour cause! la réunion des bandits que laissait prévoir le message prometteur.

Si le chef des Détectives avait pu soupçonner ce qui se passait sous le porche de la salle des fêtes cette nuit-là, il aurait dormi bien moins paisiblement. Il serait, à son tour, parti à la chasse aux indices. Or, à quoi aboutissait sa mystification? A placer Harold au cœur même d'un véritable mystère, juste en temps opportun. Heureux Harold !

Le lendemain matin, Fatty descendit à la salle à manger après avoir gonflé ses joues de leur fameux rembourrage en caoutchouc. Son père, déjà installé à la table du petit déjeuner, lisait son journal du matin. Il embrassa Fatty distraitement, en le regardant à peine, et ne parut rien remarquer. Mais Mme Trotteville dévisagea son fils avec inquiétude : il y avait quelque chose de changé dans sa figure. Quoi donc? Ses joues! Déjà beaucoup trop rondes en temps ordinaire, elles paraissaient sur le point d'éclater.

« Frederick, dit soudain Mme Trotteville, tu as une double fluxion. Souffres-tu des dents?

— Oh! non, maman. Mes dents vont très bien, je t'assure.

— Je vois pourtant que tu as de la difficulté à manger. Avoue donc que tu souffres... Je téléphonerai tout à l'heure au dentiste pour prendre rendez-vous. »

Fatty, très alarmé, protesta de nouveau :

« Je t'affirme que mes dents n'ont rien. Je n'en ai pas une seule de gâtée.

— N'empêche que cette enflure est inquiétante. Je serai plus rassurée lorsque tu auras vu le dentiste. Je lui téléphonerai dès que nous aurons fini de déjeuner », insista Mme Trotteville.

En désespoir de cause, Fatty retira discrètement de sa bouche les tampons qui lui gonflaient les joues. Avant que sa

mère ne se fût aperçue de son subit amaigrissement, M. Trotteville poussa une exclamation :

« Tiens! tiens! Écoutez ce qu'on raconte dans le journal : « Hier soir, le régisseur-administrateur de la troupe théâtrale « des Genêts d'Or, qui se trouve actuellement en tournée à « Peterswood, a été découvert inanimé dans un bureau situé au « premier étage de la salle des fêtes. M. Barclay — tel est son « nom — aurait été drogué. Il déclare qu'il était en train de « compter la recette de la journée lorsqu'il a été pris de « malaise et s'est endormi. Pendant son sommeil, le coffre-fort « qui se trouvait derrière lui a été vidé de son contenu. La « police enquête. Elle serait déjà sur la piste d'un suspect. »

- Oh! »

L'exclamation échappa à Fatty. Il n'en croyait pas ses oreilles. Comment! Lui et ses camarades avaient rôdé autour de la salle des fêtes jusqu'à une heure relativement tardive, et ils n'avaient rien remarqué... sinon le Chat Botté !

Le chef des Détectives avait hâte que son père ait fini de lire son journal pour pouvoir à son tour parcourir l'article qui l'intéressait. Mais M. Trotteville prenait tout son temps et continuait à discuter avec sa femme de sujets divers : politiques, économiques, sociaux, etc. Fatty était sur le gril.

Pourtant, à un moment donné, son père plia le journal de telle façon que Fatty eut sous les yeux les lignes qu'il brûlait de lire lui-même. Seulement, elles étaient à l'envers. Il les déchiffra tant bien que mal et finit par les savoir par cœur. Son imagination travaillait.

La mésaventure de M. Barclay marquait-elle le début d'un mystère? Il était possible que le suspect en question ne fût pas le vrai coupable. Dans ce cas, les Cinq Détectives pourraient entreprendre de découvrir celui-ci.

Fatty attendit avec impatience la fin du déjeuner. Il se félicitait de voir que sa mère, distraite par les commentaires de son mari sur tel ou tel article, avait cessé de penser à ses joues et au rendez-vous, fort peu tentant, chez le dentiste.

Dès la fin du repas, Fatty s'éclipsa pour se précipiter chez Pip. La veille, déjà, il avait été décidé que les Détectives s'y réuniraient. Pip et Betsy disposaient d'une vaste pièce où on leur permettait de jouer à leur guise. Les enfants pourraient y discuter en paix.

Pip et Betsy n'étaient pas au courant de la grande nouvelle. Fatty la leur apprit. Ils en restèrent bouche bée.

« Quoi! s'écria Pip stupéfait. Un vol a été commis hier soir à la salle des fêtes! Quand cela s'est-il passé? Pendant que nous y étions?...»

II fut interrompu par l'arrivée de Larry et de Daisy, tous deux très agités, car leur bonne, qui connaissait la femme de ménage chargée de l'entretien des locaux municipaux, avait appris par elle l'histoire du coffre-fort cambriolé et l'avait immédiatement répétée à ses patrons. Personnellement, la bonne des Daykin croyait que les deux horribles bandits aperçus l'avant -veille étaient les auteurs du mauvais coup.

« Dire que nous étions tous les cinq là-bas hier soir! soupira Fatty, désolé. Nous n'avons rien vu. Nous étions si occupés à disposer nos faux indices que cela nous a empêchés de remarquer ce qui se passait autour de nous. »

Larry et Daisy donnèrent les détails que leur bonne avait recueillis en parlant avec Mme Trotter, la femme de ménage employée par la mairie.

« II paraît qu'Harold a trouvé M. Barclay effondré sur son bureau et commençant à peine à se réveiller d'un profond sommeil provoqué par un narcotique. Le coffre-fort vidé de son contenu était derrière lui. Ce coffre est scellé dans le mur et dissimulé en temps ordinaire par un panneau mobile. Toujours d'après Mme Trotter, le vol aurait été découvert peu de temps après avoir été perpétré.

— Eh bien! s'exclama Fatty. On peut dire qu'Harold a de la chance. Nous nous sommes démenés pour l'expédier là-bas sur la piste d'un faux mystère, et voilà que, grâce à nous, il était sur les lieux presque au moment où le cambriolage a été commis. C'est enrageant, ma parole! Je suis persuadé que si nous avions

su ouvrir les yeux nous aurions été les premiers à tomber sur ce cas sensationnel. Au lieu de ça, nous l'avons offert bien gentiment à Harold qui va s'ingénier à le débrouiller! »

Un silence consterné suivit cette déclaration. Betsy reprit au bout d'un moment :

« Je pense qu'Harold s'imaginera que les bouts de cigarettes, le mouchoir et le reste sont des indices valables...

— Nom d'un chien! Tu as raison! s'écria Fatty. Cela va le lancer sur une fausse piste. Quelle déveine! Je trouve drôle de jouer des tours à Cirrculez ou à Harold, mais je ne désire pas du tout les empêcher d'attraper les voleurs. Et nos faux indices vont certainement induire la police en erreur !

— Pourvu, murmura Daisy avec inquiétude, qu'on n'aille pas soupçonner quelqu'un dont le prénom commence par un Z !

— Harold va complètement s'égarer, fit remarquer Pip, s'il décide de surveiller le train du dimanche que j'ai souligné sur la page de l'indicateur.

— Je crois, soupira Fatty, qu'il ne me reste plus qu'une chose à faire : aller trouver Harold et lui avouer la vérité! Nous ne pouvons pas lui laisser perdre son temps alors qu'il a un vrai problème à résoudre. Flûte! Cette entrevue ne me réjouit guère! Harold sera fâché contre moi et, du coup, refusera sans doute de me donner la moindre information. Tant pis ! Nous l'aurons bien mérité. »

Les enfants se regardèrent tristement. Dire qu'ils avaient gâté leurs chances de débrouiller ce mystère-là !

« Je t'accompagnerai si tu veux, proposa Larry, héroïque.

— Non, répondit Fatty. C'est moi qui ai imaginé le mauvais tour joué à Harold. Je veux en porter seul la responsabilité. Je préfère que vous restiez en dehors de cette histoire. Si Harold décidait de se plaindre de nous à nos parents, les miens n'en feraient pas un drame tandis que les vôtres risqueraient de vous punir sévèrement.

— C'est vrai, reconnut Pip. Papa et maman sont très sévères. »

C'était vrai. M. et Mme Hilton exigeaient de leurs enfants une conduite irréprochable. Pip et Betsy avaient déjà eu à souffrir

de certaines plaintes formulées par M. Groddy. Ils se souciaient peu d'avoir de nouveaux ennuis.

« Mieux vaut que j'aille tout de suite trouver Harold! déclara Fatty en se levant. Peut-être ne m'en voudra-t-il pas trop. Il n'a pas l'air méchant. »

II se mit en route pour le poste de police, Foxy sur les talons. Il était au fond plus ennuyé qu'il ne voulait le paraître. Il se reprochait tout bas d'avoir semé de faux indices et gâché sa chance de collaborer avec Harold. Celui-ci était plutôt bon garçon et ne l'aurait certainement pas tenu à l'écart. Enfin, tant pis !

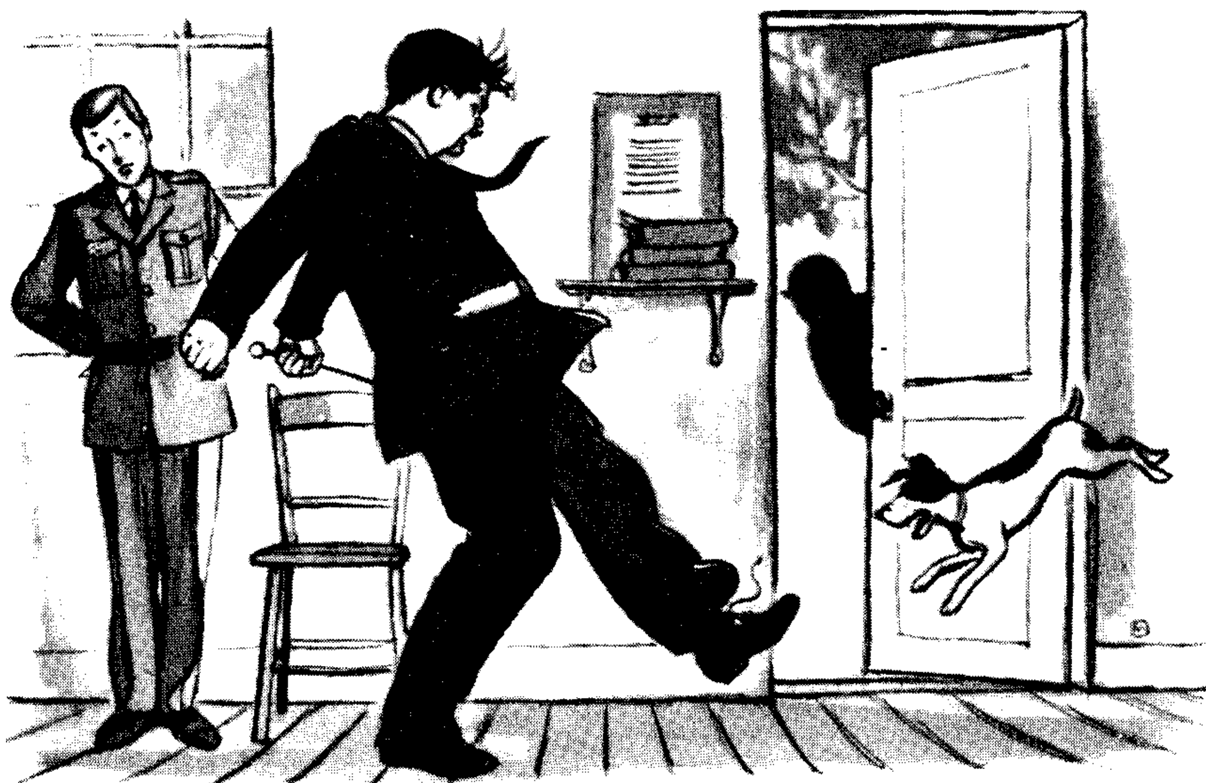
Comme Fatty arrivait au poste de police, une voix familière parvint à ses oreilles : celle de M. Groddy! Il était donc revenu! Sa présence allait empêcher Fatty de se confesser à Harold. Fatty n'avait nulle envie de voir le gros policeman exploser et mettre l'inspecteur Jenks au courant de l'inqualifiable conduite des enfants ! Ce serait trop vexant !

Par la fenêtre ouverte, la voix formidable de Groddy déversait un flot de réprimandes sur la tête du pauvre Harold.

« Pourrquoi ne m'avez-vous pas prrévenu plus tôt? Vous aurriez dû m'averrtirr dès votrre rrencontrre avec ces deux hommes suspects. Et ce billet déchirré en morrceaux! Pourrquoi ne m'en avez-vous pas parrlé? Jeune niais! Tête vide! »

Fatty jugea prudent de filer. Mais Foxy était d'un autre avis. Il avait reconnu la voix de son ennemi... et la porte du poste de police était entrouverte. Avec un aboiement de joie, le petit chien se rua à l'assaut...





CHAPITRE, VII

LES MENACES DE CIRRCULEZ

A LA VUE de Foxy, Cirrculez, qui était déjà furieux, le devint plus encore. « Le revoilà ce sale chien! Il ne manquait plus que lui! Allez! Cirrculez! Cirrculez! Veux-tu laisser mes mollets tranquilles! Attends un peu... »

Fatty, inquiet des suites de l'aventure, n'hésita plus. Il pénétra bravement dans le poste de police. Harold était debout près de la fenêtre, l'air tout confus. Groddy, à côté du poêle, cherchait à donner des coups de pied à Foxy qui dansait autour de lui et l'esquivait avec adresse.

Entendant quelqu'un entrer, le gros policeman leva les yeux et reconnut Fatty.

« Je me doutais bien que vous n'étiez pas loin! s'écria-t-il.

C'est vous qui avez lâché votrre chien férroce surr moi ! Ne prrétendez pas le contrrairre! Vous et ce maudit animal suffirrez à me fairre perrdrre la tête! Oh! Mais ça ne se passerra pas comme ça! J'en ai assez, vous m'entendez! »

II tenait à la main le tisonnier du poêle et, à la grande frayeur de Fatty, il le brandit au-dessus de la tête du petit chien. Fatty devint aussi pâle que Cirrculez était rouge. D'un élan impulsif, il se précipita sur le policeman et s'agripper à son bras.

« Je vous défends de toucher à Foxy ! »

M. Groddy abaissa lentement son bras et, d'un air triomphant, se tourna vers Harold.

« Vous voyez! s'écria-t-il. Vous êtes témoin. Ce garrçon lâche son chien SUIT moi et, au moment où j'essaie de me prro-téger, il porrte la main surr ma perrsonne pourr m'en empêcher. Consignez ça tout de suite, Harrold. Je me prropose de porrter plainte en haut lieu...»

Fatty avait pris Foxy dans ses bras. Il était tellement ému qu'il ne pouvait pas parler. Ce fut Harold qui protesta pour lui :

« Voyons, monsieur Groddy, calmez-vous! Vous allez vous rendre malade. Et ce chien n'est pas méchant. Je crois surtout qu'il voulait jouer. »

Le pauvre Harold venait d'essuyer la colère de son collègue. Il avait humblement courbé la tête sous ses reproches immérités. Mais il ne pouvait pas supporter de voir commettre une injustice.

M. Groddy le foudroya du regard.

« Harrold! Vous prrenez le parrti de ce garrçon! C'est une honte! Quant à ce chien... »

Foxy, comprenant que l'on parlait de lui, se mit à gronder, puis montra les dents.

« Vous voyez! s'exclama Cirrculez au comble de la fureur. Cet animal me défie ! Harrold ! Vous êtes morralement obligé de me serrvirr de témoin.

— Vous n'avez pas grand-chose à lui reprocher, déclara Harold d'un ton apaisant. Il ne vous a pas mordu, n'est-ce pas? Tout cela n'est pas bien grave ! »

Pour le coup, Cirrculez parut sur le point d'exploser.

« Pas bien grrave! Pas bien grrave! répéta-t-il. Ah! c'est 'comme ça que vous me soutenez?... Tenez! Voulez-vous que je vous dise? La prrochaine fois que je rrencontrre ce chien je... je... je le tue!

— Voyons, monsieur Groddy, vous ne ferez pas cela ! — Si, je le ferrai! Perrsonne ne pourra m'en empêcher!

— Je vous en empêcherai, moi ! affirma Harold en oubliant ce qui lui restait encore de timidité. J'aime les chiens, voyez-vous, et celui-ci est très gentil. J'ai remarqué qu'il n'était désagréable qu'avec vous. Vous avez dû lui allonger un coup de pied un jour ou l'autre. Quant au jeune Trotteville, il ne vous a pas attaqué non plus. Il a juste retenu votre bras, pensant que vous alliez assommer son chien. Qui pourrait lui en tenir rigueur? »

M. Groddy en perdit le souffle. Il n'en croyait pas ses oreilles. Comment ! Le calme et doux Harold se révoltait ! Il avait l'audace de lui tenir tête! Fatty, quoique très surpris de son côté par cet acte de rébellion, commençait à s'épanouir. Foxy, comme s'il avait compris que le jeune policier prenait sa défense, avait cessé de gronder.

Cirrculez, cependant, ne tarda pas à se ressaisir. La figure presque aussi violette qu'une aubergine, il s'avança vers son collègue et pointa vers lui un index menaçant.

« Écoutez-moi bien, mon garrçon! C'est moi qui suis le maître, ici, à Peterrswood. Maintenant que je suis de rretourr, je me charrge de nouveau d'y fairre rrégner l'orrdrre ! Je sais que vous êtes obligé de rrester surr place jusqu'à la fin de la quinzaine, mais je vous interrdis de vous mêler des cas imporr-tants, et en parrticulier de celui de la salle des fêtes. Vous vous contenterrez désorrmais de rrégler les affairres courrantes. C'est bien assez bon pourr vous! Ne prrotestez pas! Sinon, je me plaindrrai de vous ! »

Cette fois, Harold ne répondit rien. Il avait l'air ennuyé. Fatty ne l'était pas moins pour lui. Comme c'était mal de la part de Cirrculez d'humilier ainsi son collègue devant témoin!

Et plus mal encore de lui enlever une affaire qui lui appartenait en quelque sorte.

« Vous allez me rremettrre tous les indices que vous avez trrouvés devant la salle des fêtes, reprit M. Groddy. Ah! ah! ah! Monsieur Frederick Trrotteville aimerrait bien savoirr de quoi il s'agit! Mais il peut toujourrs attendrre! Je ne lui dirrai rrien du tout ! »

Harold tendit d'un air piteux à son collègue la grosse enveloppe dans laquelle il avait rangé les différents indices recueillis. Fatty, qui savait, et pour cause! ce qu'elle contenait, sourit intérieurement. Ça, c'était drôle! Cirrculez allait être puni par où il avait péché! Ah! Il réclamait les indices? Parfait! Les Détectives s'amuseraient bien en le voyant suivre une fausse piste !

« Vous voyez ce qui arrive aux gens qui me mettent des bâtons dans les rroues? dit Cirrculez en se tournant vers Fatty. Monsieur Harrold n'aurra plus le drroit de fourrer son nez dans cette affairre de cambrriolage. Quant à vous, les gosses, je vous conseille de vous tenirr à l'écarrt!



Je désirre m'occuper tout seul de cette affairre... Oui, oui, Harrold! Que cela vous serrve de leçon, ajouta-t-il en s'adressant au jeune policeman. Je ne veux perrsonne pour m'aider! Surrtout pas un garrçon sans cerrvelle comme vous! Si vous avez des idées, garrdez-les pourr vous ! Elles ne m'intérressent pas ! »

Là-dessus, Cirrculez plaça les indices dans un petit coffret qu'il ferma à clef.

« Maintenant, annonça-t-il d'un ton pompeux, je vais aller interroger M. Barrclay, le rrégisseur de la trroupe des Genêts d'Orr... Oui, oui, je sais que vous l'avez déjà questionné, monsieur le malin! Mais je me soucie peu des rréponses que vous avez obtenues. Je vais tout rreprrendrre à zérro. Votrre trravail ne vaut rrien, j'en suis perrsuadé! »

Sur cette vexante déclaration, il sortit d'un pas majestueux. Harold, Fatty et Foxy se retrouvèrent seuls. Aussitôt le petit chien s'échappa des bras de Fatty et courut vers le jeune policeman en jappant joyeusement. Harold se baissa pour le caresser. Son visage crispé laissait deviner A quel point il était triste. Fatty tenta de le réconforter.

« Si M. Groddy vous en veut, déclara-t-il, c'est parce que vous avez tenté de me défendre. Je vous en suis très reconnaissant, monsieur Harold. Vous avez été parfait pour moi et pour Foxy.

— C'est un gentil petit chien, soupira Harold, et j'aime les animaux. J'ai un chien, moi aussi, mais j'ai dû le laisser chez moi. M. Groddy ne m'a pas permis de l'amener ici.

— Je parie que votre collègue ne vous est pas très sympathique, hasarda Fatty. A Peterswood, personne ne l'aime, vous savez. C'est un brutal. Il n'aurait jamais dû vous parler comme il l'a fait! »

Fatty s'exprimait soudain comme une grande personne, et Harold oublia qu'il était un enfant.

« Je regrette qu'il m'ait retiré cette affaire, déclara-t-il en soupirant de nouveau. J'aurais tant aimé la débrouiller seul. C'est ma première affaire, vous comprenez!... Bien entendu,

j'allais mettre M. Groddy au courant de toute l'histoire, mais il ne m'en a pas laissé le temps. Il a lu un entrefilet sur le cambriolage dans un journal du matin et il est arrivé ici, bouillant de rage, en m'accusant de ne l'avoir pas prévenu! Maintenant, j'ai dû lui donner mes indices. C'est lui qui récoltera tous les lauriers. »

Fatty hésita, pesant mentalement le pour et le contre... Devait-il confesser à Harold que les indices en question n'avaient aucune valeur?

Non! Puisque Cirrculez les avait en sa possession, mieux valait se taire et laisser aller les choses. Harold possédait sans doute un sens aigu du devoir. S'il connaissait la vérité, il se croirait tenu de la révéler à son gros collègue... Cela gâcherait tout. Cirrculez irait se plaindre aux parents des enfants. Ceux-ci se verraient obligés de renoncer à résoudre ce mystère. Harold, enfin, serait réprimandé pour s'être laissé abuser par les faux indices des Détectives.

Par ailleurs, si on laissait M. Groddy s'élancer sur une piste truquée, Fatty et ses camarades auraient la voie libre pour procéder à une enquête minutieuse. Harold pourrait même les aider.

« Monsieur Harold, dit Fatty à haute voix, vous avez été très courageux de sauter dans la pièce où se trouvait M. Barclay. Vous ne saviez pas ce qui vous attendait dans ce bureau obscur. Je suis sûr que l'inspecteur en chef Jenks vous féliciterait s'il était ici! C'est un *de* nos amis vous savez!

— Oui ! L'inspecteur m'a parlé de vous et de vos amis. Il a une haute opinion de votre petite équipe. Il paraît que vous avez déjà résolu plusieurs problèmes policiers.

— C'est exact et... j'ai bien l'intention de m'attaquer à celui-ci. Accepteriez-vous de nous donner un coup de main, monsieur Harold? Ce serait agréable d'apporter la solution du mystère à votre chef, vous ne croyez pas ? »

Harold regarda Fatty. Ce n'était qu'un gamin de treize ans, mais, par bien des côtés, il valait un adulte. On ne pouvait s'empêcher d'avoir confiance en lui. Et puis, du moment que

Jenks l'admirait, pourquoi Harold n'en ferait-il pas autant? « Ma foi, répondit le jeune policier. Je ne demande pas mieux que de vous aider, mais... il faudra que je mette M. Groddy au courant si nous découvrons quelque chose.

— Et pourquoi? Protesta Fatty. Il vous a dit lui-même qu'il ne vous écouterait pas si vous lui reparliez de ce cambriolage. Il s'est moqué par avance des idées que vous pourriez avoir! Alors... vous acceptez?

— Entendu ! répliqua Harold en souriant enfin. Après tout, il est de mon devoir d'essayer de débrouiller cette affaire. Et je serai bien content si nous y parvenons ensemble !

— Bravo ! s'écria Fatty avec enthousiasme. Maintenant, jouons cartes sur table. Je vais vous montrer les miennes pour commencer.

— Mais que pouvez-vous savoir déjà? demanda Harold plein de curiosité.

— Eh bien, il se trouve que, mes camarades et moi, nous rôdions justement hier autour de la salle des fêtes, entre cinq heures et demie et sept heures, expliqua le chef des Détectives. Nous... nous flânions dans la rue. Nous avons aussi regardé les affiches. C'est alors que j'ai soudain aperçu le Chat Botté de la féerie. Sur le moment, je n'ai pas reconnu cette énorme bête qui me regardait de l'intérieur du bâtiment. J'ai eu presque peur. Puis j'ai appelé Larry et Pip. Tous trois, nous avons collé notre nez contre la vitre. Le chat s'est amusé à nous donner la comédie : il s'est installé devant le feu et a fait mine de se débarbouiller. Pour finir, il a agité sa patte dans notre direction. »

Harold écoutait avec attention.

« Ce que vous dites-la est intéressant, déclara-t-il gravement. Voyez-vous, après le départ des autres acteurs, il semble que le Chat Botté soit resté seul sur place avec le régisseur, M. Barclay. Et c'est le Chat que M. Groddy soupçonne. Il veut l'arrêter. Il est persuadé que c'est lui qui a drogué M. Barclay et cambriolé le coffre ! »



CHAPITRE VIII

HAROLD COOPÈRE

C'ÉTAIT au tour de Fatty d'écouter avec attention. « Monsieur Harold, demanda-t-il, à quelle heure étiez-vous là-bas? Qu'avez-vous vu? J'aimerais bien savoir au juste comment vous avez découvert le vol. Quelle chance vous avez eue de vous trouver sur les lieux au bon moment! — Voyez-vous, expliqua Harold, j'étais sur la trace de deux hommes très suspects, à tête de bandits, que j'avais entrevus la veille dans le jardin d'une maison vide. (Ici, Fatty eut la grâce de rougir, mais le policeman ne s'en aperçut pas.) J'avais certaines raisons de croire qu'ils se rencontreraient sous le porche de la salle des fêtes et je m'étais caché là. J'étais arrivé vers huit heures et demie. En regardant par une fenêtre du rez-de-chaussée, j'ai vu le Chat, comme vous. Il dormait

alors étendu tout de son long devant le radiateur électrique. J'ai trouvé drôle que cet acteur conserve si longtemps son costume de scène.

— C'est également la réflexion que je m'étais faite. Ce comédien doit être un original.

— Ça, vous pouvez le dire! s'exclama Harold. Je l'ai interrogé ce matin de bonne heure... sans sa peau de chat. C'est un garçon guère plus grand que vous, menu et très souple. Il a seize ans et s'appelle Charlis Summer. Il ne fait preuve d'assurance que lorsqu'il est sur scène. Dans la vie courante il est d'une timidité maladive. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi émotif. La moindre question le trouble et le paralyse. Il en bégaie presque, le malheureux !

— Et ensuite, monsieur Harold, qu'avez-vous vu?

— A neuf heures, j'ai songé à me cacher. Je me suis hissé sur une poutre du porche, puis je me suis assis sur le rebord d'une fenêtre du premier étage. J'attendais en silence lorsque j'ai entendu des gémissements.

— Oh! Que j'aurais voulu être là! soupira Fatty. Continuez, je vous en prie, monsieur Harold.

— Je me suis retourné et, à la lueur de ma torche, j'ai aperçu le régisseur effondré sur sa table. Le coffre-fort derrière lui avait été vidé de son contenu. J'ai cassé un carreau et j'ai sauté dans la pièce. M. Barclay commençait à revenir à lui. Il avait été endormi à l'aide de quelque drogue. Je suppose que celle-ci lui avait été servie dans sa tasse de thé. J'ai pris toutes précautions utiles pour que l'on relève des empreintes digitales sur le coffre et des traces de somnifère dans la tasse. Des experts de la police sont en train de s'en occuper.

— Qui a servi la tasse de thé destinée à droguer M. Barclay? s'enquit le chef des Détectives.

— Précisément le Chat Botté ! Voilà pourquoi il est le suspect numéro un! Cependant, à mon avis, ce Charlie Summer semble trop franc, trop honnête et aussi trop timoré pour être l'auteur du cambriolage. Je ne le vois pas versant un narcotique à son régisseur, puis le fouillant pour trouver la clef du coffre;

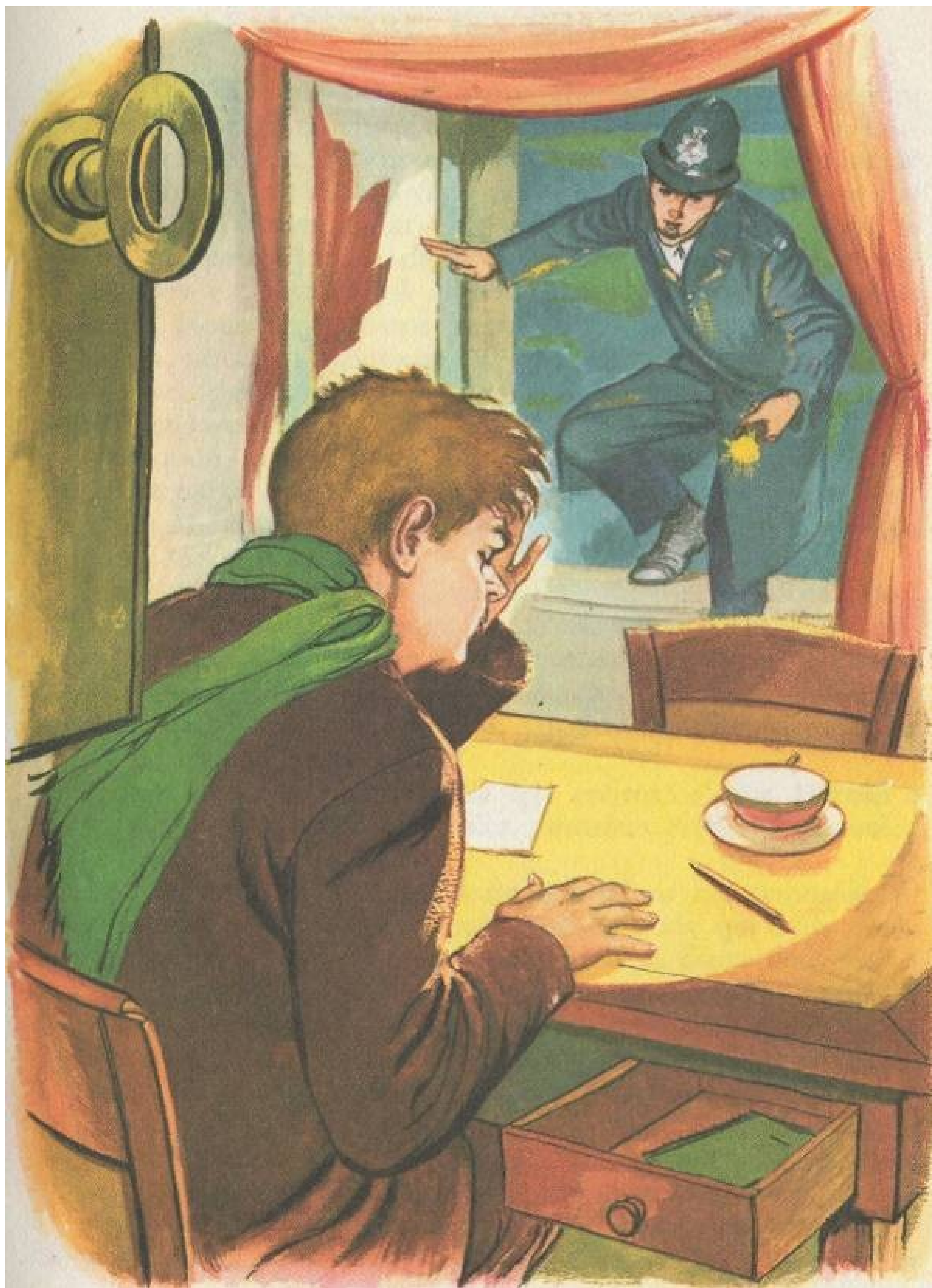
car le coffre était fermé juste avant le vol, M. Barclay l'a expliqué... Il s'était installé pour compter la recette de la journée, mais toutes celles des jours précédents étaient dans le coffre. Celui-ci se trouvait camouflé par le panneau mobile, et sa combinaison était brouillée. Le cambrioleur devait être au courant de bien des détails pour avoir fait main basse sur son contenu dans un temps relativement restreint, et sans forcer la serrure.

Très intéressant! murmura Fatty. Vous êtes bien sûr que seuls Charlie et le régisseur sont restés sur place hier soir? - Ma foi, oui. Les autres membres de la troupe sont partis juste après la représentation, c'est-à-dire vers cinq heures et demie. Il nous sera facile de contrôler leurs alibis c'est-à-dire de savoir où ils étaient entre cinq heures et demie et huit heures. C'est vraisemblablement au cours de cette période que tout s'est déroulé.

- Je vois. Ainsi, la police va contrôler l'emploi du temps des acteurs et des actrices pour voir si l'un d'eux n'a pas pu revenir à la salle des fêtes et commettre le vol! Cependant... pourquoi le coupable se trouverait-il forcément parmi les comédiens? Il a pu venir de l'extérieur, vous ne croyez pas?

- Non, car celui qui a cambriolé le coffre savait à quel instant précis cela offrait le moins de danger. La personne en question savait aussi où était le coffre. Elle était au courant des habitudes du régisseur qui préférait conserver sur place les recettes plutôt que de porter cet argent à la banque. Elle savait que M. Barclay conservait la clef du coffre dans son portefeuille et non suspendue à son trousseau. Elle savait enfin que sa victime avait coutume de boire du thé dans l'après-midi. Le coupable doit donc être quelqu'un de bien renseigné, de hardi et d'astucieux à la fois.

- Oui. ^Vous avez raison, admit Fatty en réfléchissant. Aucun étranger n'aurait pu avoir connaissance de tous ces faits. Il faut donc chercher parmi les membres de la troupe. Vous ne trouvez pas bizarre que Charlie ait servi son thé au régisseur? Peut-être est-il simplement complice?



M. Barclay commençait à revenir à lui.

— Je ne sais que penser, avoua Harold. Son interrogatoire n'a pas donné grand-chose. Le garçon prétend qu'il ne se souvient de rien sinon d'avoir eu sommeil hier soir... au point de s'endormir devant le feu. C'est en tout cas bien là que je l'ai vu! Le plus bizarre, c'est qu'il soutient n'avoir pas servi le thé au régisseur. Je me demande pourquoi il nie l'évidence! M. Barclay est formel : il affirme que Charlie lui a apporté sa tasse! Nous ne pouvons guère mettre sa parole en doute. D'ailleurs, pourquoi mentirait-il?

— Que pensez-vous de ces déclarations contradictoires, monsieur Harold?

- A mon avis, Charlie est effrayé. S'il nie avoir servi le thé, c'est parce qu'il espère ainsi qu'on le soupçonnera moins. Pourtant M. Barclay n'en démord pas : c'est le Chat Botté qui lui a monté son plateau !

— Il faudrait donc que Charlie fût coupable... ou complice! murmura Fatty d'un air songeur. Allons, merci beaucoup, monsieur Harold. Vous m'avez très gentiment renseigné. De mon côté, je vous ferai signe si je découvre quelque chose. Et n'oubliez pas : ne dites rien à M. Groddy. Il ne vous en serait pas reconnaissant, au contraire !

- Non d'un chien! Le voilà qui revient! s'écria Harold à mi-voix. Vous feriez mieux de filer, monsieur Frederick. Tenez..., par ici! »

II désignait à Fatty une porte qui faisait communiquer le poste de police et la petite maison de Groddy qui était située juste derrière. Fatty se précipita et ferma la porte derrière lui au moment précis où Cirrculez faisait son entrée. Le notaire l'accompagnait. Fatty s'arrêta dans son mouvement de retraite pour tendre une oreille fort indiscrète.

« Qu'est-ce que maîtrre Twitt m'apprrend, Harrold! s'écria M. Groddy d'un ton courroucé. Il parraît que vous avez rrudoyé son jeune frrère. Vous l'aurriez empoigné parr les cheveux! C'est inimaginable, en vérrité! »

Fatty n'en écouta pas davantage et, après avoir traversé la maison du policeman, déboucha dans le jardin, poussa le

portail et se retrouva dans la rue. Il ne se sentait pas très fier de lui.

« Mon histoire de perruques rousses tourne mal ! songeait-il. Elle vaut des réprimandes à ce pauvre Harold. Si j'avais su, je me serais tenu tranquille. Car Harold est un garçon charmant. Allons, il faudra que je me rachète en débrouillant ce cas épineux et en lui offrant la solution du mystère sur un plateau! *Le Mystère du Chat Botté!* Hé! Hé! Cela sonne bien. »

II pressa le pas, se doutant que ses amis devaient l'attendre avec impatience. Il y avait une heure et demie déjà qu'il les avait quittés... Larry, Daisy, Pip et Betsy se morfondaient en effet.

Betsy, qui guettait le retour de Fatty, poussa soudain un cri de joie :

« Le voilà enfin ! Il se dépêche. Foxy trotte derrière lui. Ils ont l'air content tous les deux. La queue de Foxy frétille, et Fatty est radieux. Je parie qu'il rapporte d'excellentes nouvelles ! »

Quelques secondes plus tard, Fatty poussait la porte de la salle de jeu où des cris d'enthousiasme l'accueillirent. Il fit le récit de sa visite au poste de police. Lorsqu'il raconta comment Cirrculez avait menacé Foxy de son tisonnier, les enfants s'indignèrent. Betsy prit le petit chien dans ses bras et le berça tendrement pour le consoler... à retardement.

Foxy, enchanté, reçut force caresses.

« Si ce méchant Cirrculez t'avait frappé, assura Betsy pleine d'une fureur vengeresse, je crois que j'aurais été capable d'aller lui casser son tisonnier sur le dos ! »

Car si Betsy était d'ordinaire fort timide, elle était pleine d'ardeur et de courage lorsqu'il s'agissait de protéger plus faible qu'elle ou de défendre ceux qu'elle aimait.

Fatty continua son récit. Les Détectives éclatèrent de rire en apprenant que Cirrculez avait exigé que l'infortuné Harold lui remît les indices. Il se trouvait donc actuellement en possession de fausses preuves. Comme c'était drôle!

« Je suis sûr qu'il ira à la gare pour surveiller l'arrivée

du train du dimanche! s'écria Pip en délire. Oh! Oh! Oh! Ne pourrions-nous pas y aller aussi?

— Oui, oui! Allons-y! appuya Betsy en sautant de joie. Cirrculez sera ennuyé de nous voir là-bas. Il s'imaginera que nous sommes plus ou moins au courant.

— Ma foi... l'idée n'est pas mauvaise, dit Fatty. Mais je la corserai un peu... Je monterai dans le train à la station avant Peterswood. Je serai déguisé. A l'arrivée, j'éveillerai les soupçons de Cirrculez et je ferai en sorte qu'il me suive.

— Et nous suivrons aussi! s'écria Betsy en riant. Plus qu'un jour à attendre puisque c'est demain dimanche !

— Achève vite ton histoire, Fatty, conseilla Daisy. C'est bientôt l'heure de déjeuner, tu sais ! »

Fatty expliqua donc que Harold avait pris la défense de Foxy. Tous s'accordèrent pour chanter les louanges du jeune policeman. Lorsque Fatty en arriva aux soupçons qui pesaient sur le Chat Botté, les deux filles regrettèrent de n'avoir pas eu le courage de jeter un coup d'œil Sur lui la veille.

« Tu crois que c'est lui le coupable? demanda Betsy. Si c'est vraiment le Chat qui a servi le thé à M. Barclay, on peut le soupçonner en effet. Peut-être est-il moins inoffensif qu'il n'en a l'air!

— Peut-être, admit Fatty. Je veux me faire une opinion par moi-même. J'irai l'interroger... Au fait, vous pouvez venir avec moi. Nous nous présenterons à lui comme des jeunes spectateurs désireux de le voir de près. Si nous étions de grandes personnes, il se méfierait peut-être. Il se montrera plus libre avec des enfants.

— Tu as raison, approuva Larry. C'est égal ! Quelle aventure ! Dire que nous avons semé nos indices juste à l'endroit où il allait se passer quelque chose... et que nous avons envoyé un policeman sur les lieux !

— Maintenant, il faut faire travailler nos méninges! déclara Fatty. N'oublions pas que Cirrculez s'emploie de son côté à débrouiller le mystère... bien qu'il soit handicapé par nos faux

indices. Harold, d'autre part, a promis de nous aider. Il pourra nous être fort utile.

— Quand commencerons-nous notre enquête? s'enquit Pip.

— Avant tout, il faut dresser un plan, comme d'habitude! rappela Fatty. Liste des suspects, liste des indices, etc.

— Bien sûr! acquiesça Betsy. Mettons-nous tout de suite à la besogne. Ne perdons plus une seule minute. Tu as ton carnet de notes, Fatty?

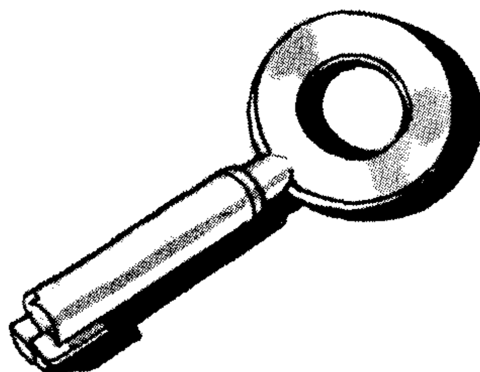
— Évidemment! » répondit le chef des Détectives en sortant l'objet de sa poche.

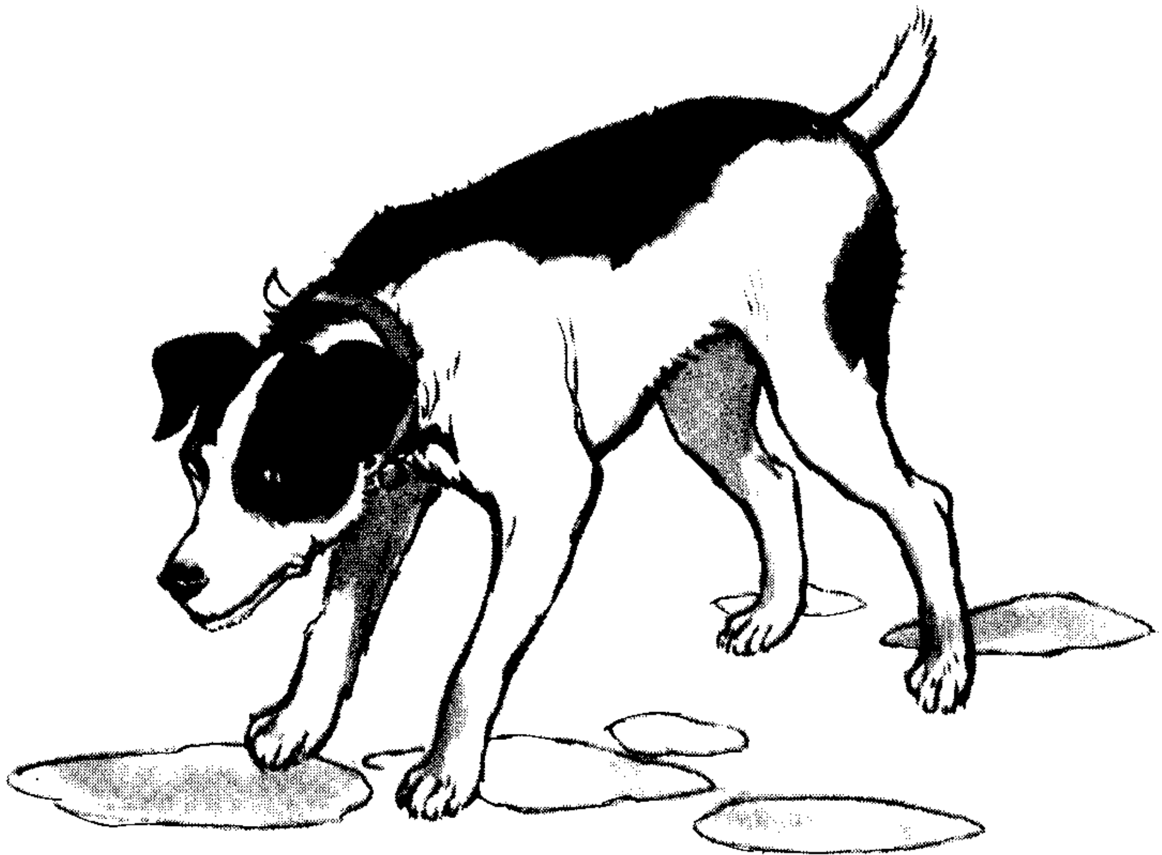
Il tira également un stylobille et marqua avec soin en tête d'une page le mot *Suspects.*

Juste à cet instant le son d'une cloche s'éleva du rez-de-chaussée. Betsy fit la moue.

« Flûte ! dit Pip. On nous appelle pour déjeuner. Tu reviendras cet après-midi, Fatty?

— Entendu ! Rendez-vous général ici à deux heures et demie. Nous dresserons nos listes, et chacun sera invité à exposer ses idées. Au revoir, Détectives ! A tout à l'heure ! »





CHAPITRE IX

L'ENQUÊTE

FATTY ne cessa de réfléchir pendant le déjeuner. Sa mère s'inquiéta de son silence. Les joues de son fils lui parurent nettement moins enflées qu'au début de la matinée, mais peut-être souffrait-il encore des dents. Elle le lui demanda.

« Si j'ai mal aux dents? répéta Fatty éberlué, car son esprit vagabondait fort loin de l'épisode matinal. Mais non, maman. Pourquoi ?

— Ne fais pas le sot, Frederick! dit Mme Trotteville. Tu avais une double fluxion voici quelques heures, et je devais prendre un rendez-vous pour toi chez le dentiste. Je l'ai oublié, mais il est encore temps de téléphoner si tu souffres toujours. »

Fatty se décida à avouer la vérité.

« Si mes joues étaient enflées, expliqua-t-il, c'est parce que je les avais bourrées avec deux tampons en mousse de caoutchouc... pour modifier ma physionomie, tu comprends!

— Mon Dieu! Frederick! soupira sa mère. Toi et tes déguisements! »

Par bonheur, la conversation dévia. Mme Trotteville se mit à parler de la stupéfiante conduite d'Harold qui avait empoigné le jeune Théodore Twitt par les cheveux. Elle avait entendu dire que le notaire s'était plaint de la chose à M. Groddy dès le retour de celui-ci.

« Tant que j'y pense, Frederick... J'espère bien que tu n'iras pas fourrer ton nez dans cette affaire de cambriolage de la salle des fêtes! M. Groddy paraît être sur la bonne piste. Il possède une remarquable collection d'indices pour le guider. Je n'ai guère de sympathie pour lui, mais je reconnais que c'est un homme de devoir. Il n'a pas hésité à interrompre ses vacances pour revenir de toute urgence à Peterswood. Maintenant, le voilà sur le point d'appréhender le coupable.

— Ça m'étonnerait bien! grommela Fatty entre haut et bas.

— Que dis-tu, Frederick? Perds donc cette habitude de parler entre tes dents! Et surtout, ne va pas ennuyer M. Groddy! Tu ne sais rien de l'histoire en question, d'ailleurs! Tu ne pourrais être d'aucune aide ! »

Fatty riait sous cape. Si sa mère avait pu deviner! Certes, il n'avait pas l'intention d'aller trouver Cirrculez... et encore moins de l'aider ! Quant à ne pas fourrer son nez dans cette palpitante et mystérieuse affaire!... Il avait l'impression d'y être déjà plongé jusqu'au cou.

Fatty ne répondit rien à sa mère et, jusqu'à la fin du repas, garda un silence prudent. Sa pensée revenait toujours au problème qui l'intriguait. Il passa mentalement la revue des suspects, c'est-à-dire des acteurs et des actrices qu'il avait vus sortir de la salle des fêtes la veille, peu après cinq heures et demie de l'après-midi. Cependant, s'il les connaissait de vue, il ignorait leurs noms.

« Ces noms, songeait-il, il faudra que je me les procure.

Et pas seulement les noms mais aussi les adresses de toutes ces personnes. Le coupable se trouve certainement parmi elles. Seul quelqu'un appartenant à la troupe théâtrale a pu commettre le double crime : droguer le régisseur et vider le coffre! Après être sorti avec ses compagnons, le misérable a dû revenir une fois la nuit tombée, se glisser à l'intérieur du bâtiment et rafler l'argent. Mais de qui peut-il bien s'agir? »

Dès que le chef des Détectives put quitter la table sans éveiller les soupçons de ses parents, il courut vers le domicile de Groddy, faisant tout bas des vœux pour que le gros policeman ne soit pas chez lui. C'est Harold qu'il voulait voir et interroger, pas Cirrculez!

Arrivé devant la maison du policeman, Fatty regarda avec précaution par-dessus la haie du jardinet. La fenêtre du living-room était ouverte. Harold faisait face à la rue. Installé à une table, M. Groddy écrivait, le dos tourné à la fenêtre.

Fatty se faufila dans le jardin, s'approcha à pas de loup et se mit à gesticuler dans le champ visuel d'Harold pour attirer



son attention. Harold leva la tête et l'aperçut. Puis il regarda son gros collègue pour s'assurer qu'il ne soupçonnait rien... Lorsqu'il reporta ses regards vers la fenêtre, Fatty avait disparu. Peu après cependant, Harold vit surgir de nouveau son visage souriant. Une main suivit, qui brandissait une feuille de papier sur laquelle s'étalaient ces mots, écrits en lettres énormes :

« Prière me rejoindre Grand-Rue dans dix minutes. » Harold sourit en retour et fit un signe affirmatif. Fatty disparut pour la seconde fois. En partant, il claqua la barrière. M. Groddy l'entendit et se retourna. « Qui vient là? demanda-t-il.

— Personne, répondit Harold sans mentir.

— Quelqu'un est sorrti, alorrs?

— De ma place, je ne peux pas voir, assura Harold toujours sans mentir.

— Peuh ! Et vous vous prrenez pourr un policeman ! s'écria Cirrculez d'un ton plein de mépris. Vous n'êtes même pas capable de voirr qui entrre et qui sorrt sous votrre nez ! »

M. Groddy avait beaucoup trop mangé au déjeuner et, souffrant d'une mauvaise digestion, se sentait d'humeur querelleuse. Harold jugea préférable de ne pas lui répondre. Il commençait à être habitué aux remarques désagréables de son collègue.

Il se dirigea vers la porte.

« Où allez-vous? s'enquit Groddy aussitôt.

— A la poste, expliqua Harold. De toute manière, monsieur Groddy, je vous rappelle que je ne suis pas en service pour le moment. Je suis libre d'aller me promener si j'en ai envie. Je serai de retour à l'heure pour mon travail. »

II sortit d'un pas ferme, sans se soucier des grognements désapprobateurs de Cirrculez.

Harold se rendit au bureau de poste, car il avait effectivement une lettre à mettre à la boîte. Cela fait, il regarda autour de lui, en quête de Fatty. Le jeune garçon n'était pas loin. Harold l'aperçut presque tout de suite, assis sur un banc de bois. Il s'empressa de le rejoindre. Les deux amis se sourirent tandis que Foxy sautait joyeusement autour du policeman.

« Venez! proposa le chef des Détectives. Allons boire une limonade dans cette pâtisserie. Je préfère que M. Groddy ne nous voie pas ensemble. »

Ils entrèrent côte à côte dans la boutique, et Fatty commanda les rafraîchissements. Après quoi il remercia Harold d'être venu et lui dit avec franchise ce qu'il voulait.

« J'aimerais connaître les noms et adresses des acteurs et des actrices de la troupe, expliqua-t-il. Pouvez-vous me les procurer?

— Oui, déclara Harold sans hésiter. Je les ai notés hier soir. Ils sont dans mon carnet. Je n'ai pas eu besoin de les communiquer à M. Groddy, car il les avait inscrits de son côté. C'est le régisseur qui les lui a donnés. M. Groddy a déjà questionné tous ces comédiens.

- Eh bien, il n'a pas perdu de temps, bougonna Fatty légèrement rembruni. Il paraît qu'il serait déjà sur une piste?

- Ma foi, oui. Une piste et peut-être deux! C'est assez confus. M. Groddy ne me confie pas grand-chose, vous savez. Je sais cependant qu'il a fait un rapprochement entre le prénom d'une actrice et un des indices. Il s'agit d'un vieux mouchoir marqué de l'initiale Z. Or, l'une des artistes de la troupe se prénomme Zélia. »

Tout en parlant, Harold avait tiré de sa poche son gros carnet de notes. Il le feuilleta, puis mit une page sous les yeux de son compagnon.

« Vous voyez! dit-il en soulignant l'un des noms du bout du doigt. Elle s'appelle Zélia Markham. C'est elle qui tient le rôle de la princesse dans la féerie du Chat Botté. Il semble que cette jeune fille se soit trouvée sous le porche à un moment donné... peut-être pour y attendre les bandits qui y avaient rendez-vous. Si elle avait perdu son mouchoir en partant avec ses camarades, on aurait retrouvé l'objet devant la sortie des artistes... ce qui n'est pas le cas! »

Fatty resta un moment comme abasourdi. Il était horrifié par ce qu'il entendait. Ainsi, le hasard avait voulu qu'il existât

quelqu'un dont le prénom commençait par la lettre Z, si peu courant pourtant! Comment aurait-on pu prévoir une telle chose? Fatty ne savait que dire. A tout prix, cependant, il fallait disculper Zélia. Une fois de plus, le chef des Détectives s'adressa de vifs reproches : il n'aurait jamais dû chercher à mystifier Harold !

« Est-ce que cette Zélia a un alibi? demanda-t-il.

— Oui. Ils en ont tous. Je les ai interrogés personnellement dans la soirée d'hier. M. Groddy en a fait autant ce matin. Leurs alibis paraissent inattaquables.

— C'est curieux... Je veux dire : il semble hors de doute que le coupable se trouve parmi ces comédiens...

— N'oubliez pas, rappela Harold, que le Chat Botté était sur place et que c'est lui qui a servi le thé à M. Barclay.

— Oui ! Et c'est encore plus curieux puisque vous estimez vous-même que Charlie Summer est innocent.

- C'est mon avis, mais M. Groddy pense différemment. Il prétend que les protestations de Charlie sont pure comédie. Je persiste à croire que ce pauvre garçon est inoffensif. Il ne ferait pas de mal à une mouche et il ne volerait pas une épingle, c'est certain. Je ne le vois pas droguant quelqu'un et cambriolant un coffre.

— Peut-être, émit Fatty, quelqu'un était-il caché à proximité tandis que Charlie préparait le thé du régisseur. Il lui aurait été facile de jeter une poudre dans la tasse.

— Ce n'est pas impossible. Mais comme il ne peut s'agir que d'une personne au courant des habitudes de Barclay, nous en revenons toujours à la troupe..., et tous ses membres ont un alibi. J'ai l'impression que nous tournons en rond.

— Donnez-moi toujours les noms et les adresses, s'il vous plaît. Je vais les recopier.

— Vous pouvez garder mon carnet de notes jusqu'à demain, déclara Harold en tendant l'objet au chef des Détectives. Vous y trouverez les réponses des suspects aux questions que je leur ai posées. Cela pourra vous aider dans votre enquête.

— Mille fois merci ! s'écria Fatty tout content en empochant le carnet. Je vous tiendrai au courant de mes démarches.



— Et si vous rencontrez par hasard un bandit à cheveux rouges, ne manquez pas de me prévenir! recommanda Harold.

- Heu... oui! promit Fatty en rougissant. Mais je ne pense pas que cet homme soit mêlé au vol !

- On ne sait jamais », répondit le jeune policeman. Il acheva sa limonade et se leva. « Ce gredin avait la méchanceté peinte sur son visage. Et son compagnon était encore pire. Je ne suis pas étonné que la bonne de votre ami Larry ait été effrayée en voyant deux têtes aussi sinistres. J'ai reçu un choc moi aussi en les apercevant dans le jardin de cette maison vide. Vous connaissez l'histoire, monsieur Frederick...

- Oui, oui, très bien! répliqua Fatty de plus en plus gêné.

- Allons, il est temps que je m'en aille. Je vais faire un bout de chemin avec vous », proposa Harold.

A peine les deux compagnons, suivis de Foxy, avaient-ils fait quelques pas qu'ils se trouvèrent brusquement en face de M. Groddy. Cirrculez foudroya Fatty et Harold du regard. Foxy se précipita sur lui.

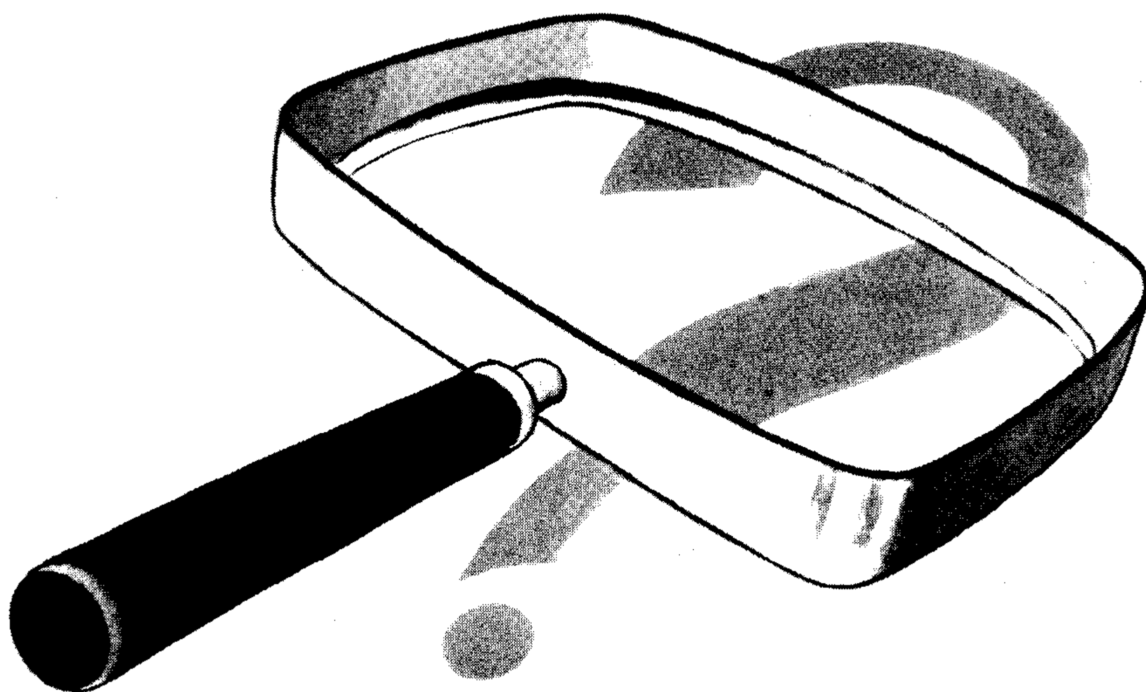
« Foxy ! Viens ici ! » ordonna Fatty d'une voix si sévère que le chien obéit immédiatement. L'air piteux et la queue basse, il se cacha derrière son maître.

« Je constate que vous ne suivez pas mes conseils, Harrold, s'écria Cirrculez d'un ton furieux. Je vous ai pourrtant mis en garrde contrre ce garrçon. Je ne connais pas de pirre touche -à-tout! C'est égal, cette fois-ci, il ne pourra pas s'occuper du cas qui m'intérresse. Il ne possède pas le moindrre élément capable de le guider. D'ailleurrs, c'est une affairre quasiment terrminée. Je vais opérrer une arrestation d'une minute à l'autrre! »

Ayant dit, M. Groddy s'éloigna d'un air important. Harold et Fatty échangèrent un regard intrigué.

« Je suis sûr qu'il s'agit du pauvre Chat Botté, soupira enfin le jeune policeman. J'ai lu ça dans les yeux de M. Groddy. Et comme mon collègue n'est guère partisan de ménager les gens, il va terroriser le malheureux, c'est certain. Je ne serais même pas étonné que Charlie avoue sous l'effet de la peur. Il est tellement émotif! »





CHAPITRE X

SUSPECTS ET ALIBIS

A DEUX HEURES et demie précises, Fatty arriva chez Pip, où il avait fixé rendez-vous aux autres Détectives. Betsy lui cria par la fenêtre : « Dépêche-toi, Fatty! Il ne manque plus que toi! » Fatty sourit de l'impatience de la petite fille et monta les marches de l'escalier deux à deux pour rejoindre plus vite ses camarades. Tous l'attendaient, déjà installés autour de la table.

« La conférence est ouverte! annonça solennellement Fatty en prenant place entre Pip et Daisy. Je vous apporte des nouvelles dont nous allons pouvoir discuter avant de dresser un plan d'action ! »

II répéta ce que lui avait dit Harold et tira de sa poche

le carnet de notes que le jeune policeman lui avait confié.

« II y a là-dedans le nom et l'adresse de tous les comédiens, expliqua-t-il. De plus, Harold a demandé aux membres de la troupe s'ils possédaient des alibis, et leurs réponses — affirmatives à l'unanimité — se trouvent également consignées dans ce carnet. »

Betsy fronça les sourcils.

« Tu ferais bien de me rafraîchir la mémoire, Fatty, murmura-t-elle en rougissant un peu. Je ne me rappelle plus très bien ce que c'est qu'un alibi.

— C'est la preuve qu'on était en un endroit précis alors que le crime dont on vous soupçonne se déroulait à un autre endroit. Suppose par exemple qu'une vitre de cette fenêtre ait été brisée et que ta mère soupçonne Pip. Pip lui dira qu'à l'heure où le carreau a été cassé il se trouvait chez moi. Je confirmerai sa déclaration. Pip sera innocenté grâce à son alibi puisqu'il ne pouvait pas être à la fois chez moi et dans cette pièce.

— Je comprends. Et si en ce moment Cirrculez reçoit un bon coup sur la tête et t'accuse, nous déclarerons tous que ça ne peut pas être toi le coupable puisque tu étais ici avec nous!

— C'est exactement ça, mon chou. Mais évite de choisir des exemples aussi dangereux, ajouta Fatty en riant. Ça pourrait me donner des idées... Revenons à l'interrogatoire des suspects. Harold a fait du bon travail, qui va nous être fort utile. Voyons, je vais vous lire les noms avec les alibis correspondants. C'est une manière comme une autre de faire connaissance avec ces gens que je me propose d'interviewer par la suite. »

Fatty se mit alors à lire à haute voix les notes d'Harold.

« SUSPECTS »

« Numéro 1. — Le Chat Botté, autrement dit Charlie Summer. Était dans le bâtiment de la salle des fêtes pendant la période critique. A servi le thé du régisseur avant huit heures. Le nie tout en reconnaissant qu'il a bu lui-même une tasse de thé. Affirme qu'il a passé le plus clair de son temps à dormir.

« Numéro 2. — Zélia Markham, qui tient le rôle de la princesse dans la pièce. Déclare avoir quitté la salle des fêtes en même temps que ses camarades de scène, peu après cinq heures et demie. Elle s'est alors rendue chez sa sœur qui habite Peterswood. Elle-même loge là pour toute la durée des représentations. Elle a joué avec les enfants et a aidé à les mettre au lit. Nom de la sœur : Mme Thomas. Adresse : Nice Cottage. »

« Je connais cette Mme Thomas! s'écria Daisy. Elle est très gentille. Et ses deux bébés sont ravissants. Deux petites filles, dont l'une va bientôt fêter son anniversaire! Il ne faut pas que j'oublie de lui acheter quelque chose.

— J'y pense! dit à son tour Larry qui plissait le front. Zélia Markham! Son prénom commence par un Z! J'espère que Cirrculez n'aura pas fait le rapprochement avec l'initiale brodée au coin de notre vieux mouchoir !

— Hélas! si, répondit Fatty. Nous devrons veiller au grain de ce côté-là... Je continue...

« Numéro 3. — Lucy White, qui tient le rôle de la suivante de la princesse. Déclare qu'après la représentation elle est allée voir une vieille amie malade, Miss Adams, qui habite 11, Mark Street. Elle est restée avec elle jusqu'à neuf heures, tricotant en sa compagnie. Lucy White habite au Grand Hôtel où sont descendus presque tous les artistes de la troupe. »

« Miss Adams est une amie de notre bonne, expliqua Larry. Elle vient parfois l'aider dans ses travaux de couture et de raccommodage. C'est une vieille dame très douce. »

« Numéro 4. — Peter Watting, qui tient le rôle du roi, poursuivit Fatty. Homme peu coopératif. Répond aux questions avec un manque de bonne volonté évident. Prétend qu'il se promenait avec le suspect n° 5 *au moment du cambriolage.*

« Numéro 5. — William Orr, le marquis de Carabas. Jeune homme affable et, contrairement au précédent, très coopératif. Déclare qu'il se promenait avec le suspect n° 4, confirmant ainsi ses dires. »

« En d'autres termes, constata Pip, chacun de ces deux suspects procure un alibi à l'autre. Qu'est-ce qui les aurait empêchés de revenir *ensemble* à la salle des fêtes pour y faire leur mauvais coup, sûrs qu'ils étaient de pouvoir ensuite s'appuyer l'un sur l'autre?

— Bien raisonné, Pip! approuva Fatty. Tu mérites un bon point! Harold semble avoir été moins soupçonneux que toi! Mais attends... Je vois là une note...

« Les suspects 4 et 5 (Peter Watting et William Orr) ont précisé que leur promenade s'était déroulée le long de la rivière pour aboutir assez loin de Peterswood, dans une petite auberge champêtre, The White Horse, Le Cheval Blanc. *Ils s'y sont arrêtés pour boire du café et manger des sandwiches. Ils ignorent l'heure exacte de leur arrivée là-bas. »*

« Je suppose que cet alibi demande à être vérifié avec soin, émit Larry. »

« *Suspect numéro 6. — Alec Grant, qui tient le rôle de... la mère du marquis de Carabas! Il est spécialiste des rôles féminins. Il y excelle, et c'est un acteur remarquable. C'est également un chanteur étonnant... doué d'une voix de femme. Déclare que, dès la fin de la représentation du* Chat Botté, *il s'est hâté de partir pour le théâtre de Sheepridge, à plusieurs kilomètres de là. Il devait en effet s'y produire dans un numéro au cours duquel, à lui seul, il incarne tour à tour différentes héroïnes d'opéra. Son alibi pourra être confirmé par le public. »*

« Ça, c'est amusant! s'écria Daisy en riant. Un homme qui joue les personnages féminins et chante comme un soprano ! Je serais curieuse de l'entendre !

— En tout cas, fit remarquer Larry, son alibi est le meilleur

de tous puisque plus de cent personnes peuvent témoigner l'avoir vu à des kilomètres d'ici.

— D'autant plus que son récital a duré de six à huit, précisa Fatty en consultant ses notes, et qu'il a pour ainsi dire été constamment en scène. Je crois que nous pouvons le rayer de la liste des suspects... dont voici le dernier :

« Numéro 7. — John James, qui tient le rôle de l'Ogre. Déclare qu'il est allé au cinéma sitôt après la représentation, à la séance de cinq heures et demie à sept heures et demie. »

« Cet alibi ne vaut pas cher, déclara Pip. On peut facilement entrer et sortir d'une salle obscure sans que personne vous remarque. Ce John James aurait eu la possibilité de commettre son double forfait...

— Ma foi, déclara Fatty, j'imagine que Cirrculez va contrôler avec soin toutes ces déclarations, si ce n'est déjà fait! Cependant, il est si peu malin qu'il est capable de laisser passer un détail important que nous saurons bien découvrir, nous autres! Je vous propose donc de vérifier nous-mêmes tous ces alibis. »

La proposition ne souleva guère d'enthousiasme. Ni Larry, ni Daisy, ni Pip ni Betsy ne se sentaient en mesure de mener à bien une telle mission. Ce n'était déjà pas commode d'aller poser des questions aux gens..., mais vérifier leur alibi, c'était encore pire!

« Je crois que je ne saurais pas, avoua Betsy dans un souffle. Bien sûr, je suis un Détective, Fatty, et je devrais t'obéir, mais... c'est trop difficile, je t'assure. Je veux dire... c'est un travail de *véritable* détective.

— Nous ne sommes que des gosses, d'accord! s'écria Fatty avec fougue. N'empêche que nous valons bien des limiers officiels! Et nous l'avons prouvé. Rappelle-toi, Betsy, tous les mystères que nous avons déjà éclaircis ! Cependant, je reconnais que celui-ci est plus délicat que les précédents.

— Joliment plus délicat! grommela Larry. Je suis un peu de

l'avis de Betsy. Je ne suis pas assez habile pour me tirer d'une vérification d'alibi !

— Ne jette pas le manche après la cognée! conseilla Fatty. Tu n'as encore rien essayé du tout, et déjà tu désespères. Je vais donc vous mâcher la besogne et vous expliquer ce que nous pouvons faire.

— Quoi donc? demandèrent les autres en chœur.

— Trois choses pour commencer. Tout d'abord, aller bavarder avec Charlie, le Chat Botté, et nous faire une opinion sur lui. Nous irons tous ensemble, ainsi que je vous l'ai déjà suggéré.

— D'accord, approuva Larry. Et ensuite?

— Second objectif : interroger les autres suspects ! » II y eut un gémissement général.

« Oh! Non, Fatty! s'écria Daisy. Six personnes! Tu n'y penses pas ! Et toutes des adultes ! Quel prétexte invoquerions-nous pour aller les trouver?

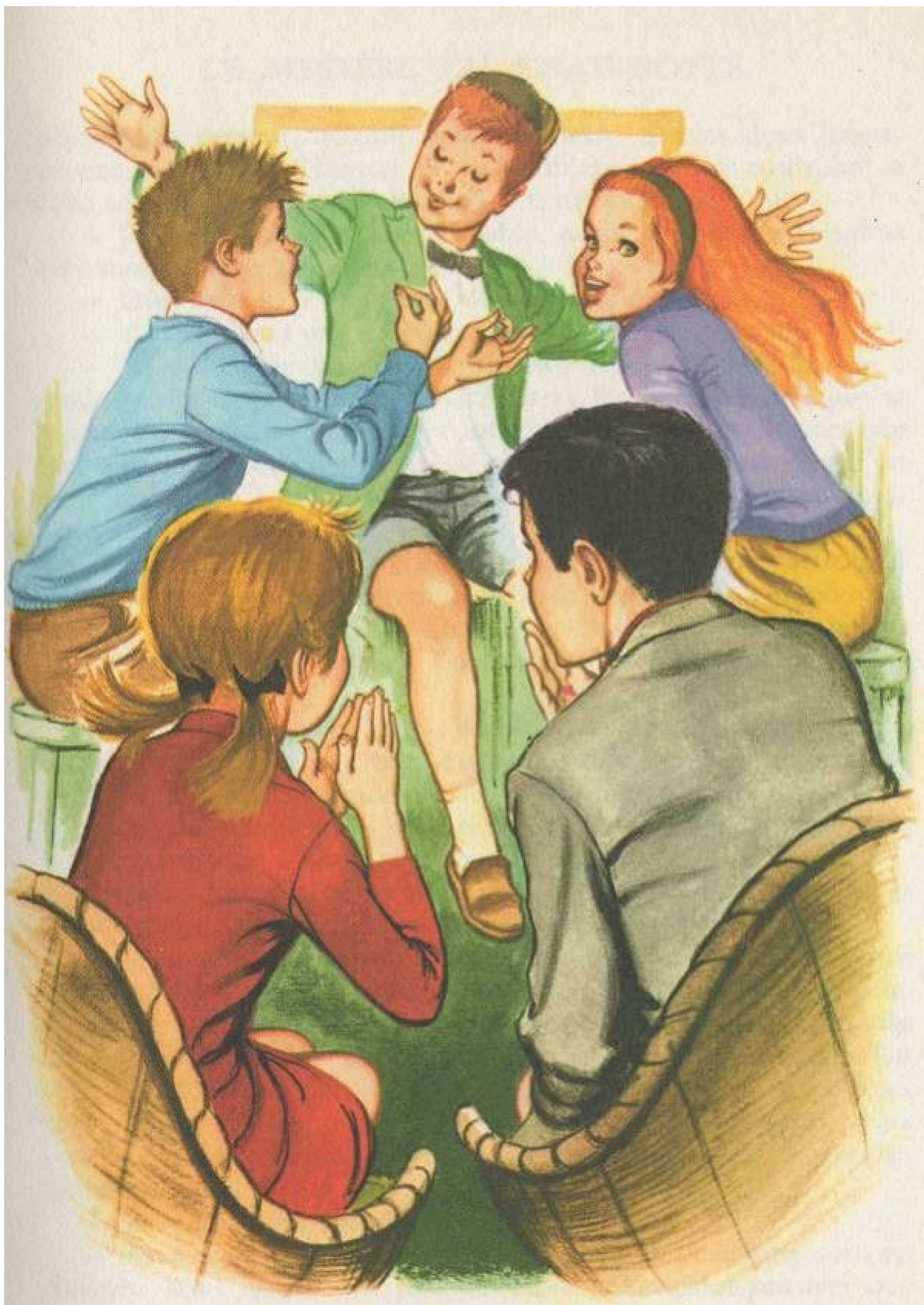
— Un excellent prétexte, affirma tranquillement le chef des Détectives. Nous emporterons avec nous nos carnets d'autographes et nous leur demanderons leur signature. Cela nous permettra d'échanger quelques mots avec chacun d'eux. Que dites-vous de mon idée?

— Epatante ! admit Pip. Vraiment épatante, Fatty.

— Ma foi, murmura Fatty en prenant un petit air modeste (faussement modeste, faut-il le préciser?), ma foi, j'ai un cerveau et je m'en sers. En classe, mes professeurs disent toujours...

— Oh ! là ! là ! coupa Larry. Ne commence pas à nous rebattre les oreilles avec tes prouesses scolaires! Nous le savons que tu es un génie... Continue plutôt à nous exposer ton plan.

— Très bien, répliqua Fatty, pincé. J'en arrive à la troisième chose à faire : vérifier les alibis! Nous ne pouvons pas nous en dispenser. C'est même essentiel. Tout bien réfléchi, c'est beaucoup moins difficile qu'on est porté à le croire. Par exemple, il se trouve que Daisy connaît la sœur de Zélia Markham. Elle songe à offrir un petit cadeau à l'une des enfants pour son anniversaire. Quoi de plus simple dans ces conditions? Daisy ira



Ma foi, j'ai un cerveau et je m'en sers.

porter son présent, accompagnée de Betsy. Toutes deux bavarderont avec Mme Thomas et en profiteront pour contrôler si Zélia se trouvait auprès d'elle durant toute la soirée fatale.

— Je crois que c'est très faisable, admit Daisy. Tu viendras avec moi, n'est-ce pas, Betsy?

— Oui, mais tu te chargeras de poser les questions.

— Tu m'aideras un peu. Chacune doit y mettre du sien.

— Le deuxième suspect, reprit Fatty, est Lucy White qui a rendu visite à Miss Adams. Or, Larry nous a affirmé que sa bonne connaissait la vieille couturière. Je propose donc que Larry et Daisy aillent trouver Miss Adams pour la charger d'un petit travail de couture. Ça permettra de poser quelques questions sur Lucy White !

— Cela aussi, c'est faisable, déclara Daisy. Je raconterai que je veux faire une surprise à maman pour sa fête. Je demanderai à Miss Adams de me broder un dessus de coussin. Je sais où elle habite. J'ai déjà eu l'occasion d'aller une ou deux fois chez elle.

— Magnifique ! dit Fatty. Voilà, donc deux alibis faciles à vérifier. Passons au suivant, ou plutôt aux deux suivants puisqu'ils sont jumelés : ceux de Peter Watting et de William Orr. Ils sont allés manger des sandwiches au Cheval-Blanc. Avec Pip, nous irons là-bas à notre tour demain matin !

— Mais demain c'est dimanche! lui rappela Pip. Tu dois te déguiser pour mystifier Cirrculez à l'arrivée du train.

— C'est vrai. Remettons l'expédition au Cheval-Blanc à lundi ou à mardi ! Venons-en à Alec Grant qui chantait, habillé de vêtements féminins, devant un important public à Sheepridge. Inutile de vérifier cet alibi, à mon avis. Et pourtant, pourtant... Un véritable détective doit vérifier même l'évidence! Je contrôlerai donc l'alibi d'Alec comme les autres. Betsy, tu pourras venir avec moi à Sheepridge. Il nous suffira de dénicher quelqu'un ayant assisté au récital pour en avoir le cœur net.

— Entendu, répondit Betsy, enchantée.

— Reste l'alibi de John James. Larry et moi pourrons nous en charger. Mais ce ne sera pas commode. Comment prouver que

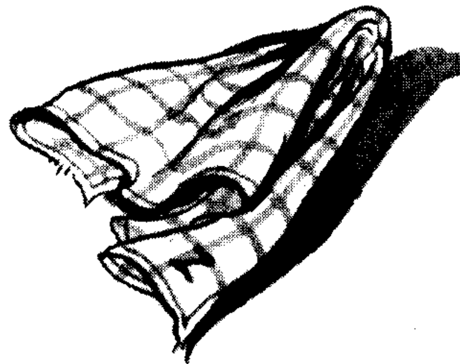
cet homme est resté au cinéma aussi longtemps qu'il le prétend? Bah, nous nous débrouillerons! Je résume notre plan d'action : parler à Charlie, demander des autographes aux acteurs et contrôler leurs alibis. Maintenant, je ne veux plus penser qu'à ma mystification de demain. Je mettrai mes rembourrages de joues pour mieux intriguer Cirrculez! Tâche de ne pas rire, Betsy!

— Le train que j'ai souligné sur la feuille de l'indicateur doit arriver à trois heures de l'après-midi, rappela Pip.

— Je passerai une partie de la matinée à essayer des déguisements ! déclara Fatty.

— Tu monteras dans le train, une station avant Peterswood, n'est-ce pas? demanda Daisy. Nous serons tous sur le quai à t'attendre. Ça sera très amusant !

— Pour vous et pour moi, d'accord! acquiesça Fatty en clignant joyeusement de l'œil. Cirrculez sera le seul à ne pas rire ! »





CHAPITRE XI

UNE FARCE AMUSANTE

CE SOIR-LÀ, Fatty commença à passer ses déguisements en revue pour la mystification du lendemain. Il ne voulait négliger aucun détail. Or, un déguisement parfait est un travail/de longue haleine.

Tout en faisant un premier choix parmi ses vêtements et ses postiches, le chef des Détectives ne cessait de penser au problème qu'il se proposait de débrouiller.

« Lundi, songeait-il, nous allons avoir fort à faire. La partie la plus délicate de notre enquête sera la vérification de l'alibi de John James... celui de nos suspects qui est allé au cinéma. Il faudra que j'invente un moyen astucieux pour arriver à mes fins. Je me demande bien lequel, par exemple... » Fatty choisit une perruque rousse et sourit :

« Voilà ce que je mettrai demain. Avec un costume correct mais original, j'attirerai l'attention de Cirrculez. Je porterai des lunettes noires et je feindrai d'être myope. Ça amusera les copains. »

Fatty se dessina deux rides de chaque côté du nez et au coin des yeux pour voir quel effet cela produisait. Puis il les atténua et essaya de faux sourcils.

« Je crois, songeait-il cependant, que le meilleur moment pour réclamer des autographes aux comédiens sera lundi, après la représentation de l'après-midi. Mais j'y pense... Pourquoi n'assisterions-nous pas à cette matinée? C'est précisément *Le Chat Botté* qu'on joue. Nous verrions les artistes en pleine action. Qui sait! Nous apprendrons peut-être quelque chose!... Voyons ! Revenons-en à demain. Qu'est-ce que je ferai une fois descendu du train? Parlerai-je à M. Groddy? Oui, c'est une idée. Je pourrai lui demander mon chemin ! »

Là-dessus, Fatty se mit à imiter différentes voix, depuis la voix haut perché de son professeur de chant jusqu'à celle, basse et grave, de celui de mathématiques. Le résultat laissait à désirer.

Le chef des Détectives essaya alors de parler avec un fort accent étranger. Quelle réussite, en vérité! S'il demandait un renseignement en nasillant de la sorte, Cirrculez l'aurait tout de suite à l'œil.

Soudain, on frappa à la porte de la chambre de Fatty.

« Frederick! Pourquoi t'enfermes-tu? demanda la voix de Mme Trotteville. Et qui est avec toi? J'ai entendu parler! Il est tard. Si tes camarades sont là, ils doivent partir tout de suite. »

Fatty s'empressa d'ouvrir à sa mère.

« Non, non, maman ! Je suis seul ! » affirma-t-il.

Elle le regarda d'un air contrarié.

« Qu'as-tu au coin des yeux? Et pourquoi tes sourcils sont-ils en broussaille? »

Fatty effaça ses fausses rides d'un revers de main. Puis il arracha les sourcils postiches qui recouvraient les siens.

« Oh! Ce n'est rien... Juste un déguisement que j'essayais.

— Toujours ta marotte ! soupira Mme Trotteville en hochant la tête. Je venais te dire de descendre. Ton père t'attend. Un documentaire très intéressant sur la Chine passe ce soir à la télévision. Ton père désire que tu le voies... Tu es sûr qu'il n'y a personne ici? J'ai entendu parler dans ta chambre tandis que je montais l'escalier.

— Je t'assure que je suis seul, maman! Tu peux d'ailleurs vérifier... »

Bien entendu, Mme Trotteville ne s'amusa pas à ouvrir les placards de son fils. Elle fit demi-tour et s'éloignait déjà le long du corridor lorsqu'une voix de fausset lui parvint : « Ta mère est partie? Je peux sortir? »

Contrairement à son habitude, Fatty lui avait menti! Il y avait bel et bien quelqu'un dans sa chambre! Plus contrariée encore que précédemment, Mme Trotteville revint sur ses pas. Mais elle se détendit et éclata de rire en apercevant le visage hilare de son fils.

« Oh! Frederick! Tu ne seras donc jamais sérieux! Que vas-tu inventer la prochaine fois? J'aurais bien dû me douter que tu exerçais ta voix... Allons! Descends vite! »

Fatty n'apprécia guère le documentaire sur la Chine. Il avait l'esprit bien trop plein de ses projets pour s'y intéresser.

De leur côté, les autres Détectives ne tenaient pas en place. Ils passèrent toute la matinée du lendemain à attendre avec impatience l'après-midi de ce même jour. Betsy se demandait comment Fatty serait déguisé et s'ils le reconnaîtraient.

A trois heures moins dix, Larry, Daisy, Pip et Betsy se retrouvèrent sur le quai de la gare. Cirrculez arriva peu après, haletant et congestionné, car il venait de se quereller avec Harold. S'étant ainsi retardé, il craignait de manquer l'arrivée du train. Dès qu'il aperçut les enfants, son visage vira du vermillon au rouge sombre. Il leur fit les gros yeux. « Que faites-vous là? demanda-t-il.

— Nous attendons quelqu'un... comme vous, sans doute », répondit Pip avec un soupçon d'ironie que le gros homme ne put saisir.

Le train entra en gare avec fracas. Il s'arrêta le long du quai, et de nombreuses personnes en descendirent. M. Groddy les examina avec la plus grande attention. Il se tenait tout près du portillon de la sortie. Chaque voyageur était forcé de passer devant lui. Larry, Daisy, Pip et Betsy, à quelques pas de lui, observaient eux aussi les gens qui défilaient, espérant reconnaître leur ami au passage.

Betsy crut deviner Fatty sous la toilette tapageuse d'une grosse dame. Mais non! Ce n'était pas lui. Presque aussitôt, un vieil homme s'avança, courbé sur un bâton. Son chapeau était enfoncé sur ses yeux, et il portait une ridicule petite barbiche. Une mèche rousse échappée de sa coiffure, alluma une étincelle dans le regard de M. Groddy. Un rouquin! Très suspect! Le policeman était presque sur le point d'emboîter le pas à l'étrange personnage lorsqu'un nouveau venu attira son attention.

Ce voyageur était encore plus roux que l'autre. Les soupçons de M. Groddy s'éveillèrent sur-le-champ. L'homme avait tout l'air d'un étranger. Sur ses cheveux lisses il portait, perché à l'arrière de la tête, un couvre-chef qui ne sortait assurément pas d'une fabrique britannique. Et cette cape jetée sur ses épaules ! Pas du tout anglaise, elle non plus! Des souliers vernis noirs, étincelants et ridiculement pointus, complétaient l'ensemble.

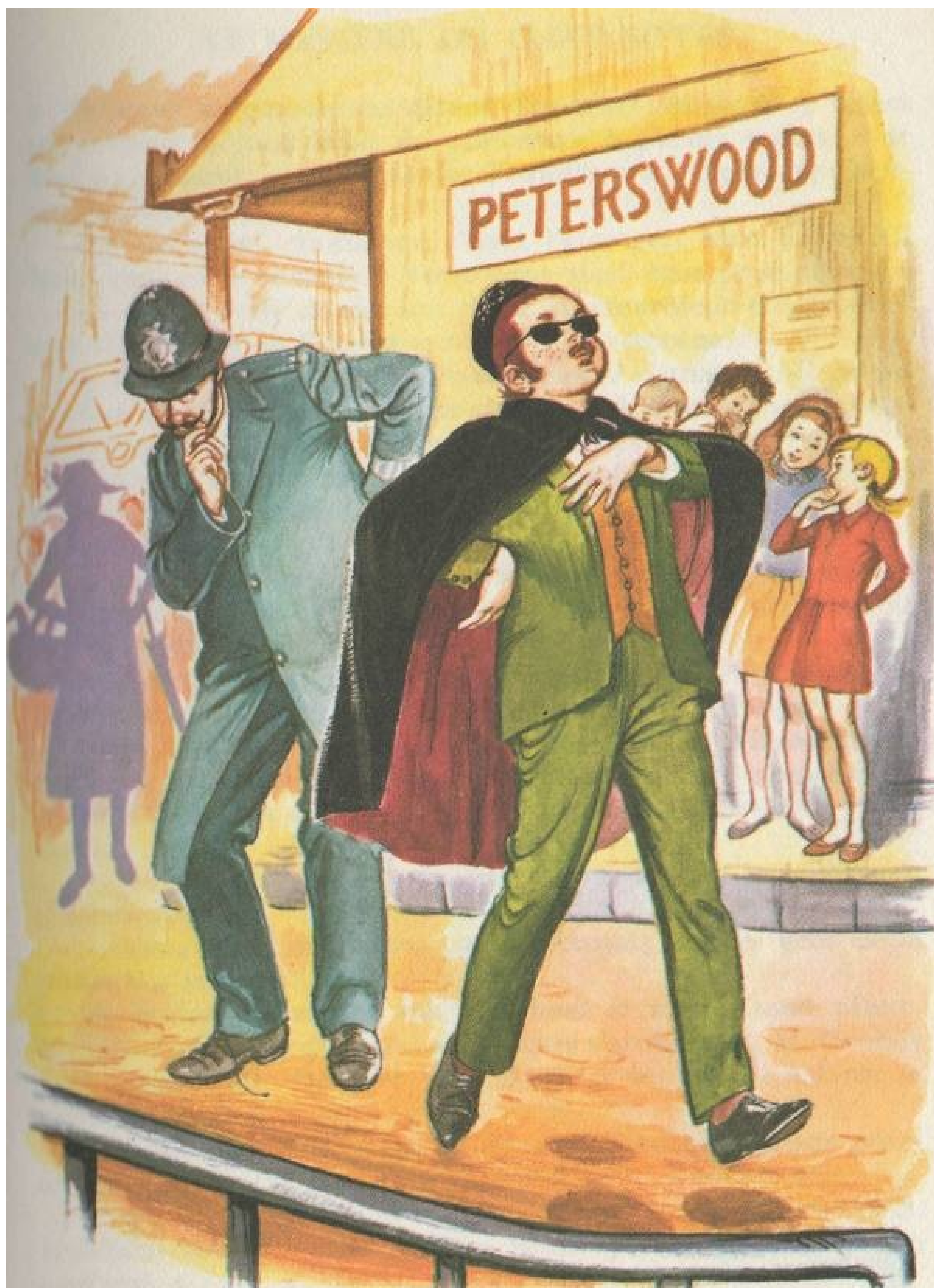
Des verres sombres cachaient les yeux du suspect. Il avait une petite moustache rousse et des joues rebondies à l'extrême, piquetées de taches de rousseur.

Betsy reconnut Fatty au premier coup d'ceil. Les autres en doutaient presque lorsque, en passant devant eux, l'étranger donna un léger coup de coude dans les côtes de Pip. Quel numéro, ce Fatty!

Lorsque le chef des Détectives arriva au portillon, l'employé lui réclama son billet. Fatty fit mine de retourner ses poches et commença à se lamenter tout haut. Prenant un accent invraisemblable, il s'écria :

« Ce ticket... Je l'avais... Il était vert... Où peut-il être passé? »

M. Groddy le surveillait, prêt à lui mettre la main au collet



Quel numéro, ce Fatty!

si l'homme se trouvait en défaut. Soudain, l'étranger se baissa et, prenant le pied droit du policeman à pleines mains, il le déplaça, faisant presque perdre l'équilibre au digne représentant de l'ordre.

« S'cusez-moi, monsieur! s'écria l'étranger. Mon billet... Il était sous votre semelle... Votre gros pied était posé dessus! »

Là-dessus Fatty donna son ticket au contrôleur et passa devant Cirrculez. Puis il parut se raviser et se retourna.

« Vous êtes de la police, n'est-ce pas? demanda-t-il en regardant M. Groddy par-dessus ses verres de myope. Sur le moment j'ai cru que vous étiez un des porteurs.

— Oui, j'apparrtiens à la police, répondit Cirrculez de plus en plus soupçonneux. Où voulez-vous aller? Vous êtes étrranger, je suppose?

— Oui, oui. J'ai bien besoin de votre aide... J'ignore le chemin pour aller là où je suis attendu... Vous seriez bien aimable de me l'indiquer.

— Avec plaisirr! répondit Cirrculez qui, en effet, était enchanté de ce prétexte pour ne pas perdre de vue l'étranger.

— Ça s'appelle Hoffle-Foffle Cottage, dans Willow Street, expliqua Fatty qui venait tout juste d'inventer ce nom bizarre dont il semblait se gargariser. C'est ça : Hoffle-Foffle Cottage!

— Je... je ne connais pas cet endroit, déclara le policeman d'un air ahuri.

— Vous ne le connaissez pas? Je croyais que les gens de la police savaient tout! »

Et là-dessus Fatty se mit à monter la côte à toute allure. M. Groddy se précipita à sa suite. Fatty s'arrêta net... M. Groddy buta contre lui. Derrière eux, Betsy et les autres enfants se tordaient de rire.

« Non ! répéta Cirrculez. Je ne connais aucune maison porr-tant ce nom-là. Qu'allez-vous y fairre?

— Ça, c'est mon secret... un très, très mystérieux secret. Indiquez-moi seulement Willow Street. Je trouverai la maison tout seul. »

M. Groddy lui indiqua la rue. Fatty se remit en route au pas de course. Cirrculez suivit en soufflant comme un cachalot. Larry, Daisy, Pip et Betsy en firent autant, mais sans souffler. Ils se contentaient de rire sous cape.

Bien entendu, une fois dans Willow Street, « l'étranger » ne trouva pas le cottage qu'il cherchait. Il s'écria alors d'un ton plein d'ardeur :

« Je ferai toutes les rues de la ville s'il le faut, mais je trouverai! S'il-vous-plaît, monsieur de la police, ne me suivez pas comme ça. Je suis fatigué de vous voir ! »

Fatty repartit bon train, Cirrculez toujours sur ses talons. Le chef des Détectives en avait assez, effectivement, de cette filature qui s'éternisait. Il avait hâte de rentrer chez lui et de rire avec ses camarades du bon tour joué à leur ennemi. Par malheur, Cirrculez s'obstinait. Fatty, feignant de consulter les numéros des maisons, se rapprochait peu à peu de chez lui. Soudain, il piqua un cent mètres et se précipita dans son jardin. Là, remontant l'allée à vive allure, il courut se cacher dans sa remise et se dépêcha de dépouiller son déguisement et d'ôter son maquillage. Ses amis le rejoignirent peu après.

« Tu n'as pas été assez rapide, expliqua Larry. Cirrculez t'a vu disparaître dans l'allée, et il est en ce moment en train de causer avec ta mère. Il va sans doute lui demander la permission de chercher « l'étranger » dans le jardin.

— Peu importe,- répondit Fatty redevenu lui-même. Mais, chut ! Voici maman et Cirrculez ! »

II s'avança à leur rencontre, suivi de ses camarades.

« Tiens! grommela le policeman d'un ton soupçonneux. Vous voilà tous les cinq à prrésent ! Et où est cet ami que vous deviez rencontrrer à la garre ?

— Excusez-moi, monsieur Groddy! coupa impatiemment Mme Trotteville. Mon mari m'attend. Occupez-vous plutôt de l'intrus que vous avez vu se glisser dans notre jardin. Est-il bien nécessaire que je vous accompagne?

— Non, mais... », commença Cirrculez en devenant tout rouge. A l'air malicieux des enfants, il comprenait bien que ceux-ci l'avaient joué. La clarté se faisait dans son esprit. Oui, c'était certainement ce détestable garçon qui avait incarné l'étranger et qui l'avait fait courir... Hélas! comment pourrait-il le prouver? S'il lançait contre lui une accusation sans preuve, Mme Trotteville se fâcherait sans aucun doute, et ces cinq enragés démons qui le regardaient en souriant se moqueraient de lui plus encore.

— Dans ce cas, continua Mme Trotteville, je vous laisse. Les enfants pourront vous aider dans vos recherches ! »

Les enfants! Resté seul avec eux, Cirrculez se sentit une furieuse envie de leur tordre le cou à tous. Pour échapper à la tentation, il choisit la fuite. Après avoir foudroyé le petit groupe du regard, il descendit l'allée et disparut dans la rue.

Dès qu'il fut parti, les Détectives se laissèrent tomber sur la pelouse. Ils s'étaient contenus si longtemps qu'ils rirent sans arrêt pendant au moins un quart d'heure. Ainsi que l'avait prévu Fatty, M. Groddy était le seul à ne pas apprécier un si bon tour!





CHAPITRE XII

ZÉLIA

LE LENDEMAIN, qui était le lundi, les cinq Détectives se mirent pour de bon au travail. Pour commencer, ils se réunirent chez Pip dès neuf heures et demie du matin. « Vous, les filles, déclara Fatty, vous allez acheter le cadeau destiné à la nièce de Zélia Markham. Vous avez de l'argent?

— Pip m'a emprunté mes économies, répondit Betsy. Ma tirelire est vide.

— Et la mienne ne contient qu'une ou deux petites pièces », ajouta Daisy.

Fatty, qu'une foule d'oncles et de tantes gâteaux fournissaient généreusement en argent, tira une poignée de monnaie de sa poche.

« Tenez, prenez ça! Quel jour au juste tombe l'anniversaire de la petite fille?

— Demain, dit Daisy. Je me suis renseignée.

— Parfait! Une fois le présent acheté, vous le porterez à Mme Thomas. En bavardant avec elle vous tâcherez d'apprendre si Zélia est bien restée auprès d'elle toute la soirée de vendredi.

— Mais comment la ferons-nous parler? demanda Daisy.

— Voyons, Daisy! Manques-tu d'imagination à ce point? répliqua Fatty avec sévérité. Tu as le choix des moyens. Aiguille par exemple la conversation sur les cadeaux que l'enfant recevra. La mère te montrera sans doute celui qu'elle a préparé.

— C'est un bonne idée. Merci, Fatty. Tu viens, Betsy? Allons faire notre achat.

— De mon côté, annonça le chef des Détectives, je compte passer voir Harold. J'ai quelques questions à lui poser avant de me mettre en campagne.

— Que veux-tu savoir? s'enquit Larry, très intéressé.

— Si l'on a trouvé des empreintes digitales sur le panneau mobile qui camoufle le coffre ou sur le coffre lui-même! Dans l'affirmative, nous n'aurons plus qu'à arrêter notre enquête. Car les empreintes digitales livreront le voleur, et Cirrculez n'aura que la peine de lui passer les menottes.

— Arrêter notre enquête! s'écria Betsy alarmée. Oh! J'espère bien que non! Il faut aller jusqu'au bout de ce mystère. Il faut que ce soit nous qui le débrouillions et non pas Cirrculez !

— Ne te tourmente pas d'avance, conseilla Fatty en souriant. Je suis à peu près certain que le voleur n'aura pas laissé sa carte de visite... digitale! A mon avis, il est plus malin que ça!

— Crois-tu qu'il s'agisse de Charlie, le Chat Botté? demanda Daisy.

— Non, pas pour l'instant tout au moins. Mais attendons de l'avoir vu. Nous pourrons alors nous faire une opinion... Tant que j'y pense... Larry! Pip! Allez donc retenir des places pour la représentation de cet après-midi. Voici de quoi payer!

— C'est bien heureux que tu sois si riche, Fatty! soupira

Betsy. Notre enquête n'avancerait pas aussi facilement si nous n'avions pas un penny en poche.

— Vous avez tous reçu vos instructions pour la matinée, reprit Fatty. Il ne nous reste plus qu'à nous mettre à la besogne. Retrouvons-nous ici à midi, au rapport. Je file voir Harold. Espérons qu'il sera seul ! Tu viens, Foxy? »

Foxy, qui dormait sur le tapis, ouvrit les yeux, bâilla et remua sa courte queue. Il suivit son maître d'un air guilleret. Betsy et Daisy s'apprêtèrent à sortir pour acheter leur présent d'anniversaire. Pip et Larry décidèrent de prendre leur bicyclette pour se rendre à la salle des fêtes.

Ils rattrapèrent Fatty devant la grille du jardin. Le chef des Détectives en profita pour leur faire une dernière recommandation :

« Pip! Larry! Ne vous contentez pas de prendre les billets... Essayer de faire parler les gens que vous verrez là-bas. Voyez si vous pouvez leur soutirer des renseignements !

— Bien, capitaine! Compris! Comptez sur nous! » répondit Larry en souriant.

Les Cinq Détectives et leur chien se montrèrent fort actifs en cette matinée du lundi.

Daisy et Betsy partirent à pied, car la bicyclette de Betsy n'était pas en état de rouler. Elles furent vite arrivées au cœur du village et entrèrent dans le magasin de jouets.

« La petite Jane n'a que quatre ans, expliqua Daisy. Il faut lui choisir un joujou en rapport avec son âge. Pas de jeu de société ni de puzzle, par exemple! Achetons-lui plutôt un gros animal en peluche. »

Mais cette catégorie de jouets dépassait les moyens financiers des deux filles. Soudain, Betsy avisa un mobilier en miniature, destiné à une maison de poupée.

« Oh! Daisy! Regarde! C'est charmant, tu ne trouves pas? Les mignonnes petites chaises! Et la table! Et le divan... Achetons ça ! Je suis sûre que Jane sera très contente.

— Voyons le prix! murmura Daisy en consultant l'étiquette. Oui. Ça peut aller. Tu as raison. Ces meubles plairont à Jane. »



' Oh! Daisy! regarde! C'est charmant, tu ne trouves pas? »

Daisy appela donc une vendeuse et demanda que la boîte fût enveloppée d'un joli papier. Son emplette sous le bras, elle sortit du magasin, suivie de Betsy.

« Maintenant, dit-elle, rentrons chez toi. Nous joindrons au paquet une jolie carte avec nos vœux. »

Ce fut Daisy qui se chargea de rédiger le message :

« Heureux anniversaire pour la petite Jane. Avec les bons baisers de Daisy et Betsy. »

Betsy signa à sa suite. Puis les deux amies se dirigèrent vers la maison de Mme Thomas, la sœur de Zélia. Arrivées à la grille, elles s'arrêtèrent. Daisy se sentait devenir de plus en plus nerveuse à la perspective de l'interrogatoire qu'elle aurait à mener.

« Dis-moi, Betsy, que ferons-nous si Mme Thomas n'est pas là? soupira-t-elle.

— Eh bien, nous reviendrons ! répondit Betsy sans hésiter. Mais elle est certainement chez elle. Écoute... On entend Jane et Dora qui poussent des éclats de rire.

— Que dirons-nous une fois qu'on nous aura ouvert? murmura Daisy, encore inquiète.

— Tout simplement que nous venons offrir un petit présent d'anniversaire à Jane... Nous verrons bien alors comment s'engagera la conversation... Pourquoi trembles-tu, Daisy? On dirait que tu as peur... Si cela t'ennuie tant que ça, je parlerai la première... »

II n'en fallait pas plus pour que Daisy, honteuse de sa défaillance, se ressaisît aussitôt.

« Non, non ! protesta-t-elle. Je me débrouillerai. Merci, Betsy. Allons-y! »

Elles poussèrent le portail, remontèrent l'allée et sonnèrent . à la porte. Mme Thomas leur ouvrit.

« Bonjour, Daisy! dit-elle. Ah! Qui est cette gentille...? Mais je la reconnais! C'est la jeune Elizabeth Hilton, n'est-ce pas?

— Oui, madame, répondit Betsy avec un gentil sourire.

— Je me suis rappelé que l'anniversaire de votre petite Jane

tombait demain, commença Daisy vaillamment. Nous lui avons apporté un cadeau.

— Comme c'est aimable à vous! s'écria Mme Thomas. Qu'est-ce que c'est? »

Daisy lui tendit la boîte.

« Seulement un mobilier de poupée, expliqua-t-elle. Est-ce que Jane possède une maison de poupée?

— Quelle amusante coïncidence ! Mon mari et moi, nous nous proposons précisément d'offrir une petite maison à Jane demain. Ce mobilier en miniature arrive fort à propos ! »

Betsy vit l'occasion qui s'offrait à elles et sauta dessus : « Oh! s'exclama-t-elle d'un air intéressé. Est-ce que cela vous ennuierait de nous montrer la maison de poupée?

— Mais pas du tout! Entrez donc! »

Mme Thomas conduisit les deux amies jusqu'à une pièce du premier étage. Après avoir admiré la maisonnette, Daisy orienta habilement la conversation sur le programme théâtral de la saison.

« Je crois que votre sœur, Zélia Markham, fait partie de la troupe des Genêts d'Or? demanda-t-elle.

— Oui, en effet. Vous l'avez vue jouer?

— Pas encore, répondit Daisy. Cet après-midi, cependant, nous comptons bien l'applaudir dans *Le Chat Botté.*

— A propos du chat, soupira Mme Thomas, je plains ce pauvre Charlie Summer! Il se trouve en ce moment dans une situation très délicate. Savez-vous que cet affreux policeman... M. Groddy... semble à chaque instant sur le point de l'arrêter? Il s'imagine que c'est lui le coupable de ce cambriolage dont tout le monde parle depuis quelques jours... »

Elle s'interrompit, car une mince et jolie jeune fille venait d'entrer dans la pièce :

« Bonjour! J'ai entendu des voix et je suis montée. Tu as des visites, Helen? »

Mme Thomas présenta les deux filles à sa sœur, car la nouvelle venue n'était autre que Zélia. Daisy et Betsy, se félicitant de leur chance, dévoraient des yeux la jeune comédienne. Elle leur fut tout de suite sympathique.



« Vous parliez de Charlie, je crois? murmura Zélia en se mettant à arranger le petit mobilier à l'intérieur de la maison de poupée. C'est une honte! Le pauvre garçon n'a pas l'étoffe d'un voleur. Il n'aurait jamais cambriolé ce coffre ni drogué M. Barclay,... même pas pour se venger de lui!

- Il a donc quelque chose à reprocher à M. Barclay? demanda vivement Betsy.

- Oh! Notre régisseur le bouscule souvent. Charlie est le plus jeune de la troupe, vous comprenez. M. Barclay lui impose certaines corvées. Il se moque volontiers aussi de l'excessive timidité de Charlie. Vendredi matin, entre autres, il a si bien dépassé la mesure que j'ai pris la défense du pauvre garçon. M. Barclay s'est fâché, et... il m'a renvoyée de la troupe. Je dois partir à la fin de cette semaine.

— Pas possible! s'écria Daisy. Vous avez perdu votre emploi?

— Oui... J'en profiterai pour me reposer quelques jours auprès de ma sœur.

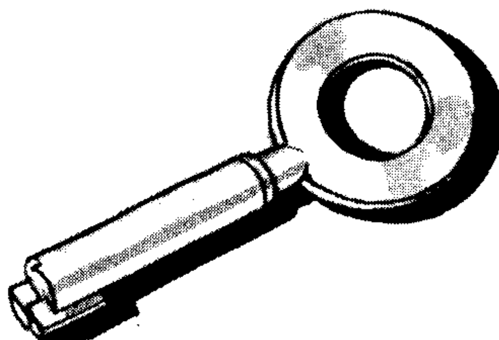
— Quand vous avez appris ce qui était arrivé au régisseur,

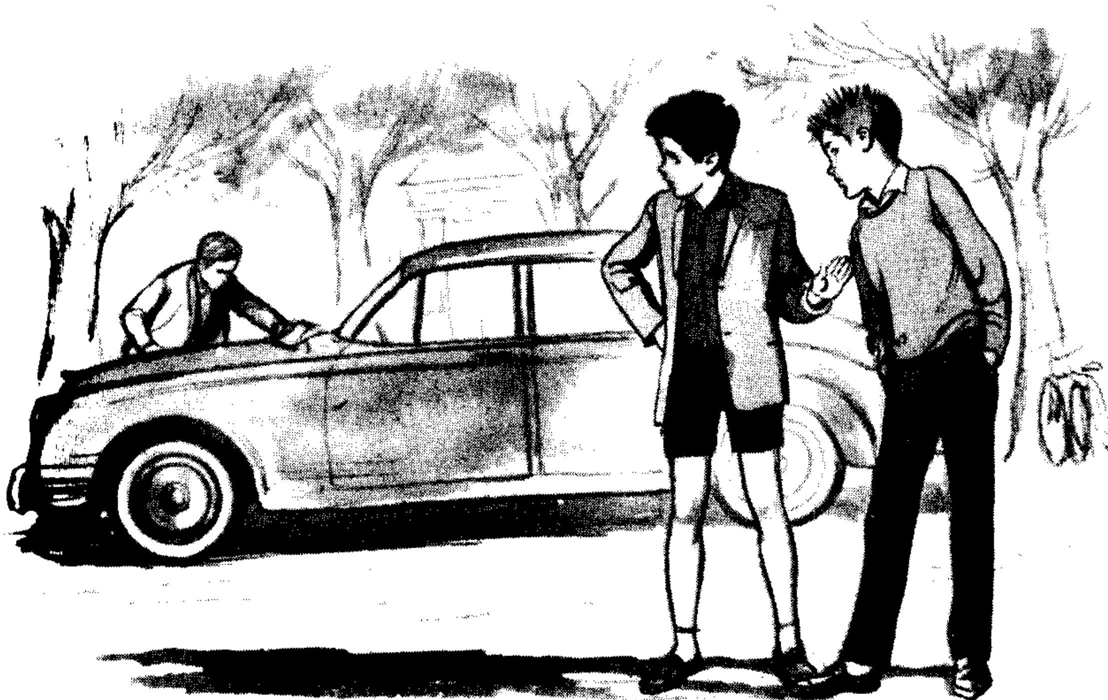
vous avez dû penser que c'était bien fait pour lui ? suggéra Daisy. Où vous trouviez-vous lorsque le cambriolage a eu lieu?

— En quittant mes camarades, je suis rentrée droit ici. Je crois que M. Groddy me soupçonne d'être complice de Charlie.

— Mais c'est impossible puisque vous n'avez pas quitté votre sœur de la soirée ! s'écria Betsy très étonnée.

— Malheureusement, si! À sept heures moins le quart, après avoir couché les enfants, j'ai fait un saut jusqu'à la poste. Helen ne m'a pas entendue rentrer. J'ai monté l'escalier sur la pointe des pieds et je n'ai plus bougé de ma chambre jusqu'à huit heures moins le quart. Bien que mon absence n'ait pas duré plus de dix minutes, je suis incapable de le prouver. Selon M. Groddy, j'ai fort bien pu me rendre furtivement jusqu'à la salle des fêtes, verser une drogue dans le thé du régisseur, faire jouer le panneau mobile, ouvrir le coffre et voler l'argent,... tout cela avec l'aide de Charlie. De plus, M. Groddy a trouvé un mouchoir, qui n'est pas à moi, entre parenthèses, avec un Z brodé dans un coin. Il prétend que je l'ai perdu sous le porche lorsque Charlie m'a fait entrer par la porte principale. Je n'ai aucun moyen de prouver le contraire... »





CHAPITRE XIII

LES DÉTECTIVES À L'ŒUVRE

EN ENTENDANT Zélia mentionner le mouchoir marqué d'un Z, Daisy et Betsy échangèrent des regards horrifiés. Les joues de Daisy s'étaient empourprées. Comme la jeune détective regrettait d'avoir brodé la malencontreuse initiale! Elle était loin de se douter, alors, que le mouchoir allait constituer une preuve accablante contre une charmante Lille appelée Zélia !

Betsy, de son côté, était sur le point de fondre en larmes. Daisy ouvrait déjà la bouche pour avouer la vérité quand elle songea brusquement qu'elle n'était pas libre de parler. Auparavant, elle devait demander la permission à Fatty.

Cependant, Mme Thomas complétait le récit de sa sœur :

« M. Groddy a été très désagréable, expliqua-t-elle. Il m'a

interrogée à n'en plus finir au sujet de Zélia. Et il a exigé que je lui montre tous les vêtements bleu marine que nous possédons. Je me demande bien pourquoi ! »

La détresse de Daisy et de Betsy augmenta. C'est que les deux amies savaient à quoi s'en tenir : M. Groddy possédait le morceau de tissu bleu marine que Fatty avait accroché à un clou sous le porche, et il devait chercher avec frénésie un vêtement de cette couleur avec un accroc révélateur.

« II a aussi voulu savoir, reprit Zélia, quelle marque de cigarettes nous fumions. Il a paru très satisfait d'apprendre que c'étaient des Players. »

Décidément, les choses allaient de plus en plus mal, car Fatty avait précisément éparpillé des mégots de Players devant la porte de la salle des fêtes. Comment aurait-il pu imaginer que ses faux indices risquaient de compromettre quelqu'un !

Cette fois, Betsy comprit qu'elle ne pourrait pas contenir plus longtemps ses larmes. Elle jeta un coup d'œil désespéré à Daisy qui saisit ce message muet. Il était temps de partir... et surtout urgent de prévenir Fatty! Daisy se tourna vers Zélia :

« Nous devons nous sauver, dit-elle, mais nous irons vous applaudir cet après-midi dans *Le Chat Botté.* Est-ce que nous pouvons espérer avoir un autographe de tous les acteurs de la pièce si nous les attendons à la sortie?

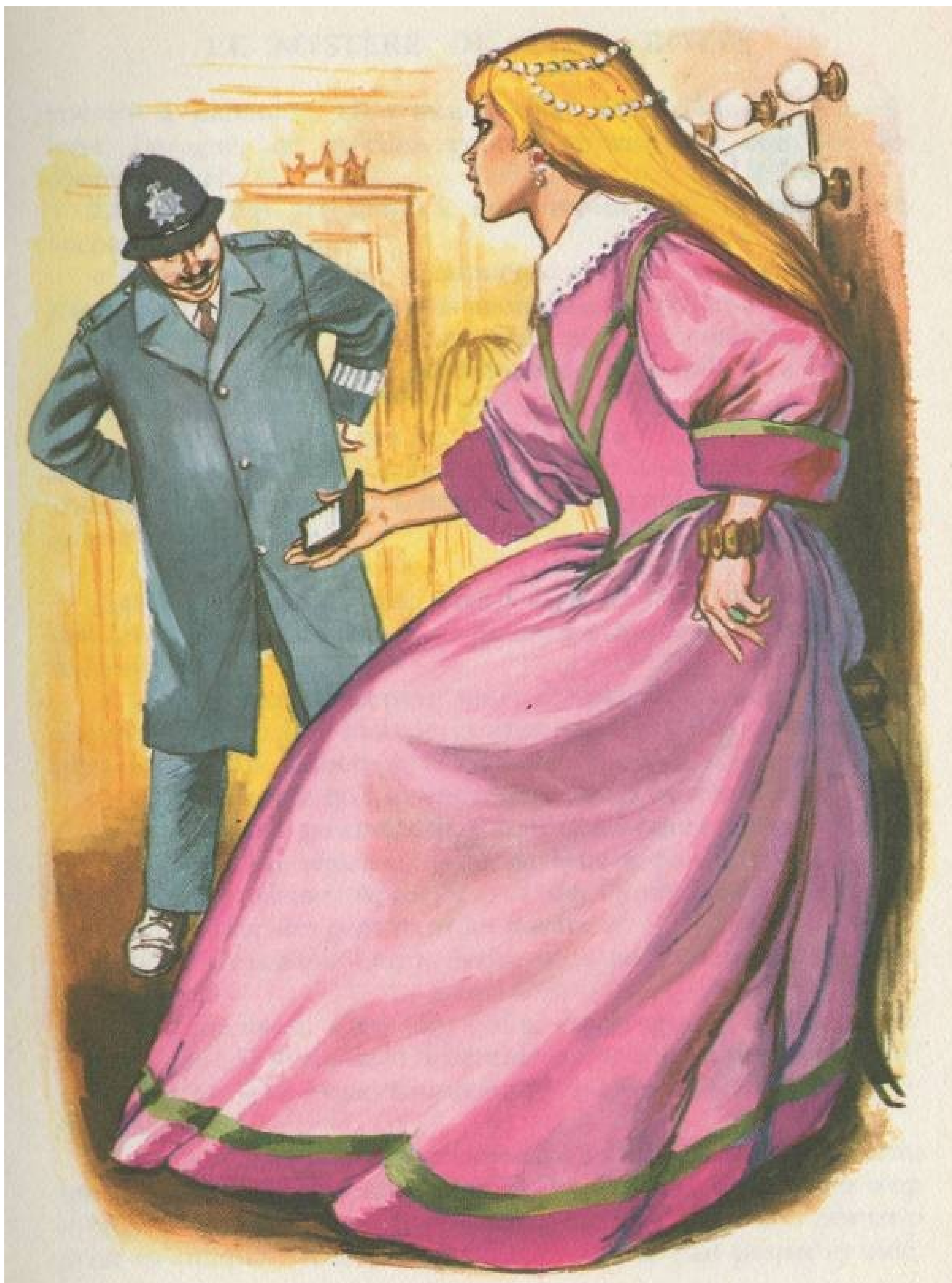
- Bien sûr, affirma Zélia en souriant. Combien êtes-vous?... Cinq? Parfait. J'avertirai mes camarades : ils vous donneront leur autographe.

— Merci beaucoup! s'écria Betsy avec élan. S'il vous plaît, empêchez M. Groddy de vous arrêter! »

Le cri naïf de la petite fille fit rire Zélia.

« Je ferai de mon mieux, promit-elle tandis que Betsy rougissait de sa sottise. Du reste, je n'ai rien à voir avec ce vol, et le pauvre Charlie pas davantage, j'en suis bien sûre. M. Groddy ne me fait vraiment pas peur, rassurez-vous ! »

Daisy et Betsy prirent congé et furent les premières à se retrouver dans la salle de jeu de Pip. Le rendez-vous général des Détectives n'était que pour midi. Les deux amies se résignèrent



« Il a paru très satisfait d'apprendre que c'étaient des Players. »

à patienter. Elles avaient beau avoir abattu de l'excellente besogne, ce qu'elles avaient appris était loin de les contenter, hélas!

Larry et Pip arrivèrent à midi moins dix. Ils semblaient enchantés d'eux-mêmes.

« Bonjour, les filles! Comment vous en êtes-vous tirées? jeta Pip en entrant. Nous, nous avons fait merveille ! »

II ne se vantait pas... Les deux garçons s'étaient rendus, comme convenu, au guichet de location de la salle des fêtes. Le guichet, hélas ! était fermé.

Un peu déçus, Pip et Larry se mirent à rôder alentour. Soudain, ils avisèrent un homme en train de lustrer le capot de sa voiture dans le parking. L'homme les aperçut au même instant et leur cria de loin :

« Que cherchez-vous? »

Agé d'environ quarante ans, il était de taille moyenne, avec des lèvres minces et un pli de mauvaise humeur qui lui barrait le front.

« Nous étions venus pour louer, des places, expliqua Larry en s'approchant de lui, mais le guichet est fermé. Nous voudrions bien cependant assister à la représentation de cet après-midi.

— Vous n'aurez qu'à prendre vos billets au moment d'entrer dans la salle. Le guichet ouvre une demi-heure avant le début du spectacle. En semaine, nous ne louons pas. Et maintenant, filez tous les deux. Après le vol de l'autre soir je ne tiens pas à voir rôder des gens dans les parages.

- Oh! s'exclama Larry. Seriez-vous par hasard M. Barclay, le régisseur?

- Parfaitement. C'est moi qui ai été drogué et volé vendredi dernier. Ah ! Si je tenais le misérable qui m'a joué un tour pareil !

- Est-ce que vous soupçonnez quelqu'un? s'empressa de demander Pip.

- Personne, ne déclara le régisseur. Je ne crois pas vraiment que le coupable soit cet imbécile de Charlie. Il est bien trop timoré pour monter un coup pareil! Et puis... il me craint trop pour m'attaquer. A moins que quelqu'un ne l'ait poussé et aidé.

Quelqu'un qu'il aurait introduit dans la place après le départ de la troupe ! »

Larry et Pip se sentirent fort aise de recevoir ainsi les confidences de la victime du cambriolage. Le hasard leur procurait une interview à laquelle ils ne s'étaient guère attendus !

« Dans les journaux, reprit Larry, on raconte que Charlie, le Chat Botté, vous a apporté, lui-même, la tasse de thé. Est-ce vrai, monsieur?

— Tout à fait vrai! J'étais très absorbé par mes comptes, mais j'ai levé les yeux et aperçu Charlie. Il portait encore son costume de scène. Je n'ai pas pu me tromper.

— Il semblerait donc, monsieur, que quelqu'un soit revenu à la salle des fêtes ce soir-là. Charlie l'aurait fait entrer, puis vous aurait servi la tasse de thé drogué par cette personne que nous appellerons X... Quand vous avez été endormi, X est entré dans la pièce où vous étiez, a déplacé le panneau mobile, a pris la clef du coffre dans votre portefeuille, a volé l'argent... et s'en est allé.

— Oui. C'est sans doute ainsi que les choses se sont passées, soupira le régisseur en promenant un chiffon sur le pare-brise de sa voiture. Quant à X, c'est certainement quelqu'un de la troupe. Personne d'autre n'aurait pu connaître les détails me concernant... en particulier l'endroit où je rangeais la clef du coffre. »

Larry et Pip étaient suspendus aux lèvres de M. Barclay. Évidemment, ils savaient déjà une partie de ce qu'ils entendaient. Mais il était bien plus palpitant d'apprendre des détails supplémentaires de la bouche même de la victime que de les lire dans les journaux.

Les garçons ne trouvaient pas le régisseur très sympathique. Sans doute devait-il avoir des ennemis. Et peut-être l'un de ceux-ci s'était-il vengé en le volant?

« Je suppose que la police aura vite fait de trouver le coupable? émit Pip en prenant un chiffon et en se mettant à astiquer lui aussi.

— Oh! oui. Ce policeman... comment s'appelle-t-il?...

Groddy... a pour ainsi dire passé tout son temps ici pendant le week-end. Il a posé des questions à tout le monde. Il a même si fort effrayé Charlie que le gamin finissait par ne plus savoir ce qu'il répondait.

- Quelle brute ! ne put s'empêcher de murmurer Pip.

- Ce n'est pas mon avis, riposta le régisseur d'un ton sec. Il faut secouer Charlie si l'on veut tirer quelque chose de lui. Et s'il est vraiment coupable... »

La voiture brillait à merveille. M. Barclay rangea sa trousse de nettoyage d'un air satisfait.

« Je regrette de ne pouvoir vous donner vos billets maintenant, dit-il, mais vous aurez des places, ne vous tracassez pas. Le lundi, il n'y a jamais grand monde. »

Les garçons s'éloignèrent, enchantés de ce qu'ils avaient appris. A présent, ils en savaient aussi long que Cirrculez! L'affaire leur semblait des plus mystérieuses. Le Chat Botté avait servi le thé au régisseur. S'il ne l'avait pas drogué lui-même, il devait connaître le coupable. Peut-être même s'était-il chargé de faire le guet tandis que X commettait le vol ?

Plus Pip et Larry y songeaient, et plus l'innocence de Charlie leur semblait douteuse. Pas étonnant que M. Groddy l'ait tarabusté pour le persuader d'avouer!

Tandis que tous deux pédalaient avec entrain sur le chemin du retour, ils aperçurent soudain Cirrculez en personne qui venait vers eux sur son vélo. Le gros policeman se donnait l'air plus important que jamais. Lorsqu'il fut à la hauteur des garçons, il leur fit signe de s'arrêter :

« Où est votre camarrade? demanda-t-il en fronçant les sourcils. Oui... le jeune Trrotteville! Dites-lui que si je l'aperrçois de nouveau aujourd'hui je me plaindrrai à ses parrents. J'en ai assez de le voirr fourrer son nez dans ce qui ne le rregarrde pas... Allons! Où est-il?

— Je n'en sais rien! » affirmèrent en chœur Larry et Pip.

Puis ils se regardèrent en souriant. Qu'est-ce que Fatty pouvait bien encore avoir inventé pour provoquer le mécontentement du policeman?

« Vous ne savez pas? Peuh! Je suis cerrtain au contrrairre que vous n'ignorrez pas où il se cache, tout prrêt à tirrer une fois de plus les verrs du nez à cet imbécile d'Harrold! Ma par-rôle! Ce garrçon s'imagine que c'est lui qu'on a charrgé de dé-brrouiller cette affairre! Alorrs que c'est moi... moi tout seul! Vous pouvez le lui dirre de ma parrt ! »

Là-dessus, M. Groddy se remit en route, laissant Pip et Lary dévorés de curiosité.





CHAPITRE XIV

L'ENQUÊTE PROGRESSE

TANDIS QUE Daisy, Betsy, Larry et Pip enquêtaient de leur côté, Fatty ne perdait pas son temps... Pour commencer, il s'était rendu tout droit au poste de police. Là, à sa grande satisfaction, il avait trouvé Harold seul, penché sur le dossier des affaires courantes.

« Bonjour, monsieur Harold! Alors, quelles nouvelles? »

Le jeune policeman sourit. Il trouvait Fatty de plus en plus sympathique.

« Ma foi, répondit-il, j'ai quelques informations pour vous. On nous a envoyé un rapport à propos des empreintes digitales à relever sur le panneau mobile et sur le coffre : nos spécialistes n'en ont pas trouvé une seule!

— Ce qui prouve que le voleur est malin! commenta Fatty. Vous ne pensez pas que?... »

II fut interrompu par les aboiements de Foxy qui, dehors, veillait sur sa bicyclette. Harold et Fatty jetèrent un coup d'œil par la fenêtre. Ils aperçurent M. Groddy qui descendait de vélo, le visage rouge de colère. Les aboiements de Foxy devenaient frénétiques.

« Vous ferez mieux de filer, conseilla Harold. J'ai d'autres nouvelles pour vous, mais je n'ai pas le temps de vous les communiquer maintenant. Partez vite ! »

Fatty ne se le fit pas répéter. Il sortit précipitamment et attrapa Foxy juste au moment où le petit chien allait s'élancer sur son ennemi.

« Encorre vous! explosa Cirrculez. Heureusement que j'ai mis Harrold en garrde contrre vous, monsieur le Fouineur. Vous ne tirrerrez rrien de lui! D'ailleurrs, ce n'est pas lui qui est charrgé de débrrouiller cette affairre! Allez, cirrculez! J'en ai assez de voirr parrtout votrre visage de pleine lune, espèce de grros bouffi !

— Ce n'est pas la peine d'être grossier! » répliqua Fatty avec dignité.

Il était très vexé lorsqu'on faisait allusion à la rotondité de ses joues et à l'aspect dodu de sa personne. Il ne trouvait même pas comique que son « insulteur » fût, lui, franchement énorme et ridicule.

« Je ne suis pas grrossier, affirma M. Groddy, enchanté d'avoir blessé son adversaire. Je dis seulement la vérrité. Je vous rrepete que je ne veux plus voirr parrtout votrre visage de pleine lune. Je suis un homme occupé, et des choses imporr-tantes me rréclament. Vous allez cesser une fois pourr toutes de me mettrre des bâtons dans les troues. Comprris? »

II entra dans le poste de police, content qu'Harold l'ait entendu traiter l'insupportable petit Trotteville comme il le méritait... Content aussi que sa pointe ait porté! Ha! Ha! C'est qu'il n'aimait pas qu'on le traite de gros bouffi et de visage de pleine lune, ce jeune impertinent! Ça lui apprendrait!

La prochaine fois, il resterait peut-être enfin tranquille! Tout heureux de cette victoire remportée sur son ennemi, Cirrculez la compléta en adressant des remarques aigres-douces au pauvre Harold résigné.

Fatty, cependant, n'était pas décidé à s'éloigner. Il lui tardait d'apprendre ce que le jeune policeman avait encore à lui révéler. Il fit donc seulement semblant de s'en aller mais, presque tout de suite, mit pied à terre et appuya sa bicyclette contre un chêne. Dissimulé derrière l'arbre, il surveilla de loin le poste de police, prêt à y retourner dès qu'il verrait M. Groddy reprendre le vélo qu'il avait laissé à l'entrée et repartir...

Tandis qu'il attendait ainsi, le chef des Détectives remâchait l'impolitesse de Cirrculez à son égard. M. Groddy avait osé le traiter de gros bouffi! Et, à deux reprises, il avait parlé de son «visage de pleine lune»! Oh! très bien! Il allait voir...

Un plan machiavélique germait dans le cerveau de Fatty. Il glissa la main dans sa poche et en tira... les deux tampons en caoutchouc qui lui servaient à, se gonfler les joues. Deux secondes plus tard la figure de Fatty, dilatée à l'extrême, soutenait, pour de bon cette fois, la comparaison avec l'astre des nuits en son plein.

Peu après, Cirrculez sortit du poste de police et se mit en selle. Il roulait lentement. Quand il arriva à la hauteur de Fatty, celui-ci surgit de derrière son arbre.

« Encorre vous ? Ma parrole, je... »

Le gros homme s'arrêta, stupéfait. La vue des joues distendues de son ennemi lui coupait le souffle. Il avait peine à en croire ses yeux. Fatty sourit et, pour le coup, il parut sur le point d'éclater.

M. Groddy descendit de vélo pour considérer le phénomène de plus près, mais Fatty ne l'attendit pas. Il bondit sur sa machine et s'éloigna à toutes pédales. Il fit ainsi le tour d'un pâté de maisons puis alla retrouver Harold.

« Tout va bien! annonça celui-ci. M. Groddy est parti à la poste pour envoyer un télégramme. Ensuite il doit passer de

nouveau à la salle des fêtes. Enfin, il a une autre course à faire sur la route de Marlow. »

Fatty, maintenant, avait repris une apparence normale.

« Je ne vais pas rester longtemps, dit-il à Harold. Je sais que votre temps est précieux. Mais je suis impatient de connaître vos nouvelles...

— Eh bien, expliqua Harold, il est désormais avéré que la tasse de thé de M. Barclay contenait un narcotique. Il s'agit d'une drogue inoffensive quoique capable de plonger dans un sommeil profond. Il en restait suffisamment au fond de la tasse pour qu'on ait pu l'analyser.

— Et l'argent? demanda Fatty. L'a-t-on retrouvé?

— Non. Il est même probable qu'on ne remettra jamais la main dessus. Les sommes volées, bien qu'importantes, étaient toutes en petites coupures et en pièces.

— A-t-on idée de celui qui a fait le coup?

— Ma foi, si le motif du vol est la vengeance, on peut soupçonner tous les membres de la troupe. Voyez-vous, M. Barclay était seul responsable de cet argent, et quiconque l'a volé pouvait fort bien le viser avant tout. Si je suis au courant de ces détails, c'est que M. Groddy m'a donné ses notes à lire. Au départ, il avait décidé de ne rien me communiquer de ses découvertes. Et puis, il s'est senti si fier de lui qu'il a insisté pour que je parcours ses rapports. Cela m'apprendra mon métier, prétend-il! »

Harold souriait. Fatty sourit aussi.

« Voilà qui ne m'étonne pas de lui, déclara-t-il. Mais vous m'intriguez, monsieur Harold. Pourquoi tous les membres de la troupe sont-ils soupçonnables ?

— Au cours de son interrogatoire, M. Groddy a obtenu certaines confidences du régisseur. Il paraît qu'il n'était aimé de personne. Prenez Miss Zélia Markham, par exemple. Elle s'était disputée avec lui le vendredi matin, et il lui avait signifié son renvoi. Elle avait donc des raisons de lui en vouloir. Ensuite, Lucy White! Elle avait demandé à M. Barclay une avance destinée à acheter des remèdes urgents pour sa mère malade.

Il lui avait opposé un refus brutal. Passons à Peter Watting et à William Orr. Ils désiraient jouer les meilleures pièces de Shakespeare, où ils auraient pu donner la mesure de leur talent. Mais Barclay les bridait, leur imposant ses vues et affirmant qu'ils n'étaient que des acteurs de troisième ordre, ce qui est faux.

— Il y avait de quoi les mettre en colère, eux aussi !

— Oui, et ils l'étaient, je vous en réponds ! William Orr, qui joue particulièrement bien, était le plus vexé.

— Voilà qui devient intéressant, murmura Fatty. Continuez, je vous en prie.

— John James, de son côté, réclamait en vain une augmentation de salaire que, prétend-il, Barclay lui avait promise. Or, Barclay affirme ne s'être engagé à rien. John James s'est répandu en injures contre lui.

— Décidément, le régisseur ne semble guère être apprécié par son entourage! fit remarquer Fatty en hochant la tête. Il ne fait rien pour aider les gens, et tous doivent le détester cordialement.

— C'est l'évidence même, dit Harold. Même Charlie, doux et inoffensif comme il est, ne peut le souffrir! Voyons... N'ai-je oublié personne?... Ah! Si! Alec Grant! Lui aussi a une raison de haïr Barclay. Il lui a demandé la permission de jouer dans une autre troupe les jours où sa présence n'était pas nécessaire, et Barclay a refusé. Ça a fait tout un drame. En fin de compte, Alec Grant ne peut se produire que dans des récitals personnels, comme celui qu'il a donné précisément vendredi soir à Sheepridge. Bref, chaque membre de la troupe a un bon motif pour avoir voulu tirer vengeance du régisseur.

— A-t-on vérifié les alibis de tous ces gens? s'enquit le chef des Détectives après avoir réfléchi un instant.

— Oui. Tous sont valables à l'exception de celui de Zélia Markham. Elle a quitté le domicile de sa sœur dans la soirée, et personne ne l'a vue rentrer. Elle prétend qu'elle ne s'est absentée que dix minutes environ, pour remonter ensuite dans sa chambre. Ce trou dans son alibi et le mouchoir marqué de l'initiale Z la rendent suspecte aux yeux de M. Groddy.

Il croit qu'elle et Charlie sont complices. »

Fatty fit la grimace. Harold se replongea dans ses paperasses.

« Voilà tout ce que je peux vous apprendre, ajouta le jeune policeman. A présent, vous feriez mieux de partir... à moins que vous n'ayez du neuf à me communiquer de votre côté?

— Pas pour le moment. Encore merci, monsieur Harold. »

Fatty sortit et enfourcha son vélo. En passant devant le bureau de poste, le souvenir de sa vengeance personnelle lui revint. « Qui sait, songea-t-il, Cirrculez est peut-être encore là! » Sur quoi il s'arrêta et, après avoir gonflé ses joues de leurs tampons de caoutchouc, il entra...

Oui, M. Groddy était encore là, au guichet des télégrammes. En apercevant Fatty dont les joues semblaient tout près d'éclater, Cirrculez se figea d'horreur. Ce n'était pas possible! Ou bien il avait des visions ou cet affreux garçon couvait quelque maladie !

Mais déjà Fatty avait fait demi-tour et s'était remis en selle. Il se dirigea vers la salle des fêtes et, immobilisant sa bicyclette dans le porte-vélos réservé du parking, feignit de réparer la chaîne. Il attendait Cirrculez de pied ferme.

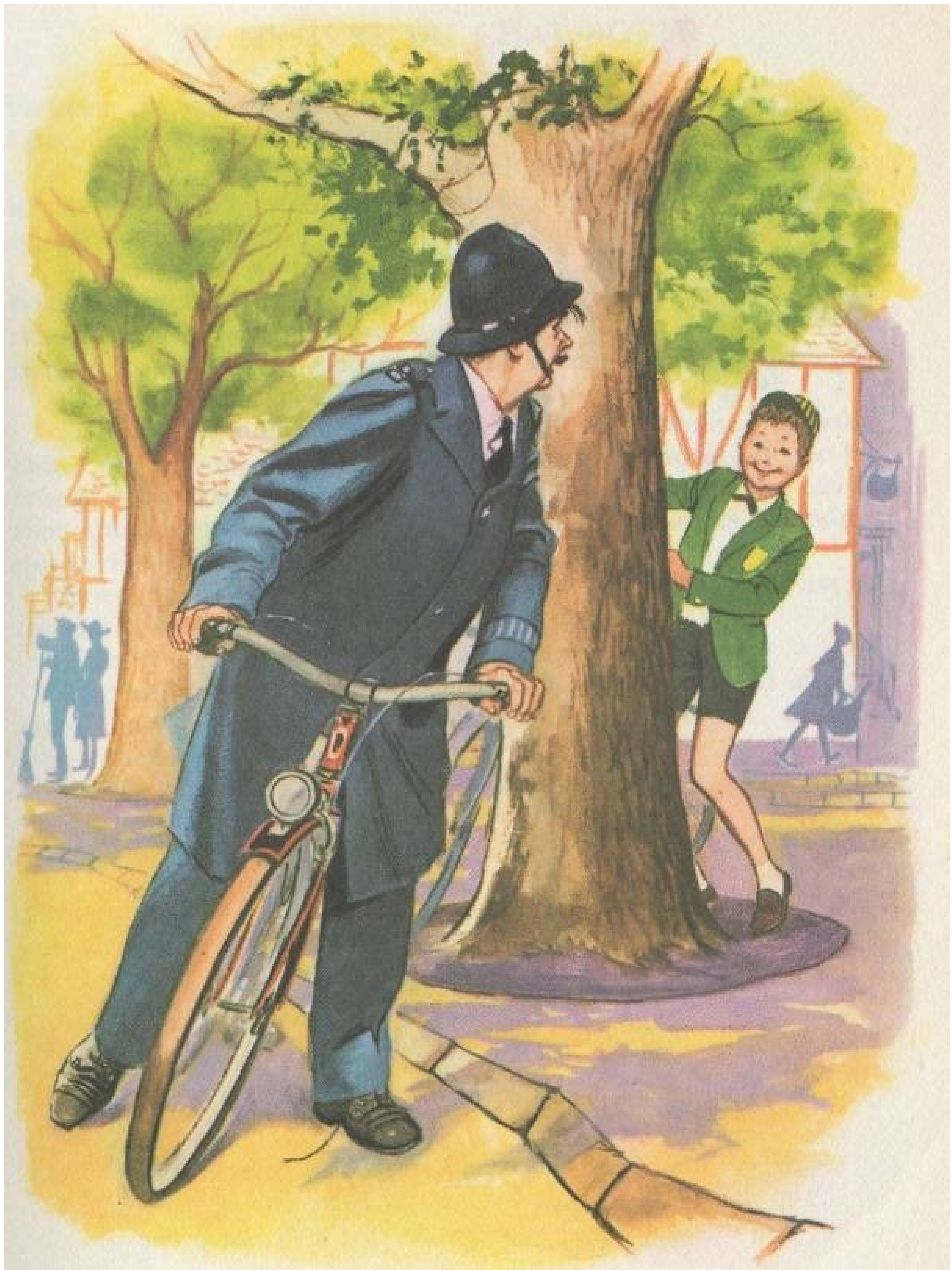
Au bout d'un moment, celui-ci arriva en sifflant et gara sa bicyclette. A peine fit-il attention au jeune garçon dont il ne voyait que le dos. C'est alors que Fatty se retourna... les joues plus enflées que jamais.

M. Groddy reçut un choc. Pour un visage de pleine lune, c'était bien là un visage de pleine lune. Tout ce qu'il trouva à dire fut :

« Vous souffrrez des dents? »

Fatty ne répondit que par un sourire qui lui distendit encore plus les joues. Fuyant cette vision de cauchemar, le gros policeman quitta le parking et s'engouffra dans la salle des fêtes.

Satisfait du succès de sa petite plaisanterie, Fatty décida de la poursuivre jusqu'au bout. Il alla donc se poster à la sortie du village, sur la route de Marlow. Assis sur le talus



Le gros homme s'arrêta, stupéfait.

herbeux, il attendit. Bientôt, M. Groddy arriva. A la vue de Fatty, il manqua choir de son vélo.

« Encorre vous! Toujourrs vous! s'écria-t-il, furieux. Vous ferriez mieux d'aller voirr un dentiste. On n'a pas idée de me suivrre comme ça!

- Mais c'est vous qui avez l'air de me suivre, monsieur Groddy! protesta Fatty. Je ne peux pas faire un pas sans vous rencontrer. Et pourquoi me suivez-vous? Est-ce que vous vous imaginez par hasard que c'est moi l'auteur du cambriolage?

— Pouah! Allez, cirrculez! cirrculez! »

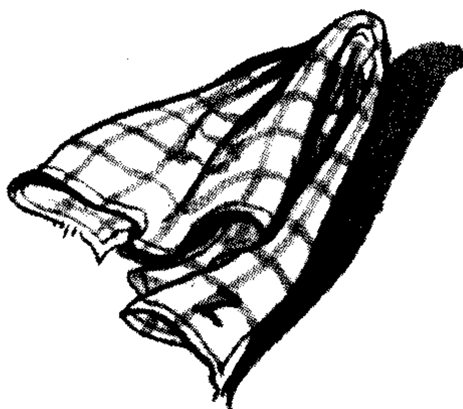
Et le policeman, furieux, poursuivit son chemin. La seule chose qui le consolât un peu de l'hypocrite persécution que lui faisait subir Fatty, c'était de se dire que le garçon ne savait rien du cas qui l'intéressait. Et ce n'était pas lui, Groddy, qui le renseignerait. Ah ! mais non !

Fatty, après avoir ri un moment sur son talus, consulta sa montre et s'aperçut qu'il n'était pas loin de midi.

« En route, Foxy ! Les autres doivent nous attendre ! »

Chemin faisant, il se demanda quels renseignements importants Daisy, Betsy, Larry et Pip avaient pu rassembler. Enfin il arriva chez Pip. Betsy lui fit signe par la fenêtre.

« Dépêche-toi, Fatty! Il y a du nouveau! Nous avons un tas de nouvelles à t'apprendre! »





CHAPITRE XV

LA REPRÉSENTATION

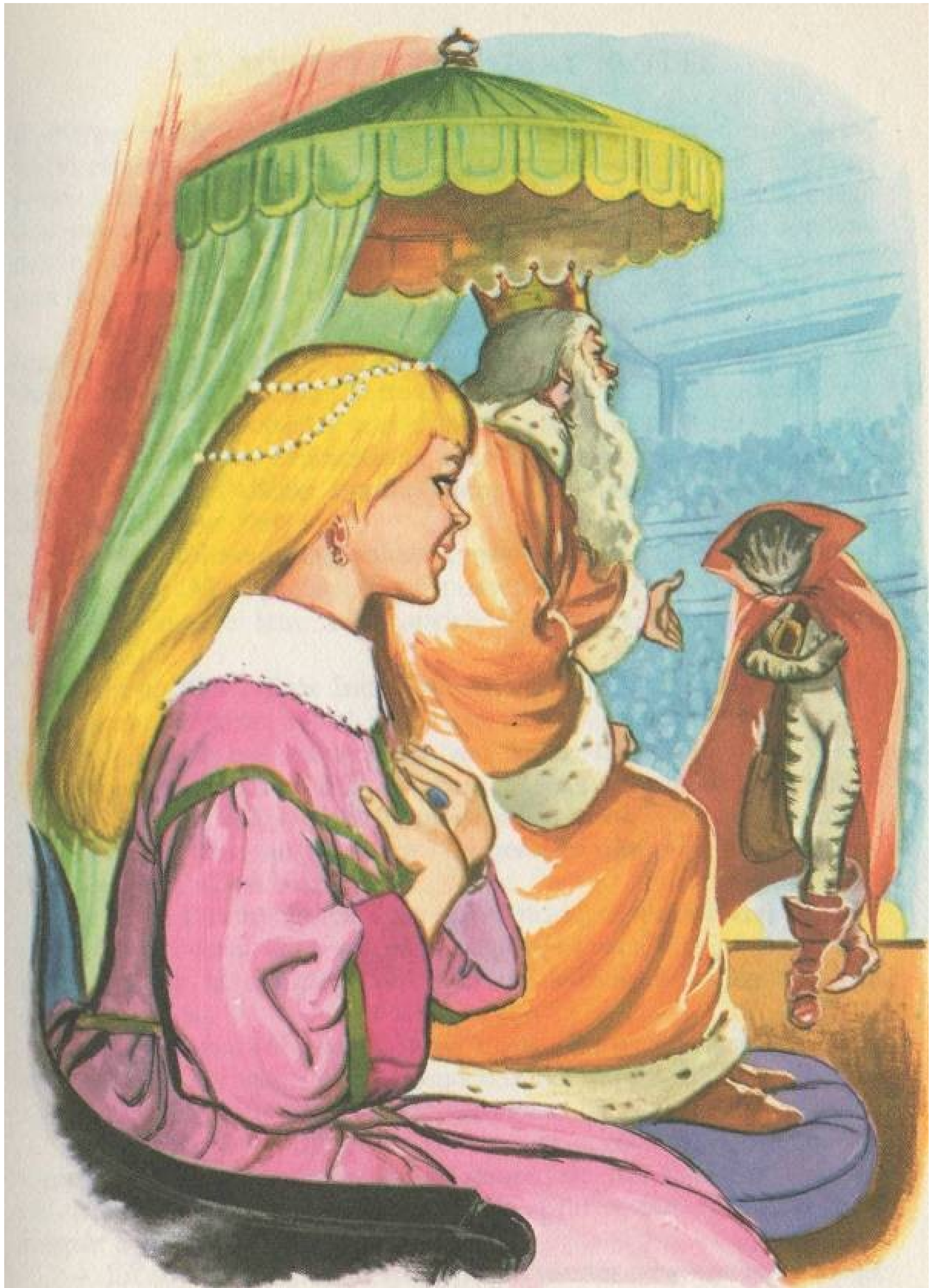
LES Détectives, enfin réunis, s'installèrent autour de la table. « Je déclare la séance ouverte, dit Fatty. Voyons vos rapports! Les filles pour commencer... »

Parlant à tour de rôle, Daisy et Betsy racontèrent ce qui leur était arrivé.

« Nous avons eu de la chance de voir Zélia en personne! conclut Daisy. Elle est sympathique au possible. Je ne la crois pas coupable, Fatty.

— Le malheur, souligna Betsy avec un soupir, c'est qu'elle fume des Players... la même marque que celle de tes mégots, Fatty. Et puis, il y a ce mouchoir marqué Z !

— Ne te tracasse donc pas, répliqua le chef des Détectives.



Elle était ravissante dans ses somptueux habits de cour.

II est probable que les autres acteurs aussi fument des Players. C'est une marque très répandue. Quant au mouchoir, il sera toujours temps d'avouer la vérité. Pour le moment, il n'est guère compromettant : Zélia aurait pu le perdre sous le porche à n'importe quel moment de la journée de vendredi. Cirrculez ne peut pas l'utiliser vraiment comme preuve.

— C'est mon avis, déclara Larry. Si Daisy s'accusait maintenant d'avoir brodé ce Z nous gâterions toutes nos chances de débrouiller nous-mêmes ce mystère.

— Ça ne m'empêche pas d'avoir des regrets! confessa Daisy.

— Je vote des félicitations aux filles! reprit Fatty d'un air joyeux en vue d'alléger l'atmosphère. Elles ont fort bien travaillé. A vous, Larry et Pip ! »

Les deux jeunes Détectives firent alors le récit de leur rencontre avec M. Barclay et rapportèrent, aussi exactement que possible, ce que leur avait appris le régisseur. Fatty avait l'air enchanté.

« Bien. Bien. Très bien! murmura-t-il lorsque ses camarades eurent terminé. Nous ne pouvons plus douter désormais que ce soit Charlie qui ait apporté son thé à M. Barclay. Une chose m'intrigue cependant. S'il est coupable ou simplement complice de l'auteur du vol, il s'est manifestement compromis en donnant lui-même la tasse au régisseur. Ce geste le désignait comme premier suspect. C'est bizarre...

— Nous l'interrogerons cet après-midi, rappela Daisy. A propos, Fatty! Nous nous sommes arrangés avec Zélia pour que les membres de la troupe nous donnent leur autographe après la représentation.

— Bien travaillé ! répéta Fatty. Vous avez su profiter de l'occasion. Bravo ! A mon tour de vous raconter ma matinée ! »

Les révélations d'Harold laissèrent les Détectives rêveurs.

« C'est curieux, fit enfin remarquer Larry, que chacun des comédiens ait une raison de se venger de Barclay! Cet homme est unanimement détesté. On dirait qu'il a fait en sorte de se mettre tout le monde à dos !

— En somme, résuma Pip, sept personnes peuvent avoir songé

à commettre ce cambriolage, mais toutes, à l'exception de Charlie et de Zélia, possèdent de solides alibis. Or, nous autres, d'après ce que nous avons appris, nous sommes enclins à penser que les deux principaux suspects sont innocents... Hum... Hum... Cette affaire est bien compliquée !

— D'accord avec toi! coupa Fatty. C'est un super-mystère... Cet après-midi, regardons bien la manière dont chacun joue! Cela peut nous servir par la suite. Puis nous réclamerons nos autographes et nous essaierons de faire parler ces gens le plus possible... Charlie en particulier.

— Et demain, que ferons-nous? demanda Larry.

— Nous continuerons à contrôler les alibis. Toi, tu iras avec ta sœur rendre visite à Mary Adams. Tâchez de découvrir si l'alibi de Lucy White est valable. Pendant ce temps, Pip et moi nous nous occuperons de Peter Watting et de William Orr. Nous tâcherons aussi de tirer au net cette histoire de cinéma... que John James présente comme son alibi !

— Oui. Il restera encore Alec Grant, rappela Betsy... L'artiste qui a donné un récital à Sheepridge.

— A quoi bon contrôler ce dernier alibi? s'écria Pip. C'est bien inutile ! Quantité de gens ont applaudi ce comédien sur une scène, à plusieurs kilomètres d'ici, au moment où le cambriolage a eu lieu... Flûte! On nous appelle pour déjeuner. A quelle heure nous retrouverons-nous cet après-midi? Et où?

— Devant la salle des fêtes, décida Fatty. Rendez-vous là-bas à trois heures moins le quart. Le spectacle commence à trois. Bon appétit, Détectives ! »

Ce jour-là, effectivement, les Détectives n'en manquèrent pas. L'enquête leur avait creusé l'estomac. Ils dévorèrent.

Après le déjeuner, Fatty consigna dans son carnet de notes les différents rapports de ses camarades. Puis il relut avec soin tout ce qu'il avait déjà inscrit dans son précieux carnet relatif au mystère. Il se sentait de plus en plus intrigué. Il y avait quantité de suspects, quantité de motifs et quantité d'alibis. Comment les Détectives arriveraient-ils à y voir clair au milieu d'un tel méli-mélo?

A trois heures moins le quart, Fatty, Larry, Daisy, Pip et Betsy se retrouvèrent comme convenu. Fatty prit les billets au guichet. Puis les enfants entrèrent dans la salle. Ils s'installèrent aussi près que possible de la scène au milieu de la seconde rangée afin de bien voir les acteurs.

La troupe des Genêts d'Or, étant des plus modestes, ne possédait pas d'orchestre. Une femme, assise au piano, jouait en sourdine. Le rideau frémissait de temps en temps, agité par le courant d'air que provoquait la porte chaque fois que de nouveaux spectateurs entraient. Fatty et ses amis admirèrent beaucoup ce splendide rideau de velours rouge avec des franges d'or!

La représentation commença à trois heures précises. Le rideau se leva, et l'assistance retint son souffle.

Le Chat Botté, féerie charmante tirée du comte célèbre de Charles Perrault, était bien fait pour captiver les jeunes spectateurs.

Lorsque Charlie Summer, déguisé en chat, fit son entrée, ce fut du délire. Les enfants le virent, s'avancer, mince et svelte, botté de cuir et revêtu du pelage lustré que Fatty, Larry et Pip avaient déjà pu voir dans la soirée du vendredi. Il jouait avec intelligence et finesse. Avec drôlerie aussi.

Il agita sa patte en direction des Détectives, exactement comme il l'avait fait le soir en question. Bientôt Zélia entra à son tour. Elle était ravissante dans ses somptueux habits de cour.

« C'est vrai qu'elle a l'air sympathique! » murmura Larry.

Un peu plus tard, durant un court entracte nécessaire au changement de décor, Betsy fit remarquer à ses amis :

« Avez-vous vu? Charlie Summer semble avoir des ennuis avec sa peau de chat?

— Quelle sorte d'ennuis? demanda Fatty, intrigué.

— Je crois que son costume a craqué, juste au creux des reins. Charlie y portait souvent la patte. J'ai même aperçu la déchirure au moment où il a tourné le dos au public.

— Espérons, dit Pip en riant, que la peau ne se fendra pas

du haut en bas avant la fin du spectacle. Ça serait amusant pour nous, mais pas pour le pauvre Charlie.

— Chut! Taisez-vous! » recommanda Daisy. L'entracte est terminé.

Le rideau se leva pour la seconde fois. La représentation se poursuivit. Fatty songeait que Charlie Summer était un très bon acteur. En scène, il semblait oublier cette timidité naturelle que chacun s'accordait à lui attribuer. Le chef des Détectives avait hâte d'interviewer le Chat Botté et de se faire enfin sur lui une opinion personnelle.

Cependant, la représentation touchait à sa fin. Le rideau descendit, puis se releva pour permettre aux artistes de venir saluer. Après quoi il retomba tout de bon. Quelques applaudissements encore, et l'assistance se retira. Il était cinq heures passées.

« Sortons vite, dit Fatty à ses camarades. Venez ! »

Leur carnet d'autographes à la main, les Cinq Détectives se précipitèrent au-dehors. S'étant postés près de la sortie des artistes, ils attendirent là dix minutes environ. Soudain la porte s'ouvrit, et Zélia parut. Son jolie visage portait encore des traces de maquillage, mais elle avait troqué ses atours de princesse contre des vêtements de ville. Ainsi habillée, elle ne ressemblait que de loin au personnage de la pièce. Malgré tout, elle restait charmante.

« Bonjour! dit-elle gentiment au petit groupe. Entrez donc! Les autres ne seront pas prêts avant cinq bonnes minutes, et je ne tiens pas à ce que vous geliez à nous attendre. Le temps s'est rafraîchi ce soir...»

Les cinq Détectives remercièrent Zélia et la suivirent dans les coulisses. Elle les fit entrer dans une grande pièce où le reste de la troupe reprenait des forces en vidant des tasses de thé bien chaud.

Peter Watting et William Orr avaient l'air moins fringant que sur scène. Un pli d'amertume marquait la bouche du premier, tandis que le second, tout jeune et aimable qu'il était, arborait une mine triste. Dire qu'un moment plus tôt ils incarnaient le roi et le marquis de Carabas !

Tous deux, cependant, accueillirent aimablement les enfants. « Bonjour, jeunes gens! Alors, on collectionne les autographes? demanda Peter Watting.

— Nous sommes très flattés, assura William Orr en souriant. Passez-nous vos carnets ! »

Puis Zélia présenta Fatty et ses amis à Lucy White qui était sa suivante dans la pièce. Sur scène, Lucy portait une magnifique perruque blonde qui trônait pour l'instant sur la cheminée à côté d'elle. Dépouillée de sa brillante toison, Lucy apparaissait comme une jeune personne assez insignifiante.

Après qu'elle eut signé les carnets des enfants, ce fut le tour de John James, un homme gigantesque qui tenait le rôle de l'ogre. Il s'exécuta avec un large sourire.

Vint ensuite un homme plutôt mince, au visage ridé. C'était Alec Grant, spécialiste des rôles féminins, et qui avait joué le personnage de la mère du marquis de Carabas avec une remarquable virtuosité. Fatty s'empressa de lui en faire compliment.

« On aurait juré que vous étiez une femme! lui assura-t-il. Et quand vous avez chanté une mélodie, votre voix elle-même ajoutait à l'illusion.

— Oui, commenta Zélia. M. Grant est un imitateur remarquable. Il excelle dans les rôles de composition. Et il chante comme un soprano... A mon avis, vous perdez votre temps parmi nous, Alec. Vous devriez vous produire sur les meilleures scènes londoniennes.

— Alec pense exactement comme vous, Zélia! coupa John James en clignant de l'œil d'un air moqueur. N'est-ce pas, Alec? Mais son contrat le lie à notre misérable troupe et Barclay ne veut pas le lâcher !

— Ne me parlez pas de cet être-là ! s'écria Alec Grant. Je le déteste..., comme vous tous d'ailleurs!... Allons, donnez-moi ce carnet, jeune homme! J'espère que vous pourrez déchiffrer ma signature. »

Effectivement, Fatty eut quelque mal à lire « Alec Grant »dans le gribouillis que l'acteur lui remit. Zélia éclata de rire :

« II écrit comme ça toujours. Il pourrait aussi bien signer

Salsifis ou Caramel! On ne verrait pas la différence. Je me demande comment vos correspondants arrivent à vous lire, Alec.

— Ils n'y arrivent pas! affirma paisiblement l'acteur. Ils attendent de me rencontrer, et alors je leur lis moi-même mes lettres... quand je peux! »

Tout le monde se mit à rire.

« Allons! Au revoir! dit encore Alec Grant en s'entortillant le cou d'une écharpe jaune. A demain! Et tâchez d'être sages! Qu'aucun de vous n'aille s'amuser à assommer notre régisseur bien-aimé! »





CHAPITRE XVI

LE CHAT BOTTÉ

FATTY s'avisa soudain qu'un des acteurs, et non le moins important, manquait. Il exprima tout haut sa surprise : « Le Chat Botté n'est pas là? Nous aimerions bien avoir son autographe !

— Sans doute est-il en train de balayer la scène, expliqua Zélia. Charlie est extrêmement complaisant, et M. Barclay en abuse en le chargeant de toutes les corvées. Comme Charlie est jeune et timide, il n'ose pas protester. Quant à moi, pour avoir protesté à sa place, vous savez ce qui m'est arrivé : on m'a renvoyée !

— Tout de même, murmura Larry, étonné. Charlie n'est pas un gamin. Il a seize ans, m'a-t-on dit.

— Oui, mais il est doux et craintif comme une petite fille. Ah ! Tenez, le voilà ! »

Le Chat Botté venait d'entrer dans la pièce. Il portait encore son costume de scène mais avait rejeté en arrière l'énorme tête moustachue qui, jusqu'alors, lui avait dissimulé le visage. Il avait une figure aimable et ouverte, dans laquelle brillaient des yeux bleus à l'expression douce et timide.

« Zélia! murmura-t-il en s'approchant de la jeune artiste. Je suis très ennuyé... Heu... Est-ce que je peux vous demander un service?

— Mais bien sûr, Charlie! s'écria Zélia avec bonne humeur. De quoi s'agit-il?

— Regardez! dit piteusement le Chat en se tournant à demi. Ma peau s'est décousue à hauteur des reins. Et je viens de m'apercevoir qu'elle est également fendue sur le devant. Est-ce que vous pourriez y faire quelques points?

— Volontiers, Charlie! Mais j'ai l'impression que tu engraisses ! avança Zélia, taquine. Tu aimes trop les glaces et les bonnes choses. Si tu continues, tu feras craquer ton costume à chaque représentation! »

Charlie allait répondre quand il avisa les enfants qu'il n'avait pas encore aperçus.

« Tiens! Bonjour... Que faites-vous ici?

— Ces jeunes spectateurs sont venus nous demander des autographes », expliqua Zélia tandis que Peter Watting et William Orr disaient bonsoir à la ronde et s'en allaient.

Lucy White leur emboîta le pas, abandonnant sa perruque blonde sur la cheminée. Machinalement, Charlie s'empara du postiche et se mit à le peigner avec soin.

« Vous voyez! murmura Zélia à l'intention des enfants. Il ne songe qu'à rendre service. Charlie a très bon cœur. Il est bien incapable d'avoir commis le vol dont on l'accuse.

— Et notre autographe? » réclama Fatty.

Charlie donna sa signature aux enfants qui le trouvaient aussi sympathique que Zélia.

« Charlie n'est pas seulement bon acteur, dit soudain celle-ci.

II est également très adroit de ses mains. Regardez comme il sculpte bien le bois. C'est lui qui m'a fait cette ravissante collection d'animaux! »

D'un coin de sa boîte à maquillage, la jeune fille avait tiré des biches, des faons, des bêtes de toutes sortes, façonnées dans le bois de manière remarquable.

« Mon Dieu! Que c'est joli! » s'écria Betsy, enthousiasmée.

Charlie la regarda en souriant puis, allant à sa boîte personnelle, il en tira un mignon Chat Botté, reproduction exacte de son personnage. Il le mit dans la main de Betsy.

« Tenez! C'est mon fétiche. Je vous le donne! Vous aurez ainsi un souvenir de moi ! »

Sans façon, Betsy se jeta au cou du garçon pour le remercier. Elle était de plus en plus convaincue de l'innocence de Charlie. Il était si bon! Si généreux!

Fatty s'avisa soudain que ses amis et lui étaient restés bien longtemps dans la loge. Ils ne pouvaient pas demeurer davantage sans paraître importuns.

« Nous allons vous quitter, Zélia », commença-t-il...

Puis il s'interrompit, rougissant :

« Oh! Excusez-moi. Je vous ai appelée par votre prénom!

— Faites donc, je vous en prie... Mais pourquoi partir si tôt? Charlie et moi, nous n'avons pas encore pris notre thé. De plus, il faut que je recouse son costume. Voulez-vous rester encore un moment? Vous partagerez notre goûter, et nous bavarderons! »

Cette proposition enchanta les enfants. Charlie semblait non moins ravi qu'eux.

« Attendez un instant, dit-il. Le temps que je me débarrasse de mon costume dans la pièce voisine... Ensuite, je vous prouverai que je sais faire le thé! »

Fatty, Larry, Daisy, Pip et surtout Betsy lui étaient sympathiques, et il en oubliait sa timidité naturelle.

« Nous acceptons bien volontiers de prendre le thé avec vous, déclara Fatty rayonnant, mais permettez-moi, Zélia, d'aller acheter quelques gâteaux supplémentaires. Tu viens, Larry? »

Les deux garçons se précipitèrent dehors. Pendant ce temps Charlie se changea et, ouvrant un placard qui faisait office de « coin cuisine », brancha une bouilloire électrique pleine d'eau. Puis il compta avec gravité le nombre de cuillerées de thé nécessaires pour tout le monde.

Fatty et Larry reparurent sur ces entrefaites porteurs de brioches, d'éclairs au chocolat, de meringues à la crème et de cakes aux fruits : ils avaient dévalisé une pâtisserie.

En voyant cette abondance de friandises, Zélia et Charlie ouvrirent des yeux ronds.

« Ma parole! s'écria la première en riant, mais c'est un véritable festin que nous allons faire! Charlie, dispose donc tous ces gâteaux dans le grand plat qui se trouve au fond du placard ! »

Charlie obéit puis se mit en devoir de verser l'eau bouillante sur le thé.

Fatty suivait ses mouvements avec attention.

« Est-ce vous qui préparez le thé tous les jours? demanda brusquement le chef des Détectives.

— Oui, répondit Charlie avec simplicité. C'est mon habitude. Je le fais d'abord pour mes camarades et moi, puis, un peu plus tard, pour M. Barclay, le régisseur.

— C'est donc vous qui l'avez servi à M. Barclay vendredi soir?

— Non, soupira Charlie en se rembrunissant. Précisément ce n'est pas moi. Ce gros policeman... M. Groddy... veut absolument que j'avoue avoir porté à notre régisseur une tasse de thé dans laquelle j'aurais versé une drogue. Mais je continuerai à le nier... bien que M. Barclay lui-même me donne le démenti. »

Très émotif, le pauvre Charlie en avait les larmes aux yeux.

« Voyons, murmura Fatty d'une voix persuasive. Expliquez-nous cela en détail. Nous sommes vos amis, Charlie. Nous ne vous croyons pas coupable.

— Vraiment? murmura Charlie en paraissant déjà un peu consolé. Eh bien, il n'y a pas grand-chose à dire. Zélia et les autres étaient partis. Je n'avais pas encore eu le temps de retirer mon costume de Chat, car j'avais préféré me débarrasser tout de suite du rangement des décors. A un moment donné, je suis entré dans

la pièce du rez-de-chaussée où il y a un radiateur électrique. C'est alors que je vous ai aperçus tous les trois, ajouta Charlie avec un faible sourire qui s'adressait à Fatty, Larry et Pip.

— Que racontes-tu, Charlie? s'écria Zélia stupéfaite. Tu es en train d'inventer! Tu n'as certainement vu personne. Sans quoi, tu l'aurais déjà dit.

— Si, assura Charlie. J'ai vu ces trois garçons. Ils avaient le nez collé à la fenêtre. Je leur ai même fait bonjour avec la patte et je leur ai joué la comédie pour eux tout seuls. Hélas ! je crois que je les ai seulement effrayés.

— C'est vrai que Charlie nous a vus! dit Fatty... Mais pourquoi n'avez-vous pas parlé de nous au policeman qui vous a interrogé?

— Cela m'était sorti de la tête, avoua Charlie. De toute façon, pourquoi aurais-je parlé de vous? Vous m'avez été sympathiques dès le premier coup d'œil. Je ne voudrais pas qu'on vous soupçonne, vous aussi ! »

Cette déclaration toucha beaucoup les enfants. « Qu'avez-vous fait après notre départ? demanda Fatty avec douceur.

— J'ai préparé du thé... pour M. Barclay et pour moi. J'en prends toujours deux fois : d'abord avec mes camarades, puis lorsque j'en refais pour le régisseur.

— En avez-vous bu avant lui, demanda encore Fatty, ou seulement après lui avoir monté le sien?

— Le thé était brûlant, et M. Barclay l'aime juste chaud. J'ai donc bu avant lui, puis j'ai rangé quelques affaires qui traînaient.

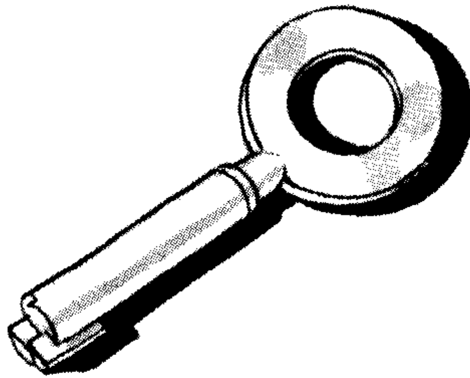
— Et ensuite vous avez monté le thé au régisseur? insista Fatty.

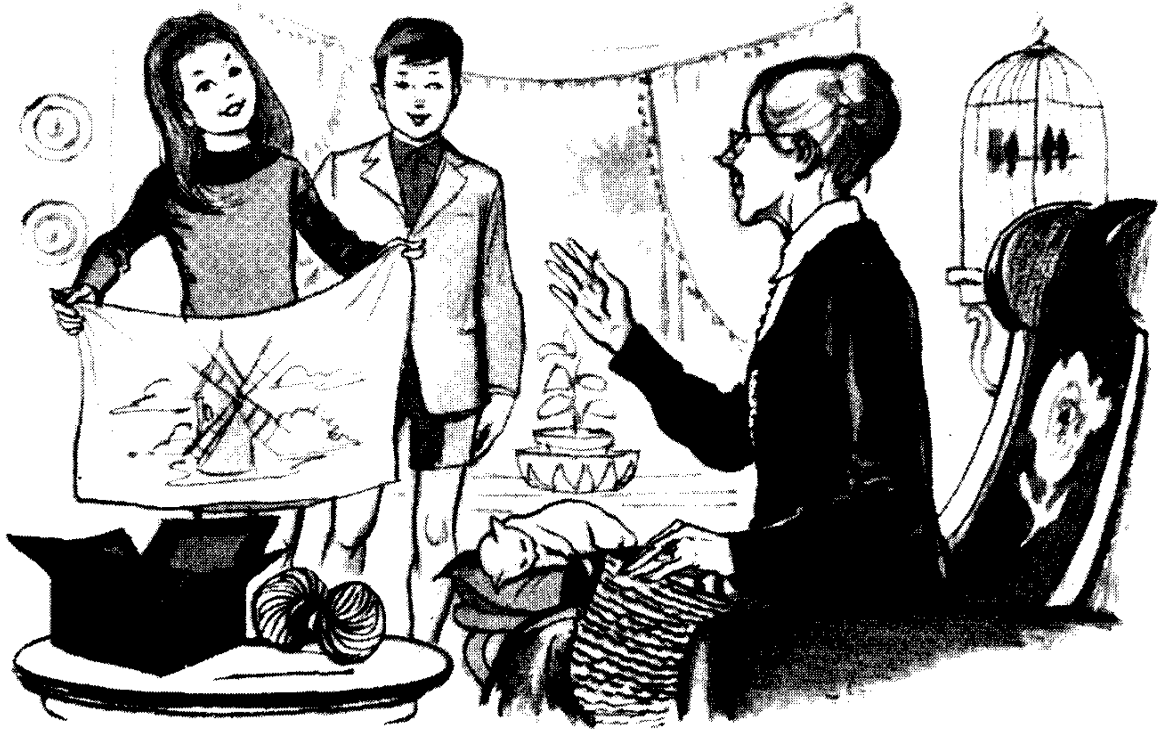
— Non, non et non ! Puisque je me tue à vous dire que je ne lui ai rien porté! Ça peut sembler bizarre, mais c'est comme ça. Je me suis senti brusquement fatigué. Je me suis étendu sur le tapis, et le sommeil est venu d'un coup. Voilà pourquoi je n'ai pas monté son thé à M. Barclay. Et je ne comprends pas pourquoi il prétend le contraire!»

Un long silence suivit cette affirmation. Les enfants ne savaient que croire.

Fatty fut le premier à se reprendre.

« N'y pensons plus pour le moment, conseilla-t-il. Que diriez-vous de cet éclair au chocolat, Charlie? Passe le plat à la ronde, Betsy... Ce thé est excellent! »





CHAPITRE-XVII

L'ALIBI DE LUCY

APRÈS cela, plus personne ne parla du cambriolage du vendredi précédent. Le sujet, c'était évident, bouleversait Charlie à l'extrême. Fatty était très intrigué. Le Chat Botté avait bel et bien servi son thé à M. Barclay. Le régisseur était formel sur ce point, et il n'avait pu commettre d'erreur puisque Charlie portait encore son costume de scène lorsqu'il lui avait monté sa tasse. Mais alors, pourquoi Charlie s'obstinait-il à nier? Essayait-il, très maladroitement, de protéger quelqu'un?

Et dans ce cas, qui voulait-il ainsi sauver des griffes de la police? Zélia? Non! Personne au monde ne pouvait soupçonner la douce jeune fille d'avoir drogué le régisseur et cambriolé le coffre. Personne... sauf M. Groddy!

Il devenait de plus en plus urgent de vérifier les alibis. Si l'un d'eux présentait la moindre faille... alors Fatty saurait quelle était la personne que Charlie tentait de protéger.

Le chef des Détectives espérait de tout son cœur que la journée du lendemain, lui permettrait de découvrir le coupable. Dans le cas contraire, on pouvait prédire que Cirrculez arrêterait l'infortuné Chat Botté... et Zélia par-dessus le marché! Du moment que le gros policeman s'était fourré dans la tête que ces deux-là étaient complices, rien ne l'en ferait démordre sinon des preuves convaincantes de leur innocence.

Comme les enfants et leurs hôtes achevaient de goûter, une voix grondeuse leur parvint de l'étage au-dessus :

« Qu'est-ce que ce bruit? Je vous entends parler, Zélia! Vous êtes donc encore là? »

La jeune comédienne entrebâilla la porte.

« Oui, monsieur Barclay, répondit-elle. Je suis restée pour réparer le costume de Charlie. Il lui est arrivé un léger accident... Nous avons invité à prendre le thé avec nous quelques enfants venus nous demander des autographes.

— Dans ce cas, jeta la voix railleuse du régisseur, dites-leur de se méfier de Charlie! Il est bien capable de verser un narcotique dans leur tasse ! »

Sur cette pointe, M. Barclay ferma à toute volée la porte de son bureau.

« Charmante nature, vraiment! murmura Larry avec une grimace comique. Nous avons fait sa connaissance ce matin, Pip et moi, et il ne nous a pas été sympathique.

— Je suis bien d'accord avec vous! soupira Zélia. Allons, mes petits, mieux vaut vous en aller maintenant. J'en ai pour un bon quart d'heure encore avant d'avoir raccommodé cette peau de chat ! »

Les Détectives prirent donc congé de Zélia et de Charlie après les avoir remerciés et leur avoir chaleureusement serré la main. Ils allèrent reprendre leurs bicyclettes dans le parc de stationnement où ils les avaient laissées.

« Nous n'avons pas perdu notre temps, déclara Fatty à ses

camarades. Nous avons interrogé tous les suspects et nous avons pu parler longuement avec Charlie et Zélia.

— Crois-tu l'histoire que nous a racontée Charlie? demanda Pip.

— Je crois qu'il a bien dû monter cette tasse de thé... et pourtant je suis certain qu'il ne ment pas! Les deux choses paraissent inconciliables. Je n'ai jamais été aussi intrigué de ma vie.

— En tout cas, décréta Betsy avec assurance, ce n'est pas Zélia la coupable. Elle est si gentille !

— Je suis de ton avis! acquiesça Fatty. Elle est aussi innocente que toi, Betsy, j'en jurerais! Il nous faut donc chercher ailleurs, voilà tout ! Demain, nous aurons du travail ! »

Le lendemain matin, les Détectives se mirent à l'œuvre, Larry et Daisy se rendirent chez Mary Adams dans le dessein de contrôler l'alibi de Lucy White. Fatty et Pip, de leur côté, s'acheminèrent, en suivant la rivière, vers *l'Auberge du Cheval Blanc* avec l'espoir de découvrir si Peter Watting et William Orr



étaient bien venus là le vendredi précédent, ainsi qu'ils l'affirmaient.

« Cet après-midi, confia Fatty à Pip, nous nous occuperons de John James et d'Alec Grant s'il nous reste du temps, car je crois qu'il nous faut faire vite... Cirrculez ne va pas tarder à se manifester et, pour peu qu'il achève d'effrayer notre pauvre Chat Botté, je parie que Charlie avouera n'importe quoi! »

Daisy, cependant, avant de se mettre en route, avait eu soin de se munir d'un dessus de coussin qu'elle avait commencé à broder l'année précédente mais qu'elle n'avait jamais eu le temps de finir.

« Ce sera le prétexte de notre visite à Mary Adams, expliqua-t-elle à son frère. Au fond, je crois qu'il est bien inutile de chercher à vérifier l'alibi de Lucy White. Elle a l'air vraiment inoffensif, la pauvre ! »

Après avoir ouvert la porte à ses visiteurs, Mary Adams s'exclama :

« Mais c'est Mlle Daisy et M. Larry! Voilà longtemps que je ne vous avais vus ! Comme vous avez grandi ! »

Elle les fit entrer, leur offrit des biscuits et du chocolat... C'était une aimable vieille femme, un peu handicapée par ses rhumatismes, mais encore très capable de coudre et de tricoter. Daisy défit son paquet.

« S'il vous plaît, demanda-t-elle, pourriez-vous achever de broder ce coussin? J'aimerais l'offrir à maman pour sa fête, mais je travaille trop lentement pour le terminer à temps. D'autant plus que j'ai encore six mouchoirs à marquer! »

Mary Adams accepta sans hésitation la tâche qu'on lui proposait et refusa d'entendre parler de paiement. Aimant beaucoup Daisy et sa mère, elle était heureuse de leur rendre service.

« Vous êtes trop gentille, déclara Daisy, un peu confuse. Je vous apporterai un gros bouquet de nos jonquilles dès qu'elles seront fleuries. Elles sont terriblement en retard cette année.

— Cela me fera grand plaisir, assura Mary. Vous reviendrez tous les deux, j'espère! Je suis si contente lorsque je reçois des visites!»

Larry aperçut là une entrée en matière.

« Vous avez bien des amis qui viennent vous voir de temps en temps! dit-il. Lucy White par exemple! Nous lui avons demandé un autographe hier. Je crois que vous la connaissez depuis longtemps?

— Oh! oui. Cette chère Lucy! La semaine dernière, alors que j'étais malade, elle est venue me tenir compagnie tous les soirs.

— Même vendredi ? demanda brusquement Larry.

— Ah! Vous êtes comme M. Groddy! soupira tristement Mary. Il n'a cessé de me poser des questions au sujet de ce vendredi soir. Mais oui, Lucy était bien ici! Elle est arrivée à six heures moins le quart et a tricoté près de moi jusqu'à neuf heures et demie.

— Lucy ne vous a quittée à aucun moment? demanda Daisy d'une voix douce.

— Non. Même pas à huit heures, quand elle m'a préparé mon dîner. Elle avait apporté ce qu'il fallait comme provisions et n'a pas eu besoin de sortir. Lucy est une charmante fille. Elle me gâte beaucoup.»

L'alibi de Lucy était donc confirmé... A cette minute précise, on sonna à la porte.

« Ne vous dérangez pas. Je vais ouvrir », proposa Daisy.

Elle ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec Cirrculez qui la foudroya du regard.

« *Que* faites-vous ici? s'écria-t-il.

— Nous avons apporté un travail de couture à Mary Adams, répondit Daisy d'un air digne.

— Marry Adams est chez elle? s'enquit le policeman.

— Encore vous! s'écria la vieille femme. Que me voulez-vous? Je ne peux rien vous apprendre de nouveau. Allez-vous-en. Vous me faites perdre mon temps.

— Perrmettez-moi de vous poser seulement une ou deux questions supplémentairres », dit le policeman en s'avançant.

Tandis qu'il s'installait, Daisy et Larry s'empressèrent de filer. Leur mission était accomplie. Ils n'avaient plus qu'à aller rejoindre Betsy, préposée à la garde de Foxy.

Pendant ce temps, Fatty et Pip étaient arrivés à *L'Auberge du Cheval Blanc.* Un écriteau annonçait « Café, sandwiches, saucisses chaudes ». Les deux garçons entrèrent et prirent place à une petite table fleurie. Une toute jeune fille s'approcha pour prendre leur commande.

« Du café... et des gâteaux si vous en avez! demanda Fatty.

— Nous en avons... et faits à la maison encore! Je vais vous en apporter tout un assortiment! »

La course avait affamé les deux Détectives. Ils dévorèrent.

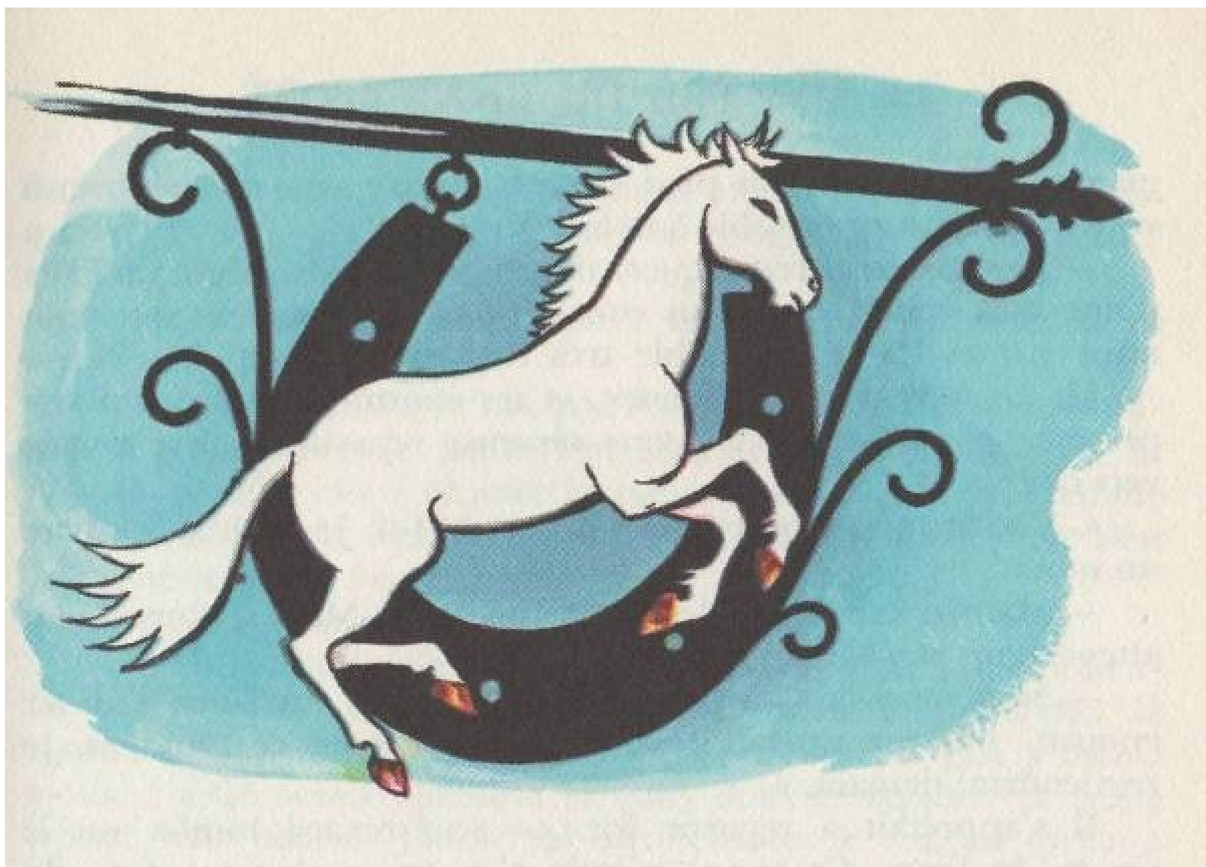
« Je suis bien content, déclara Fatty entre deux bouchées, que la vérification des alibis de Peter Watting et de William Orr nous ait amenés à découvrir cet endroit charmant. Il me convient tout à fait. Que ces gâteaux sont donc bons !

— Ne mange pas tant, conseilla Pip, alarmé de la fringale de son camarade. Tu n'auras plus faim pour le déjeuner!

— Bah! Tant pis!... Aide-moi à vider cette assiette! » Quand Pip et Fatty furent enfin rassasiés, le chef des Détectives décida qu'il était temps de passer à « la besogne sérieuse ». C'est alors qu'une silhouette familière surgit soudain, venant de l'extérieur.

« Nom d'une pipe! souffla Fatty. Voilà Cirrculez! »





CHAPITRE XVIII

AU CHEVAL-BLANC

M. GRODDY s'avança jusqu'à la table des deux garçons. « Parrtout où je vais, marmonna-t-il d'un air sombre, je tombe surr vous ou surr vos amis. Que faites-vous ici?

- Nous mangeons quelques gâteaux, vous le voyez, répondit poliment Fatty. C'est une chance qu'il en reste encore un ou deux. Servez-vous, je vous en prie ! » Le policeman déclina l'offre.

« J'en ai parr-dessus la tête de vous rrencontrrer à chaque pas, déclara-t-il. Je viens de rrendrre visite à Marry Adams et j'ai trrouvé là-bas les petits Daykin. Maintenant j'arrive ici et je vous y vois attablés tous les deux. J'ai l'imprression de

ne pouvoirr mettrre un pied devant l'autrre sans me heurrter à vous ! C'est insupporrtable à la fin !

— Je vous ferai remarquer, monsieur Groddy, répliqua Fatty d'une voix suave, que nous vous voyons aussi souvent que vous nous voyez! Ça nous semble très curieux. N'est-ce pas, Pip?»

M. Groddy parut suffoquer, et ses énormes joues s'empourprèrent. A cet instant, la jeune serveuse reparut, et il se tourna vers elle :

« Votrre mèrre est-elle là? demanda-t-il. Je désirre lui dirre un mot.

— Maman est sortie. Je suis toute seule. Mais si vous voulez attendre un peu...

— Non, non, je n'ai pas le temps, soupira Cirrculez d'un air ennuyé. J'ai un trravail fou surr les brras en ce moment. Je rreviendrrai demain. »

II s'apprêtait à repartir lorsque son regard tomba sur le visage de Fatty. Ce visage n'était plus anormalement distendu comme la dernière fois que le policeman l'avait aperçu.

« Tiens! murmura-t-il d'un ton soupçonneux. Qu'est-ce que vous avez fait à vos joues? Elles sont beaucoup moins grosses aujourrd'hui!

— Eh bien?... peut-êtrre me suis-je fait arracher toutes les dents? Voyons, que j'essaie de me rappeler...

—Jeune insolent! » grommela M. Groddy en quittant l'auberge.

La petite serveuse éclata de rire dès qu'il fut parti.

« Comme vous êtes drôle! s'écria-t-elle en s'adressant à Fatty. Je n'aime pas du tout ce policeman. Il est déjà venu nous interroger, maman et moi, pendant des heures. Il voulait savoir si deux messieurs dont il nous a fait la description étaient bien venus à l'auberge vendredi soir.

— Je sais de qui il s'agit, déclara vivement Fatty. Ces deux hommes sont des comédiens. J'ai leur autographe dans mon carnet. S'ils étaient là vendredi, je parie qu'ils ont apprécié vos gâteaux maison?

— Ils étaient là en effet, et je suis certaine que c'était vendredi. Je ne peux pas me tromper parce que c'était le jour

de mon anniversaire. Je me souviens même *de* ce que je faisais quand ils sont arrivés : j'écoutais le programme de la radio... celui de six heures et demie.

— Six heures et demie! répéta Fatty comme pour noter ce détail mentalement.

— Oui. Mais ils ne m'ont pas commandé des gâteaux, expliqua la jeune serveuse. Seulement du café et des sandwiches. Et puis ils se sont mis à écouter la radio avec moi. Le programme était véritablement très intéressant. Par malheur, notre poste s'est détraqué vers sept heures.

— Qu'est-il arrivé alors ?

— Eh bien, Peter Watting — j'ai appris son nom à ce moment-là — s'y entend en électricité. Il s'est offert à rechercher la cause de la panne. Maman a accepté volontiers. Elle a même ajouté : « Ce serait agréable si vous pouviez réparer ce poste « pour huit heures. J'aimerais bien écouter le concert qu'on a « annoncé pour cette heure-là! »

— Peter Watting a-t-il réussi à satisfaire votre mère?

— Hélas! non. Il était huit heure» vingt lorsqu'il a terminé... Après cela, Peter Watting et son ami William Orr sont partis. Vous savez que le pont sur la rivière est hors de service pour quelque temps en raison de travaux. Nos deux clients ne voulaient pas rater le dernier bac qui fait la navette d'une rive à l'autre. »

Tout ce que la jeune serveuse racontait là était du plus haut intérêt. Son récit prouvait, sans contestation possible que Peter Watting et William Orr étaient étrangers au vol de la salle des fêtes. Elle n'avait aucune raison de mentir.

Fatty la félicita pour ses excellents gâteaux et régla la note. Puis il quitta l'auberge avec Pip.

« Nous avons encore du temps devant nous, fit remarquer le chef des Détectives à son compagnon. Nous allons en profiter pour passer au cinéma voir si nous pouvons apprendre quelque chose concernant l'alibi de John James. »

Tous deux firent donc un crochet et s'arrêtèrent au cinéma. Une fille, derrière le guichet, rangeait de la monnaie dans un tiroir.

« Bonjour, lui dit Fatty. Heu..., pouvez-vous nous renseigner sur le programme de la semaine dernière?

— Pourquoi? Vous avez l'intention de le voir? demanda l'employée en pouffant de rire. Je crois que vous êtes un peu en retard.»

Les garçons rirent avec elle, puis Fatty, suivant l'inspiration du moment, expliqua :

« Nous avons une petite discussion, mon camarade et moi ! Il prétend qu'on donnait *Oliver Twist* et je soutiens que c'était *Henri VIII.*

— Eh bien, répondit la jeune fille toujours riant, vous vous trompez tous les deux. La semaine dernière, nous avons passé *King Kong!* »

Fatty remercia gentiment et fit un brusque demi-tour pour s'en aller. Ce mouvement lui valut de se trouver nez à nez avec... Cirrculez! Il trébucha et se retint à l'uniforme de son ennemi.

« Voulez-vous me lâcher ! s'écria le policeman furieux. Ah ! ça! C'est encorre vous! Toujourrs vous! Qu'est-ce que vous fabrriquez dans le coin?

— Ils voulaient des billets pour une séance de la semaine dernière! lança l'employée qui se tordait de rire.

— Tiens, tiens! grommela M. Groddy de plus en plus soupçonneux. Voyez-vous ça! »

Puis la pensée lui vint que Fatty était sans doute venu au cinéma pour la même raison que lui : tenter de vérifier l'alibi de John James. La colère le prit, plus forte que jamais.

« Si je vous pince encorre à fourrer votre nez... »

Mais son discours menaçant fut perdu pour les coupables : Fatty et Pip étaient déjà loin.

« Flûte! murmura Fatty, mécontent de la tournure prise par les événements. Je parie que Cirrculez tirera de cette fille des renseignements précieux qu'elle est bien capable de nous refuser à nous !

— Oui, soupira Pip. Notre démarche a abouti à un échec. » II s'interrompit net et donna une joyeuse bourrade à Fatty. « Mais attends donc, mon vieux! J'ai une idée! Nous allons



Le film était tellement sensationnel que je ne m'intéressais qu'à lui.

interroger Ida, notre bonne. Elle va régulièrement au cinéma le vendredi, en fin d'après-midi. C'est sa distraction de la semaine. Je lui ai entendu dire l'autre jour qu'elle n'avait pas manqué une seule séance depuis cinq ans !

— Je parie qu'elle aura manqué celle de vendredi dernier, murmura Fatty qui, exceptionnellement, voyait les choses en noir tout à coup. Enfin, essayons toujours ! »

Ida accueillit aimablement les deux garçons quand ils entrèrent dans sa cuisine.

« Betsy est allée promener votre chien, dit-elle à Fatty. Ensuite, elle doit le ramener chez vous. Voyons, monsieur Pip, que désirez-vous? »

Pip, en guise d'entrée en matière, demanda modestement un verre d'eau pour lui et son ami. Généreuse, Ida leur servit deux grands verres de limonade. Fatty remercia :

« Cette limonade est meilleure que celle qu'on vend en petites bouteilles à l'entracte du cinéma! déclara-t-il. Je crois que vous êtes une fervente du ciné, n'est-ce pas, Ida?

— Je pense bien, monsieur Frederick! Depuis cinq ans, sans interruption, j'y vais tous les vendredis!

— Même la semaine dernière?

— Bien sûr! Vendredi, à la séance de six heures, comme d'habitude ! On donnait un très beau programme. Après les actualités, on a passé un dessin animé, puis on a joué *King Kong.*

— Vous n'avez vu là-bas personne de connaissance? demanda Fatty qui ne savait pas au juste comment conduire l'entretien et manquait d'idées pour la première fois de sa vie.

— Je n'ai pas fait attention, répondit Ida, surprise. D'ailleurs le film était tellement sensationnel que je ne m'intéressais qu'à lui. Quel dommage qu'il y ait eu tant de coupures!

— Des coupures? répéta Fatty, intéressé soudain. *Que* voulez-vous dire par là?

— Oh! Vous savez bien... L'écran devient blanc subitement, alors que les personnages continuent à parler... C'est la pellicule qui se déchire, je suppose. Cela s'est produit à plusieurs reprises vendredi dernier.

— Combien de fois? s'enquit Fatty de plus en plus intéressé.

— Quatre ! Et toujours aux moments les plus palpitants ! Tout le monde rouspétait dans la salle.

- Je comprends ça, murmura Fatty. Eh bien, merci beaucoup Ida! Cette limonade était excellente! Tu viens, Pip? »

II entraîna son ami dans le jardin.

« Félicitations pour ton idée, mon vieux, lui dit-il. Ida nous a fourni un détail de valeur. Il ne nous reste plus qu'à rencontrer John James et nous assurer qu'il a bien remarqué les coupures du film. S'il a assisté à la séance de six heures, vendredi dernier, il se souviendra certainement de la mauvaise qualité de la projection. Dans ce cas, son alibi sera vérifié !

— D'accord! Mais comment mettre la main sur John James? demanda Pip. Nous ne pouvons tout de même pas aller le trouver pour lui poser à brûle-pourpoint la question...

— Évidemment! Il faudra inventer un prétexte pour l'aborder... Dès cet après-midi... »

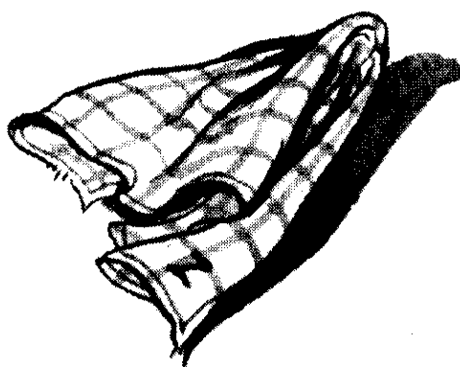
Pip coupa la parole à Fatty.

« Cet après-midi? Nous ne saurons même pas où le prendre! Il ne joue pas dans la pièce qu'on donne aujourd'hui ! »

Fatty réfléchit.

« Écoute! Voici l'heure du déjeuner! Je vais rentrer chez moi et je téléphonerai immédiatement à Zélia. Elle nie dira peut-être où joindre John James. Si j'obtiens le renseignement, nous agirons sans tarder. Les autres pourront venir avec nous... La pauvre Betsy doit être impatiente de participer à l'enquête! Allons, à cet après-midi, Pip !

- Entendu! Et bon appétit... s'il t'en reste! »





CHAPITRE .XIX

UN PIQUE-NIQUE IMPRÉVU

AINSI qu'il l'avait projeté, Fatty se hâta de téléphoner à Zélia. « Allô! Zélia? Comment allez-vous?... Excusez-moi de vous déranger, mais j'ai quelque chose à vous demander. Sauriez-vous par hasard où je pourrais joindre John James cet après-midi? Je désire lui parler.

- Voyons un peu,... répondit la voix claire de Zélia qui semblait réfléchir. Je crois bien lui avoir entendu dire qu'il se proposait de s'offrir un petit pique-nique à l'heure du thé. On lui a parlé d'un site ravissant, à flanc de coteau, sur la colline qui se trouve de l'autre côté de la rivière. Il paraît que les gens du pays vont souvent y manger sur l'herbe tant la vue est jolie de là-haut.

— Oui. Je connais l'endroit, assura Fatty. Je vous remercie, Zélia. Je tâcherai d'aller y faire un tour... »

La jeune comédienne apprit alors à Fatty que M. Groddy interrogeait une nouvelle fois le pauvre Charlie dans la soirée.

« II a l'air résolu à obtenir une confession totale de notre malheureux Chat Botté, ajouta-t-elle avec indignation. Je le crois de taille à obliger Charlie à se déclarer coupable d'une faute qu'il n'a pas commise. C'est honteux! »

Fatty raccrocha, très contrarié. Charlie était tellement émotif! Si le policeman l'effrayait suffisamment cette fois-ci, Charlie pouvait fort bien s'affoler au point d'endosser la responsabilité du cambriolage !

Sitôt après déjeuner, le chef des Détectives téléphona à Larry, puis à Pip. Il les mit au courant des projets de John James.

« Nous devons contrôler son alibi au plus tôt, déclara-t-il. Pour cela, nous le questionnerons habilement à propos de la séance de cinéma de vendredi. Voici donc ce que je propose : préparons un pique-nique de notre côté. Nous goûterons sur la colline, comme John James. Ainsi, il ne soupçonnera pas nos intentions et nous pourrons poursuivre notre enquête en nous donnant du bon temps. »

Cette escapade champêtre reçut l'approbation de tous.

« Fatty a toujours des idées merveilleuses ! soupira avec délice Betsy qui tenait un écouteur tandis que le chef des Détectives parlait à son frère.

— Rendez-vous au bac à trois heures moins le quart, Pip ! dit encore Fatty. Mais avant de te mettre en route, tâche d'obtenir des précisions au sujet des coupures du film. Demande à Ida à quels moments exacts elles se sont produites. Et pour ne rien oublier, note-le sur un bout de papier. Le moindre détail peut être important. John James reste notre seul espoir. Je crois en effet que nous pouvons dès maintenant éliminer Alec Grant dont l'alibi peut être étayé par le témoignage de centaines de personnes. »

Les Cinq Détectives et leur Chien furent exacts au rendez-vous. Ils se retrouvèrent devant l'embarcadère du bac.

Chacun s'était muni d'alléchantes provisions. Pip, en outre, avait pensé à apporter une couverture.

« Pour être mieux installés, expliqua-t-il, au cas où l'herbe serait humide.

— Ah! voici le bac! signala Fatty à ses amis. Laissez-moi payer vos places. J'ai beaucoup d'argent de poche en ce moment. »

Chemin faisant, il demanda au batelier :

« Vous avez déjà eu des passagers, cet après-midi?

— Non, répondit l'homme en hochant la tête. Pas encore.

— John James n'a donc pas encore traversé, chuchota le chef des Détectives à ses camarades. Hep! Foxy! Ne t'approche pas si prés du bord ! Tu vas piquer une tête dans l'eau ! »

Arrivés sur l'autre rive, les enfants traversèrent un pré, puis commencèrent à gravir la colline. Au bout d'un moment, Fatty repéra un endroit frais et ombragé. Il s'arrêta.

« D'ici, déclara-t-il, nous ne perdrons pas le bac des yeux. Peut-être même arriverons-nous à distinguer John James à cette distance. Il est tellement grand et gros ! »

Ce jour-là, le soleil printanier était particulièrement ardent. Des fleurs nouvellement écloses embaumaient l'air. Larry s'étendit tout de son long sur l'herbe.

« A vous quatre, déclara-t-il aux autres Détectives, vous suffirez bien à guetter notre suspect. Moi, je vais m'offrir un petit somme ! »

Larry ne dormait pas depuis dix minutes que Fatty le secoua :

« Réveille-toi, paresseux! Regarde! N'est-ce pas John James qui se tient sur l'autre rive, à attendre le bac? »

Larry se redressa. Il avait une vue plus perçante que ses compagnons et les renseigna sans hésiter.

« Oui, c'est bien lui. Espérons qu'il ne changera pas d'idée et viendra dans notre direction. Par cette chaleur, je me vois mal le suivant à la piste sur des kilomètres. »

Par bonheur, les craintes de Larry furent vaines. John James, car c'était lui en effet, prit le bac, traversa la rivière, mit pied à terre et commença à son tour à gravir le chemin assez raide de la colline.

« Maintenant, décida Fatty en se levant, cachons-nous par ici et surveillons-le. Une fois qu'il *se* sera installé quelque part, nous déballerons nos provisions à proximité et nous engagerons la conversation.

— Comment l'aiguillerons-nous sur son alibi? s'enquit Daisy, inquiète.

— Je me débrouillerai ! promit Fatty. Tout ce que je vous demande, c'est de m'épauler en posant d'innocentes questions. Dépêche-toi de rouler ta couverture, Pip! Le voilà qui arrive! »

Les Cinq Détectives et Foxy s'égaillèrent dans les prés voisins. Tout en cueillant des fleurs, pour le cas où John James les aurait aperçus, les enfants ne quittaient pas des yeux le comédien qui montait le sentier. Parvenu à leur hauteur, le grand et gros homme fit halte. Il était un peu essoufflé. Après avoir étudié les lieux, il avisa une banquette d'herbe, à l'ombre d'un arbre, et s'y allongea d'un air satisfait. Les mains croisées derrière la nuque, il pouvait admirer à loisir la belle vue qui s'étendait à ses pieds.

Fatty estima qu'il était temps d'agir.

« Par ici! cria-t-il aux autres. J'ai trouvé un coin épatant! Nous y serons très bien ! »

Puis il fit mine d'apercevoir John James.

« Oh ! Excusez-moi, monsieur. Cela vous ennuierait-il que nous étendions notre couverture près de vous?

— Pas le moins du monde, répondit l'acteur en souriant, à condition que vous ne me rompiez pas les oreilles par vos cris. Mais non ! Vous semblez être des enfants bien élevés !

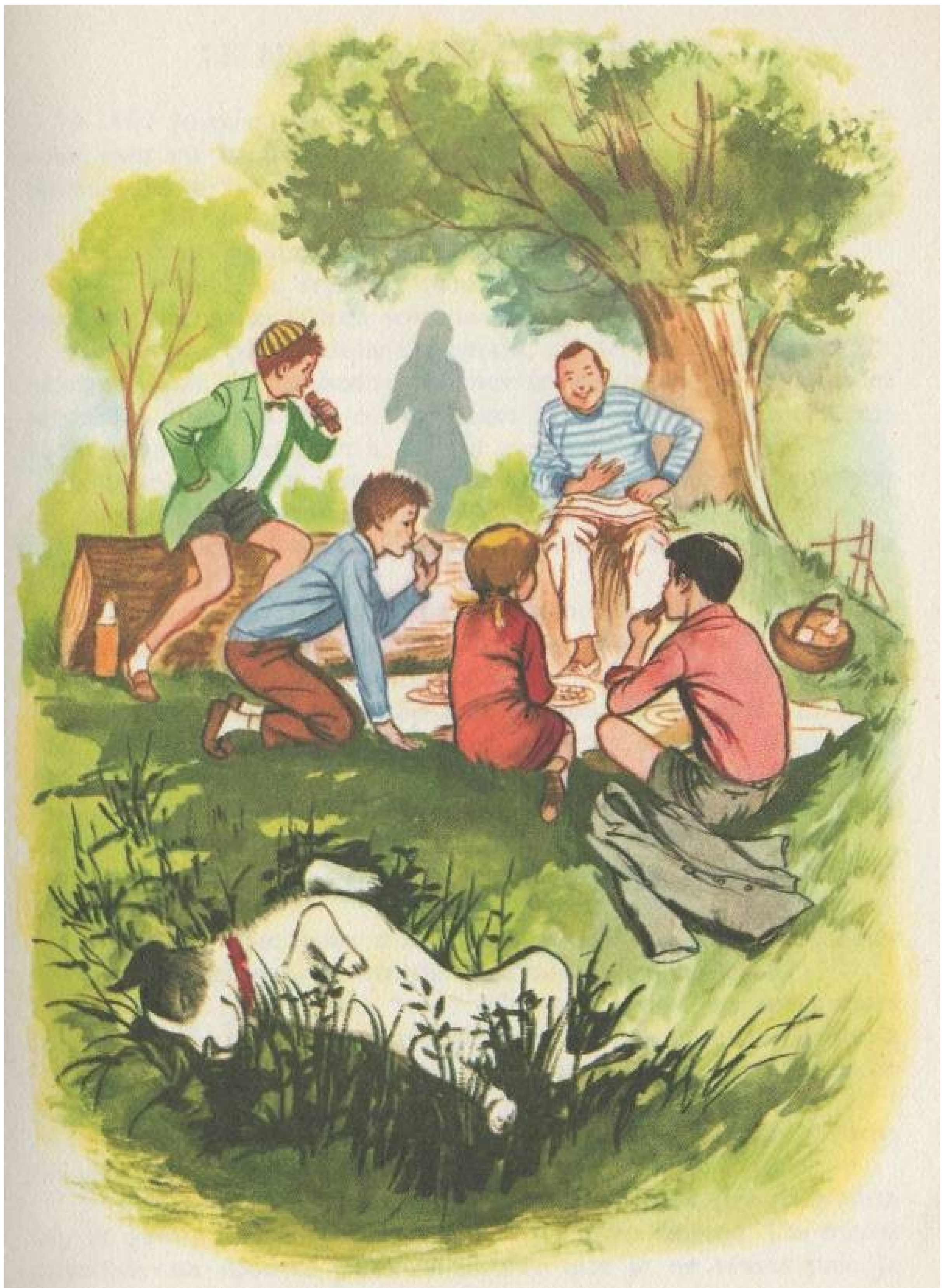
— J'espère que nous ne vous décevrons pas! » répondit Fatty en souriant à son tour.

John James se souleva sur un coude, alluma une cigarette et considéra les cinq amis.

« Dites-moi, mes petits. Est-ce que je ne vous ai pas déjà rencontrés? demanda-t-il soudain.

— Oui, monsieur, assura Betsy. Nous vous avons applaudi hier dans *Le Chat Botté.*

— Et vous avez même eu la gentillesse de nous donner un autographe, rappela Daisy.



Ce fut un pique-nique charmant.

— Ah! Je m'en souviens à présent... Sapristi! Il semble que vous ayez eu la même idée que moi ! Etes-vous venus ici pour faire la dînette sur l'herbe?

— Ma foi, oui, répondit Fatty. Nous avons apporté un goûter copieux. Nous permettez-vous de vous inviter?

— Je veux bien, répliqua rondement John James. Je joindrai mes provisions aux vôtres, voilà tout ! »

Ce fut un pique-nique charmant, où le thé traditionnel fut remplacé par des boissons fraîches contenues dans de grandes bouteilles thermos. La conversation prit un tour familier. Puis Fatty décida d' « attaquer ». Il le fit avec habileté.

« Que joue-t-on cette semaine au cinéma, Larry? demanda-t-il tout à coup. Il me semble que c'est *King Kong?*

— Non, non ! coupa John James aussitôt. *King Kong,* c'était la semaine dernière !

— Quel dommage! J'aurais tant aimé le voir! Il paraît que c'est un film sensationnel. L'avez-vous vu, monsieur?

— J'ai assisté à la séance de six heures, vendredi, répondit John James. Ce qui signifie que *fournis dû* le voir. En fait, j'étais si fatigué que je me suis endormi à peine assis dans mon fauteuil. »

Fatty fut très déçu. Si l'acteur avait dormi pendant la projection du film, il n'avait pu remarquer les interruptions et, par conséquent, les Détectives ne pouvaient vérifier son alibi. Quelle malchance !

« J'espère que vous n'avez pas ronflé! dit tout haut Fatty en riant. Autrement, vos voisins vous auraient réveillé.

— Je n'ai pas ronflé, non! N'empêche que les spectateurs m'ont réveillé par leur bavardage et leurs protestations. Le film a été coupé à quatre reprises, ce qui a provoqué les murmures de la salle.

— Vous avez donc compté ces interruptions? demanda Fatty, un peu étonné.

— Oui, parce que chaque fois je m'imaginais être dans mon lit. Et j'étais fort surpris de me retrouver au cinéma. J'ai même consulté ma montre pour m'assurer que je ne rêvais pas.

Je me rappelle qu'une des coupures a eu lieu à sept heures moins le quart et la suivante à sept heures dix. Cela m'a frappé, car, entre les deux, j'ai eu l'impression de dormir une nuit entière. »

Pip tira discrètement son carnet de notes et vérifia les heures des coupures. Elles coïncidaient avec celles mentionnées par Ida. Il fit de la tête un petit signe d'intelligence à Fatty. John James disait la vérité!

Après cette découverte, le chef des Détectives se mit à parler du vol et demanda à l'acteur s'il avait des soupçons.

« Non, aucun, déclara John James. En tout cas, je suis bien sûr que ni Charlie ni Zélia ne sont coupables. Ils sont tous deux incapables d'une mauvaise action. »

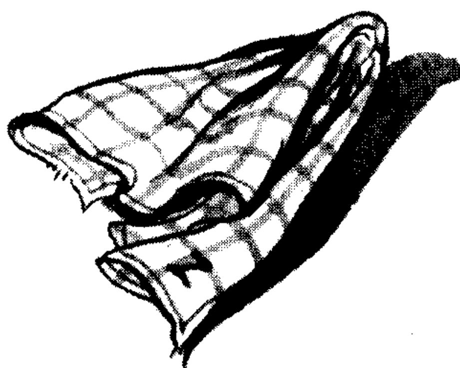
La conversation se poursuivit un moment encore, puis les enfants se levèrent pour partir. Ils remercièrent leur compagnon de leur avoir permis de goûter avec lui. Puis ils le laissèrent assis sur l'herbe, désireux de respirer encore l'air pur de la campagne et aussi d'assister au coucher du soleil.

Quand les Détectives furent assez loin pour qu'il ne pût les entendre, Fatty avoua sa perplexité.

« Son alibi est aussi valable que les autres, déclara-t-il à ses camarades. Mais une fois John James rayé de notre liste des suspects, il ne reste plus personne. Décidément, le mystère s'épaissit de plus en plus. Je vais finir par donner ma langue au chat.

— Oh! non, Fatty! protesta aussitôt Betsy. Songe plutôt à le sauver à tout prix, ce pauvre chat ! »

Elle pensait, bien entendu, au Chat Botté !





CHAPITRE XX

FATTY VA-T-IL S'AVOUER VAINCU?

LE CHEF des Détectives avait beau s'efforcer de débrouiller l'écheveau du mystère, il n'y parvenait pas. La situation était des plus confuses. Fatty était certain que Charlie n'était pas coupable. Il ne soupçonnait pas davantage Zélia dont l'alibi n'était pourtant pas inattaquable. Quant aux autres acteurs, il avait dû les rayer l'un après l'autre de sa liste des suspects. Il est vrai que Fatty ne s'était pas encore occupé d'Alec Grant.

« Au fond, dit-il aux autres, le compte rendu du récital qu'Alec Grant a donné vendredi soir à Sheepridge est suffisant pour l'éliminer lui aussi. Ne nous en soucions donc plus.

Reste à savoir qui a fait le coup? Nous ne sommes pas plus avancés qu'au début ! »

En désespoir de cause, le chef des Détectives passa voir Harold dans la soirée. Il trouva le jeune policeman qui se promenait de long en large dans le jardinet de Cirrculez.

« Quoi de neuf? demanda Fatty. M. Groddy n'est pas là?

— Non, Dieu merci! soupira Harold. Il ne fait qu'aller et venir avec sa bicyclette. Il entre, il sort, il m'interroge, il m'accable de reproches, il bougonne... Je ne me doutais pas qu'il était si difficile à vivre! En ce moment, il est parti avec la ferme intention d'obliger Charlie à avouer...

— Et il est bien capable d'y arriver! acheva Fatty tristement. Au sujet de Zélia, est-ce que M. Groddy pense toujours qu'elle est coupable, elle aussi?

— J'en ai peur. Vous comprenez, il a découvert sous le porche — ou plutôt, c'est moi qui ai découvert sous le porche — ce mouchoir marqué de la lettre Z. Il affirme que cela constitue une bonne preuve. Z est une initiale si peu courante !

— Mais ce mouchoir ne prouve rien ! protesta Fatty. On a pu le perdre à n'importe quel moment !

— Non, voyez-vous. Groddy s'est informé. Le porche avait été balayé le vendredi à quatre heures de l'après-midi. Le mouchoir a donc été perdu après quatre heures. Et Zélia n'avait rien à faire sous le porche puisqu'elle entre et sort toujours, comme ses camarades, par la porte des artistes. Groddy est donc persuadé que ce jour-là, après un faux départ, elle est revenue au théâtre et que Charlie lui a ouvert l'entrée principale, sous le porche ! »

Fatty se mordit la lèvre et fronça les sourcils. Plus que jamais il regrettait d'avoir semé de faux indices devant la salle des fêtes. Il se promit tout bas que, si Groddy arrêtait Zélia et Charlie, il avouerait alors sa mystification.

« Ce qui ennuie mon collègue, poursuivait cependant Harold, c'est que Zélia persiste à nier que ce mouchoir soit à elle. Je crois que ses dénégations ne font que renforcer la conviction de Groddy ! »

Têtu et borné comme il l'était, Cirrculez devait en effet raisonner ainsi. L'obstination de Zélia à nier que le mouchoir lui appartînt devait ancrer le policeman dans l'idée que c'était elle la coupable... Fatty se sentait de plus en plus accablé.

« S'il vous plaît, monsieur Harold, demanda-t-il, téléphonez-moi si M. Groddy arrache une confession à Charlie... ou s'il arrête quelqu'un.

— Vous pouvez compter sur moi. Mais vous-même... où en êtes-vous de votre enquête? Je suppose que vous n'êtes pas resté inactif ces derniers temps ? »

Fatty expliqua alors comment il avait contrôlé tous les alibis et les avait trouvés valables... à l'exception de celui de la pauvre Zélia. Il ajouta que si Groddy arrêtait des innocents avant que lui-même ait débrouillé cette affaire difficile, il ne s'en consolerait jamais.

Le chef des Détectives pensait ce qu'il disait. Il comprenait que Cirrculez avait hâte de mettre un point final à cette histoire de cambriolage et que celle-ci menaçait de mal se terminer.

Fatty rentra chez lui fort déprimé, ce qui ne lui ressemblait guère. Presque aussitôt, Larry lui téléphona pour s'enquérir des dernières nouvelles. Fatty les lui communiqua. Larry écouta en silence. Puis il posa la question que Fatty redoutait :

« Qu'allons-nous faire à présent? »

Le chef des Détectives poussa un gros soupir. Pour la première fois, il se sentait la tête vide comme un grelot.

« Je ne vois vraiment pas ce que nous pouvons faire, avoua-t-il d'un ton lugubre. Je me débats en plein brouillard. Ah ! Je suis un fameux détective! Vois un peu les résultats que nous avons obtenus! Autant dissoudre notre équipe si nous devons continuer comme cela !

— Courage, mon vieux! lui dit Larry. Rencontrons-nous demain à dix heures chez Pip! Nous ferons le point et nous confronterons nos idées. Peut-être quelque chose nous a-t-il échappé. Je suis sûr que l'un de nous verra une lueur au bout du tunnel! Encore une fois courage, Fatty! Nous éclaircirons cette énigme comme les précédentes ! »

Fatty alla se coucher un peu réconforté par l'assurance de Larry. Hélas! Le lendemain matin, de bonne heure, un coup de fil d'Harold vint le replonger dans ses idées noires.

« C'est vous, monsieur Frederick? Je vous téléphone en vitesse... M. Groddy a obtenu de Charlie une confession complète! Zélia est impliquée dans l'affaire ! Charlie a déclaré que Zélia et lui avaient opéré de concert. Il a ouvert la porte principale à la jeune fille, ils ont préparé le thé drogué ensemble. Puis Charlie l'a monté au régisseur. M. Barclay s'est endormi. Alors Zélia a cambriolé le coffre. Elle savait où se trouvait la clef et comment se déplaçait le panneau mobile. »

Fatty écoutait, figé d'horreur.

« Mais..., monsieur Harold! monsieur Harold! ce n'est pas possible! Charlie n'aurait jamais agi avec tant d'audace... et Zélia est incapable d'un acte pareil! Oh! Je suis certain que M. Groddy a affolé le Chat Botté jusqu'à l'embrouiller dans ses réponses! Le pauvre garçon ne devait plus savoir ce qu'il disait. Je suppose qu'il répliquait « oui » ou « non » au hasard, à toutes les questions qu'on lui posait. M. Groddy a le don de l'effrayer, et l'interrogatoire représentait sans doute pour Charlie un supplice auquel il a tenté d'échapper en avouant n'importe quoi !

— C'est bien possible ! reconnut Harold. Quand mon collègue se met en colère il est terrible et peut fort bien impressionner et troubler un suspect au point de le faire se couper ou se contredire! Malheureusement, voyez-vous, je ne peux pas intervenir. C'est Groddy qui s'est chargé de cette affaire, et je ne peux pas me dresser contre lui. Mais vous, vous avez les mains libres. De plus, n'êtes-vous pas l'ami de l'inspecteur en chef Jenks? Je suis certain qu'il vous écoutera si vous lui affirmez que Groddy se dispose à arrêter des innocents.

— Mais je n'ai aucune preuve à lui fournir! répondit Fatty en gémissant. Naturellement, si je savais à coup sûr qui est le voleur et que je puisse le lui désigner en m'appuyant sur des indices sérieux, l'inspecteur me ferait confiance... Écoutez, je vais aller retrouver mes amis et discuter avec eux.

Si nous ne voyons aucun moyen de débrouiller cette affaire par nous-mêmes, alors je prendrai mon vélo et je filerai jusqu'à la ville voisine mettre l'inspecteur au courant. Mais, je vous le répète, je ne pourrai rien lui dire de positif, hélas !

— Agissez pour le mieux. Je vous... »

Harold s'interrompit brusquement, et Fatty l'entendit raccrocher. Sans doute Cirrculez venait-il de pénétrer dans le poste de police.

Fatty raccrocha à son tour et demeura un moment plongé dans ses pensées. Pauvre Zélia! Pauvre Charlie! Que pouvait-il bien tenter pour leur venir en aide?

Un instant plus tard, il enfourcha sa bicyclette et partit au rendez-vous des Détectives. Quand il arriva chez Pip, bien qu'il ne fût pas encore dix heures, les autres étaient déjà tous réunis. Ils avaient l'air sombre... et s'assombrirent encore plus lorsque Fatty leur eut rapporté son entretien avec Harold.

« Voilà qui devient sérieux! soupira Larry. Très sérieux même! Que proposes-tu, Fatty? »



Le chef des Détectives tira son carnet de notes de sa poche.

« Nous allons passer une fois de plus en revue les suspects et leurs alibis, dit-il. J'ai tout marqué là-dedans. Écoutez-moi tandis que je relis lentement et faites travailler vos méninges. Comme Larry me l'a suggéré hier, peut-être avons-nous laissé échapper un détail important, capable de nous livrer la clef du mystère. Il s'agit de le saisir au vol. Écoutez... »

Fatty se mit à lire de sa voix claire. Tout y passa : la liste des suspects, les alibis qu'ils avaient donnés, le contrôle de ces alibis, le récit fait par Charlie de la soirée du vol, le rapport du régisseur, l'hostilité des comédiens pour M. Barclay, qui leur donnait un mobile valable à chacun !

Quand il eut fini, le silence tomba. Foxy lui-même restait sagement assis sur son derrière, comme attentif à ce qui se passait autour de lui. Fatty leva les yeux :

« Quelqu'un a-t-il une suggestion à faire? » demanda-t-il sans grand espoir.

Les autres secouèrent la tête. Fatty ferma son carnet avec un claquement sec.

« Vaincus! murmura-t-il d'un ton plein d'amertume. Battus sur toute la ligne! Tout ce que nous savons c'est que, sur les sept personnes suspectes, seuls Zélia et Charlie ont eu la possibilité de commettre le vol! Par ailleurs, nous sommes convaincus de leur innocence, sans malheureusement pouvoir la prouver! C'est à devenir enragé!

— Il est impossible que Charlie ait monté du thé drogué à M. Barclay! affirma Daisy. Cette façon d'agir est contraire à sa nature. Il est si bon, si attentionné ! »

Betty renchérit aussitôt :

« C'est comme s'il y avait eu quelqu'un d'autre dans la peau de chat de Charlie! Car lui n'aurait jamais agi de la sorte, j'en suis sûre! »

Alors, brusquement, Fatty parut perdre l'esprit. Pour commencer, il se mit à regarder Betsy comme s'il la voyait pour la première fois. Puis il lui administra une tape sur l'épaule. Enfin, s'étant levé d'un bond, il exécuta à travers la pièce une sorte de

danse sauvage, qui exprimait autant que ses amis effarés purent s'en rendre compte — la jubilation la plus intense.

Quand il s'arrêta, un peu essoufflé, ce fut pour presser Betsy sur son cœur.

« Oh! Betsy! Betsy! Bonne, brave, intelligente petite Betsy! C'est toi qui auras tiré cette affaire au clair! Tu mérites de prendre ma place comme chef des Détectives! Car, nom d'un chien! comment n'y ai-je pas pensé moi-même? »

Larry, Daisy, Pip et Betsy dévisagèrent Fatty avec des yeux ronds.

« Fatty! dit Pip sèchement. Cesse de faire l'imbécile! Ou alors, explique-toi! En quoi Betsy est-elle aussi intelligente que ça?

— Elle a sauvé Zélia et Charlie, tout simplement! Sapristi, quel cerveau!

— A la fin, vas-tu t'expliquer, oui ou non?

— Eh bien, vous avez tous entendu ce que Betsy vient de dire? « C'est comme s'il y avait eu quelqu'un d'autre dans la peau de « chat de Charlie. » Vous comprenez? Non?... Mais cette phrase nous donne la solution du problème, voyons !

— Je crois discerner une lueur, commença Larry.

— Je vais éclairer tout à fait ta lanterne! déclara Fatty. Écoutez tous! Charlie affirme qu'il n'a pas monté le thé du régisseur. Et M. Barclay affirme, lui, le contraire. Pourquoi? Parce que le témoignage de sa vue le trompe ! La personne qui lui a servi son thé était bien le Chat Botté mais comment pourrait-on jurer que c'était bien Charlie qui se trouvait à l'intérieur de cette peau de Chat? »

Les Détectives poussèrent en chœur une exclamation de surprise.

« Or, poursuivit Fatty, précisément, *ce n'était pas* Charlie! Maintenant que Betsy m'a ouvert les yeux, voilà comment j'imagine que les choses se sont passées... Toute la troupe a quitté la salle des fêtes le vendredi à cinq heures et demie, comme nous avons pu nous en rendre compte nous-mêmes puisque nous étions là à ce moment. Seuls restaient sur place Charlie et le régisseur.

« L'un des comédiens — notre fameux *X* — méditait une vengeance contre M. Barclay. *X* est revenu peu après notre départ. Il s'est introduit dans le théâtre secrètement, en veillant à ne pas être vu de Charlie. Il savait que le Chat Botté avait l'habitude de préparer du thé pour M. Barclay et pour lui. *X* s'est donc tenu caché jusqu'au moment où Charlie a versé l'eau dans la théière. Alors, tandis que le breuvage infusait, Charlie s'est éloigné une minute et X en a profité pour jeter un narcotique dans la boisson. Quand le thé a été infusé, Charlie en a bu une tasse...

— Et il n'a pas monté tout de suite celle de M. Barclay, rappela Pip, parce que M. Barclay n'aime pas son thé trop chaud !

— Exact. Donc, Charlie a bu le premier. Peu de temps après, il a été pris d'une irrésistible somnolence. Il s'est allongé sur le tapis où il s'est endormi. C'est ce qu'attendait X... il s'est approché de Charlie... et il lui a retiré son costume de Chat Botté pour...

— Pour l'endosser! s'écria Larry, illuminé.

— Parfaitement! Il a passé le déguisement, puis il est monté au premier avec la tasse destinée à M. Barclay. Comment celui-ci aurait-il pu deviner qu'il n'avait pas affaire à Charlie?

— Ensuite, continua Daisy, je suppose que X a patienté jusqu'a ce que le régisseur ait vidé sa tasse, et tombe à son tour endormi. Il ne lui restait plus alors qu'à cambrioler le coffre.

— Oui. Il a déplacé le panneau mobile, pris la clef dans le portefeuille de M. Barclay, ouvert le coffre et subtilisé l'argent. Ensuite il est redescendu, a ôté son déguisement... et en a revêtu Charlie toujours plongé dans un profond sommeil. Enfin, il est parti comme il était venu, son butin dans la poche !

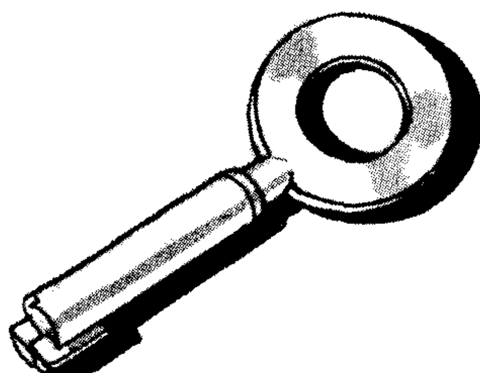
— Cet homme est un misérable! s'écria Betsy indignée. Outre le vol, il a commis une très vilaine action en permettant qu'on accuse Charlie à sa place! Il s'est débrouillé pour que les soupçons tombent sur ce pauvre Chat Botté !

— Quelle chance que tu aies vu clair à la fin dans cette affaire! s'exclama Daisy pleine d'enthousiasme. Zélia et le pauvre Charlie vont être remis en liberté.

— Oui, dit Pip en se frottant les mains. Voilà le mystère élucidé.

— Pas si vite! dit Fatty. Vous oubliez une chose, mes amis. Et la chose la plus importante à mon avis! Car une question se pose encore à nous... Qui s'est substitué à Charlie le soir du crime? Qui a endossé à sa place le déguisement du Chat Botté? »

Non, l'énigme n'était pas encore résolue!





CHAPITRE XXI

UN DES ALIBIS CRAQUE...

C'ÉTAIT certes un beau résultat que de savoir comment les choses s'étaient passées! Restait à identifier le véritable coupable. Quand Fatty l'eut fait remarquer, chacun se rembrunit.

« Nous ne pouvons soupçonner un comédien plutôt que l'autre, soupira Pip. Ils ont tous des alibis parfaits.

— Pour l'instant, conseilla Fatty, ne nous occupons pas des alibis. Cherchons plutôt *qui* a pu revêtir le costume de Charlie. A ce moment-là, nous reprendrons l'alibi du présumé coupable, et il y a bien des chances pour que nous y trouvions une faille.

— Nous pouvons tout de suite éliminer John James, avança Daisy. Il est beaucoup trop grand et beaucoup trop gros pour avoir pu endosser le pelage du Chat Botté.

170

— Oui, acquiesça le chef des Détectives. Il faut chercher quelqu'un de menu et à peu près de la taille de Charlie. »

Au bout d'un instant de réflexion, Larry déclara :

« Alec Grant! Je ne vois que lui. Il est petit, mince... plus petit et plus mince, même, que Zélia ou Lucy. Les deux filles n'auraient pas pu tenir dans la peau du Chat.

— Tu as raison, dit Fatty. Alec Grant est certainement notre homme bien qu'il soit un tout petit peu plus corpulent que Charlie!

— Cela explique qu'il ait fait craquer le déguisement! s'écria Daisy. Rappelez-vous... Zélia a taquiné Charlie en lui disant qu'il avait dû grossir pour que les coutures aient lâché! Les deux déchirures provenaient de ce qu'un autre que Charlie, plus gros que lui, avait endossé son costume !

— Une chose me chiffonne, avoua Fatty en se grattant le crâne, c'est que, de tout le lot, c'est encore Alec Grant qui a le meilleur alibi !

— Un alibi qui semble impossible à démolir! ajouta Larry.

— Impossible, sans doute pas! protesta Fatty. Car après tout notre homme ne pouvait se trouver à deux endroits en même temps ! Or, s'il cambriolait le coffre vendredi soir, il ne pouvait au même instant être sur la scène du théâtre de Sheepridge!

— Je trouve amusant, dit Pip, que l'alibi d'Alec Grant soit précisément le seul que nous n'ayons pas pris la peine de vérifier!

— C'est ma faute, grommela Fatty. Un bon détective doit toujours tout contrôler, que cela lui semble inutile ou non. Je suis vraiment à blâmer.

— Nous devons plutôt te féliciter, dit Betsy gentiment. C'est toi qui as deviné la vérité, rien qu'à une remarque que j'avais faite sans trop y penser !

— Mais comment réduire' à néant l'alibi d'Alec Grant? demanda Larry, préoccupé. Il nous faut agir vite, car, maintenant que Cirrculez a arraché une confession à Charlie, il est capable de l'arrêter d'une minute à l'autre, ainsi que Zélia.

— Voyons, voyons... murmura Fatty en plissant le front.

Commençons par le commencement. L'un de vous connaît-il quelqu'un à Sheepridge?

— J'ai un cousin qui y habite, rappela Larry. Freddie Wilson! Pourquoi me demandes-tu ça?

— Eh bien, il est possible qu'il ait assisté au récital d'Alec Grant, expliqua Fatty. Téléphone-lui donc, Larry.

— Peuh! dit Larry en se rembrunissant. Freddie ne serait jamais allé entendre chanter un homme déguisé en femme, tu peux en être sûr.

— Téléphone-lui tout de même! insista Fatty. Peut-être pourra-t-il nous fournir une information utile. »

Larry se leva sans entrain. Son cousin Freddie était absent, et ce fut sa sœur Julia, une jeune fille de dix-huit ans, qui répondit à sa place. En fait, ce fut une grande chance pour les Détectives !

« Non, Larry, expliqua-t-elle. Freddie n'a pas assisté à ce récital. Mais moi j'y suis allée avec maman. Alec Grant a remporté un joli succès. On n'aurait jamais cru que c'était un homme qui chantait sur la scène! A la fin de la représentation, je lui ai demandé un autographe.

— Attends une seconde, veux-tu? » pria Larry.

Il se dépêcha de transmettre les nouvelles à Fatty. Le chef des Détectives fit un bond et s'écria :

« Ta cousine a un autographe d'Alec Grant! Quelle veine! Rappelle-toi, mon vieux, que chacun de nous en a également un sur son carnet. J'aimerais bien voir la signature recueillie par Julia! Je parierais n'importe quoi qu'elle diffère des nôtres !

— Mais, Fatty! Julia a vu de ses yeux Alec Grant sur la scène de Sheepridge et ensuite dans sa loge. Alec était donc bien là-bas... »

Mais déjà Fatty ne l'écoutait plus. Il bondissait au téléphone et prenait le combiné que Larry avait déposé sur la tablette.

« Julia! Bonjour! Ici Frederick Trotteville! Cela vous ennuierait-il que je vienne vous rendre visite par le prochain car?

Il s'agit de quelque chose de très important. Vous serez chez vous, dites? »

Julia se mit à rire de l'agitation de Fatty.

« Grand Dieu! Frederick, je parie qu'il s'agit d'un de vos fameux mystères!... Mais oui, venez me voir! Je vous attends... avec impatience, même ! »

Fatty raccrocha et rejoignit ses camarades.

« Je pars pour Sheepridge ! leur annonça-t-il. Qui vient avec moi? »

Bien entendu, tous voulurent le suivre. Personne n'avait envie de rester en arrière, d'autant plus que l'heure semblait décisive.

Les Cinq Détectives et leur Chien arrivèrent à Sheepridge une heure plus tard. Julia les accueillit aimablement.

« Écoutez-moi, Julia, commença Fatty. Je ne peux pas vous expliquer les choses en détail. Ce serait trop long! Mais il s'agit d'Alec Grant, et j'aimerais vous poser quelques questions à son sujet. Vous êtes bien sûre de l'avoir vu vendredi, à ce récital? Vous êtes capable, de l'identifier, n'est-ce pas? Vous l'aviez déjà vu auparavant?

— Oh! Oui! s'écria Julia. Je l'ai reconnu tout de suite. » Cette affirmation doucha l'enthousiasme de Fatty : il s'était attendu à une autre réponse. Il espérait que Julia n'aurait pas identifié Alec et, à partir de là, il comptait pouvoir démontrer que quelqu'un avait pris la place du chanteur pendant le récital !

« Pouvez-vous me montrer l'autographe d'Alec Grant? » demanda-t-il cependant.

Julia alla chercher son carnet d'autographes. Fatty compara alors la signature d'Alec avec celles que le comédien avait données aux Cinq Détectives. Elle était entièrement différente. Fatty poussa un cri de joie.

« Regardez! s'écria-t-il. Les signatures qu'il a tracées sur nos carnets sont à peine lisibles tandis que celle obtenue par Julia est au contraire formée de lettres nettes et bien formées. Ce n'est pas Alec Grant qui les a écrites !

— C'est peut-être sa sœur jumelle! lança Julia en éclatant de rire.

— *Que* dites-vous! s'exclama Fatty. Sa sœur jumelle? est-ce qu'il en aurait une par hasard?

— Ma foi, il se trouve que oui, répondit Julia toujours riant. Mais pourquoi avez-vous l'air si ému? Que signifie ce mystère?... J'ai vu une fois la sœur en question. Elle est petite et menue, exactement comme son frère. En fait, ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Elle habite la région, vous savez! A Marlow. »

Fatty se mit à rayonner.

« J'aurais dû m'en douter! murmura-t-il. Deux jumeaux! Bien sûr! C'était la seule solution possible. Alec a demandé à sa sœur de donner ce récital à sa place. Car elle est artiste comme lui, je suppose?

— Mais oui! Seulement, Alec est meilleur chanteur qu'elle. C'est-à-dire, en général. Parce que vendredi il n'a pas chanté mieux que Nora! Je pense que c'est parce qu'il était enrhumé, le pauvre ! »

Enrhumé! Les enfants se regardèrent : Alec n'avait pas l'ombre d'un rhume. C'était là une preuve supplémentaire.

Fatty demanda à Julia la permission de lui emprunter pour quelques jours son carnet d'autographes.

« Merci mille fois, Julia, lui dit-il en se retirant. Cette histoire vous semble mystérieuse, mais je vous l'expliquerai en détail d'ici peu... »

Sur le chemin du retour, les Détectives mirent un plan au point. Pour commencer, décidèrent-ils, ils iraient trouver Harold et lui feraient une confession complète. Fatty était d'avis qu'on lui devait bien cela. Ils lui livreraient le nom du coupable, et Harold pourrait procéder à l'arrestation d'Alec Grant ! Quel camouflet pour Cirrculez!»

Hélas! Quand ils arrivèrent au poste de police, ce fut pour y trouver un Harold solitaire et fort sombre.

« Ah! monsieur Frederick! s'exclama-t-il en voyant Fatty. J'ai essayé en vain de vous joindre au téléphone.

Groddy a arrêté Zélia et Charlie. Tous deux sont très affectés. Je crois que le pauvre Charlie en tombera malade ! »

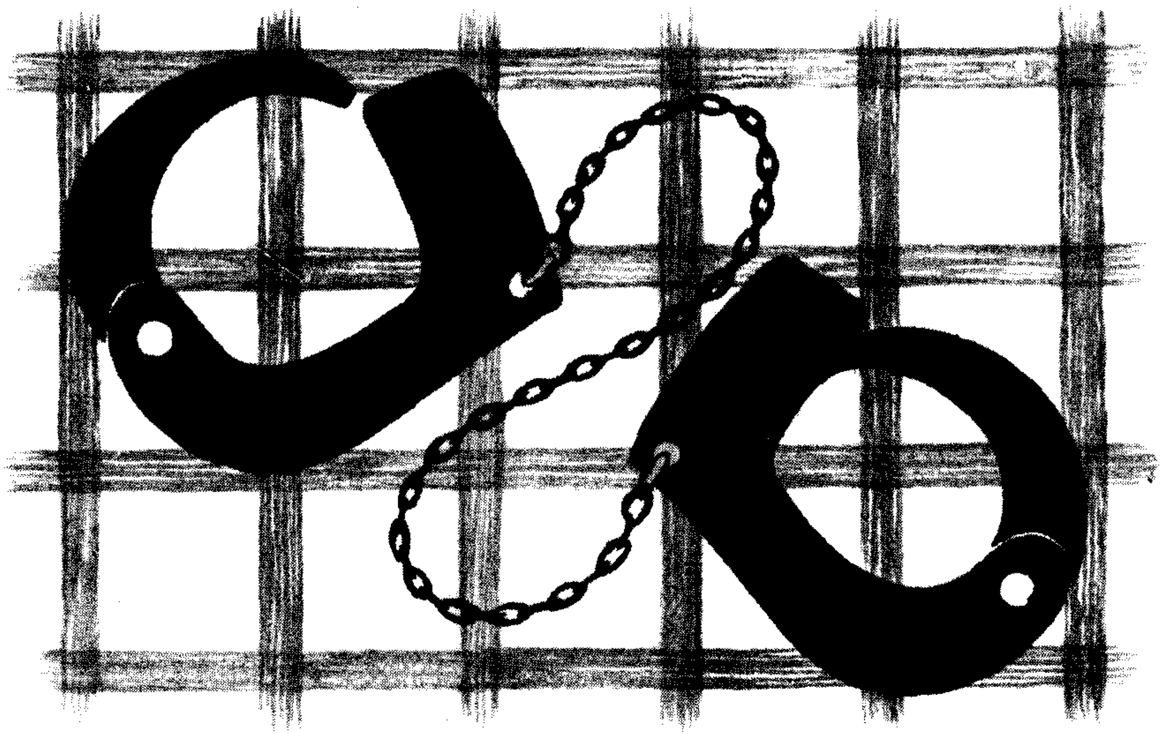
Fatty pâlit.

« Où sont les prisonniers? demanda-t-il.

- Mon collègue les a conduits à la ville, pour les livrer à l'inspecteur en chef Jenks... Mais... on dirait que vous avez des nouvelles de votre côté?

- Je pense bien! répondit Fatty en reprenant ses couleurs. Et d'excellentes nouvelles, même ! Ouvrez vos oreilles, monsieur Harold. Vous allez apprendre des choses étonnantes ! »





CHAPITRE XXII

LA DÉFAITE DE CIRRCULEZ

LE RÉCIT de Fatty surprit beaucoup Harold. Quand le jeune garçon avoua la mystification qu'il avait montée avec ses camarades, le policeman fronça les sourcils sans' pour autant émettre le moindre reproche. Il attendait la suite.

Il apprit ainsi comment les Détectives avaient contrôlé les alibis, comment une réflexion de Betsy avait permis à Fatty de deviner la vérité, comment enfin le nom du véritable coupable avait été découvert.

Fatty lui parla de Nora, la sœur d'Alec Grant, et lui montra les carnets d'autographes. Bref, il lui exposa tous les détails de l'affaire enfin éclaircie, ajoutant qu'il ne restait plus qu'à arrêter l'auteur du cambriolage.

« Hum! murmura Harold. Ce n'est pas si simple que cela. Je me rends bien compte que Groddy a commis une monstrueuse erreur et qu'Alec Grant est le coupable. N'empêche que je ne peux prendre sur moi de l'arrêter sans autres preuves à l'appui. Cependant, il y a une chose qu'il m'est possible de faire : c'est conduire Alec Grant dans le bureau de l'inspecteur aux fins d'interrogatoire. Avec les éléments que vous m'avez apportés, nous pouvons espérer le confondre.

— Bonne idée! déclara Fatty. Irons-nous avec vous?

— Obligatoirement! L'inspecteur vous grondera sans doute d'avoir voulu me mystifier avec ces faux indices, mais il vous félicitera aussi d'avoir débrouillé un cas aussi compliqué. Personnellement, monsieur Frederick, je n'arrive pas à vous en vouloir! Vous avez semé vos preuves juste à l'endroit où s'est déroulé le cambriolage, ce qui m'a permis de procéder sans retard aux premières constatations. Et aujourd'hui, vous me donnez l'occasion de rabattre un peu le caquet de mon insupportable collègue. Je ne suis pas fâché de damer le pion à Groddy, •vous savez! Il mérite bien la vexation qui l'attend. Quand je pense qu'il a poussé ce pauvre Charlie à s'accuser lui-même! Allons, en route mes jeunes amis ! »

Harold ne perdit pas de temps. Il se rendit droit à la salle des fêtes où Alec Grant était en train de répéter avec ses camarades. Ceux-ci étaient fort attristés par l'arrestation de Zélia et de Charlie. Alec parut à la fois surpris et indigné en apprenant qu'on allait l'emmener à la ville voisine pour y être interrogé.

Harold ne lui fournit aucune explication et le poussa dans la grosse voiture de louage où s'entassaient déjà les cinq enfants. Instinctivement, les Détectives s'écartèrent d'Alec. Ils ne lui pardonnaient pas d'avoir laissé soupçonner et arrêter deux innocents.

Avant de se mettre en route, Harold passa un coup de fil à l'inspecteur Jenks.

« Allô! monsieur. Ici Harold! C'est au sujet du cambriolage de la salle des fêtes. Je crois que M. Groddy vous a amené deux

prisonniers? Eh bien, j'ai du nouveau, monsieur. Très important. Je vous amène de mon côté un suspect à interroger... un nommé Alec Grant. Et puis aussi... heu... cinq enfants!

— Quoi! s'exclama l'inspecteur Jenks dans l'appareil. Cinq quoi*?*

— Cinq enfants, monsieur. Vous savez... ceux qui ont déjà débrouillé plusieurs affaires! L'un d'eux s'appelle Frederick Trotteville !

— Tiens, tiens ! murmura Jenks. Très intéressant. Ils se sont donc occupés de cette affaire-là?

— Oui, monsieur. Et ils sont arrivés à des conclusions fort valables. M. Groddy m'avait interdit de l'aider. Aussi... heu...

— Aussi vous avez travaillé en collaboration avec Frederick, je suppose? Ma foi, je ne vous en blâme pas, Harold! Allons, venez vite ! Je vous attends ! »

L'inspecteur raccrocha là-dessus et se tourna vers Groddy qui se trouvait dans son bureau.

« J'écouterai votre rapport un peu plus tard, Groddy, lui dit-il. Harold me téléphone à l'instant. Il a un nouveau suspect. »

Cirrculez s'enflamma aussitôt.

« Harrold, monsieur! Vous plaisantez! Il n'a pas suivi cette affairre! De plus il est inexpérrimenté et pas trrès malin si vous voulez mon avis !

— Votre avis, je ne vous le demande pas », rétorqua Jenks en fixant sur son subordonné un œil sévère.

Groddy redevint tout humble mais ne continua pas moins à protester.

« Excusez-moi, monsieur, mais je suis tellement surrprris! Pourrquoi Harrold aurrait-il un nouveau suspect? Est-ce que je n'ai pas arrêté les coupables?

— Peut-être vous êtes-vous trompé, mon ami! C'est ce que pense le jeune Frederick Trotteville qui accompagne Harold et sera là dans un instant. »

Cirrculez ne se contint plus : il avait bien cru entendre nommer Fatty dans la conversation téléphonique de son supérieur et d'Harold,

mais il n'aurait jamais imaginé que l'« odieux garrçon » pouvait tenter de lui couper l'herbe sous le pied au dernier moment. Il ouvrit la bouche pour s'écrier : « La peste soit de lui! » Mais l'indignation le fit suffoquer.

Il resta ainsi une bonne minute, la bouche ouverte et l'œil rond, sans pouvoir exhaler sa hargne. Ses joues virèrent à l'écarlate, puis au violet. L'inspecteur le regarda d'un air alarmé.

« Vous aurez tôt ou tard une attaque si vous vous mettez dans des états pareils! prophétisa-t-il. Qu'est-ce que cela peut vous faire, au fond, que Frederick vienne avec Harold? Du moment que vous êtes sûr d'avoir arrêté les vrais coupables, pourquoi vous tracasser? »

Cirrculez, grâce à un effort surhumain, parvint à retrouver sa respiration.

« Je ne me trracasse pas! affirma-t-il avec force. Mais ce garrçon... qui met des bâtons dans les rroues de la loi...!

— Pardon, Groddy! Qui aide la loi, au contraire! » Groddy se tut mais continua à bouillir intérieurement. Harold

et Frederick arrivaient! Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien mijoter?

Moins d'une demi-heure plus tard, Harold était là, avec Alec Grant, les Cinq Détectives et, bien entendu, Foxy. Les yeux de Cirrculez s'exorbitèrent quand il aperçut le petit chien. Celui-ci se mit à aboyer joyeusement, comme s'il eût retrouvé un vieil ami à lui.

« Bonjour Frederick! dit l'inspecteur. Content de vous voir. Ah! Voici Larry, Daisy, Pip et ma petite Betsy...

— C'est grâce à Betsy que nous avons pu finalement débrouiller ce mystère », déclara Fatty avec franchise.

Un grognement de Cirrculez fit écho à cette déclaration. L'inspecteur se tourna vers lui.

« Ah! Groddy! Vous pensez vous aussi avoir la solution du problème? Vos deux prisonniers sont dans la pièce voisine. Voyons! Pourquoi les avez-vous arrêtés au juste? Vous alliez me l'expliquer lorsque le coup de téléphone d'Harold nous a interrompus.

— Eh bien, monsieur, voici une confession complète de

Charrlie Summcrr. Zélia Marrkham est sa complice. Nous avons d'aiJleurrs trrouvé un mouchoirr brrodé de l'initiale Z sur les lieux du cambrriolage... »

Daisy intervint.

« Ce mouchoir n'appartient pas à Zélia mais à moi, assura-t-elle. Je l'ai marqué d'un Z pour... pour faire une plaisanterie. Un vieux mouchoir tout déchiré comme celui-là ne pouvait pas être à Zélia. C'est l'évidence même. Je supposais que M. Groddy l'aurait compris.

— Dites donc, vous ! » commença Cirrculez, furieux.

L'inspecteur lui coupa la parole.

« Un instant, Groddy! dit-il en prenant la «confession» du Chat Botté sur son bureau. S'il vous plaît, Harold, introduisez Charlie et Zélia... »

Harold obéit. La pauvre Zélia, en larmes, était si émue qu'elle n'aperçut pas les enfants. Elle se précipita vers Jenks et désigna la « confession » qu'il tenait à la main.

« II n'y a pas un mot de vrai là-dedans! s'écria-t-elle. Pas un seul! M. Groddy posait les questions tandis que Charlie, affolé, répondait n'importe quoi. Regardez donc Charlie! Pouvez-vous imaginer ce garçon commettant un vol, même avec mon aide? Ce n'est qu'un enfant, un enfant effrayé, auquel on a arraché une confession fausse et sans valeur ! »

Le pauvre Charlie, en effet, offrait un pitoyable spectacle. Ses nerfs fragiles avaient craqué sous la terrible accusation qui pesait sur lui, et il était au bord de la dépression.

« Ma foi, Miss Markham, déclara l'inspecteur, vous n'êtes plus les seuls suspects, paraît-il. On vient de nous amener quelqu'un d'autre à interroger. Mais vous connaissez ce monsieur, je crois? »

Zélia se retourna et poussa un cri :

« Alec! Comment... Oh! Est-il possible que vous soyez l'auteur de ce vol? Dans ce cas, je vous en supplie, avouez-le! Charlie est à deux doigts de perdre la raison ! »

Alec Grant ne répondit rien.

« Harold! reprit l'inspecteur. Exposez-nous les raisons

qui vous ont poussé à soupçonner cet homme. Je vous écoute! »

Le jeune policeman commença son récit. Il le fit sobrement, en phrases courtes et claires. L'inspecteur ne l'interrompit qu'à de rares occasions, pour poser une ou deux questions à Fatty. Cirrculez écoutait de toutes ses vastes oreilles, bouche bée et soufflant comme un phoque.

A mesure qu'Harold avançait dans ses explications, Alec Grant perdait de son impassibilité. Lorsque Harold et Fatty eurent parlé de la visite à Sheepridge et des résultats obtenus, lorsque l'inspecteur put comparer les autographes révélateurs, lorsque enfin Alec comprit que la partie était perdue pour lui, il devint très pâle.

« Vous pensez donc, Harold, que la sœur jumelle de cet homme a pris sa place sur la scène du théâtre de Sheepridge tandis que lui-même revenait à la salle des fêtes, droguait Charlie et M. Barclay et faisait main basse sur le contenu du coffre? dit l'inspecteur. C'est, ma foi, un crime fort ingénieux. Nous interrogerons Nora Grant et nous saurons la contraindre à avouer la vérité. »

Alec Grant s'effondra alors.

« Ma sœur n'est pour rien dans cette histoire! soupira-t-il. Elle m'a aidé de bonne foi. Je lui ai téléphoné pour la supplier de me remplacer pour le récital. Nous avons la même voix et, en deux ou trois circonstances déjà, elle avait chanté à ma place. Le public n'y avait vu que du feu. Nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau, et je suis spécialiste de rôles de femmes... Tout s'est passé comme on vient de vous le dire. C'est moi qui ai fait le coup... Sans ces enfants, jamais vous ne m'auriez découvert! »

Jenks, d'un geste sec, déchira en deux la « confession » de Charlie. Puis son regard s'appesantit sur Cirrculez qui, battu et misérable, courba tristement la tête.

« Si j'ai volé, expliqua encore Alec Grant, c'était pour me venger de Barclay. »

Tandis que l'on prenait par écrit la déposition du coupable, Jenks félicita les Détectives, et aussi Harold.



« Bravo pour vos initiatives personnelles, Harold! Il y a en vous l'étoffe d'un excellent policier. Vous irez loin, certainement. Quant à vous, Frederick, vous mériteriez qu'on vous tire les oreilles. Cette mystification... Enfin, je préfère vous remercier, vous et vos camarades, du bon travail que vous avez accompli ! »

II se tourna vers Zélia et Charlie, maintenant rayonnants.

« Bien entendu, leur dit-il, vous êtes libres... »

Betsy tira son grand ami par la manche, l'obligea à se pencher vers elle et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Jenks sourit.

« Mais oui! dit-il tout, haut en regardant Zélia. Je vais téléphoner à M. Barclay pour lui communiquer la conclusion de l'enquête... et le prier de reprendre Miss Markham dans sa troupe. Il le fera, c'est certain. Quant à Charlie, il le traitera avec plus de bonté désormais... ne serait-ce que pour réparer l'injustice commise. Comptez sur moi pour arranger cela! »

Bien entendu, Charlie et Zélia remercièrent de tout leur cœur les Cinq Détectives à qui ils devaient tant.

« Groddy! ordonna alors l'inspecteur en se tournant vers le policeman déconfit, je vous charge de mettre Alec Grant sous les verrous. Ensuite, vous reviendrez ici et vous m'y attendrez. J'aurai deux mots à vous dire... Quant à vous, mes petits, vous allez déjeuner avec moi! Nous allons fêter votre succès avec Miss Markham et Charlie que j'invite aussi... S'il vous plaît, Harold, téléphonez aux parents des enfants pour les avertir. J'aurai à vous parler, à vous aussi, avant que vous ne repartiez à Peterswood..., mais je ne vous dirai pas les mêmes choses qu'à votre collègue. Il y a de l'avancement dans l'air pour vous, mon garçon ! »

Harold remercia d'un air joyeux. Puis il cligna de l'œil en direction de Fatty avant de disparaître. Il se promettait de soigner particulièrement son rapport. C'est qu'il aimait son métier, Harold!

Un peu plus tard, assise près de l'inspecteur dans le meilleur restaurant de la ville, Betsy lui confia d'un air satisfait :

« Ce mystère a été joliment difficile à résoudre, mais quel plaisir d'y être arrivé !

— Et comme Charlie et moi vous en sommes reconnaissants ! s'écria Zélia en souriant aux enfants.

— Je bois aux Cinq Détectives... commença l'inspecteur Jenks en levant son verre.

— Ouah ! fit Foxy d'un air de reproche.

— Et à leur Chien ! ajouta vivement Jenks. Vous êtes tous les six de fameux limiers ! »





Enid Blyton

(Photograph by Dorothy Wilding)